



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

CHERES-BOISSONS
DU RÉPERTOIRE
DES
MELOPHAMES

PAR M. A. BOISSON.



PARIS,

CHEZ M^{re} T. BAILLON, Libraire, rue de
Voulture, n^o 14.

1834.

OLIS,
DE TREMBLAY

CHEFS-D'ŒUVRE
DU RÉPERTOIRE
DES
MÉLODRAMES

JOUÉE A DIFFÉRENS THÉÂTRES.

TOME V.



A PARIS

CHEZ VE...

A LA LIBRAIRIE

N° 14

**The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund**



Stanford University Libraries

•

LE
JUGEMENT DE SALOMON,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES,
PAR M. CAIGNIEZ;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
l'Ambigu-Comique, le 18 janvier 1802.

PERSONNAGES.

SALOMON, roi d'Israël.

AZÉLIE, princesse d'Égypte, fille du Pharaon.

ÉLIPHAL, jeune frère de Salomon.

GAREB, ancien officier de David, ministre de Salomon.

TAMIRA, veuve de Banaïas, devant épouser Éliphal.

UN ENFANT de trois ans, cru fils de Tamira et de Banaïas.

LÉILA, jeune villageoise des environs d'Hébron, mère de l'enfant.

DÉBORA, vieille nourrice de Léila.

MORAD, jardinier de la maison de campagne de Salomon.

ZABEL, gouvernante de l'enfant.

UN PRINCIPAL OFFICIER DE SALOMON.

AUTRES OFFICIERS.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

JEUNES FILLES DE JÉRUSALEM.

ÉGYPTIENS ET NOIRS de la suite d'Azélie.

FEMMES ET ESCLAVES DE TAMIRA.

GARDES ET PEUPLE.

La scène est à Jérusalem et dans les environs.

LE

JUGEMENT DE SALOMON,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la maison de Bois-de-Liban, qu'avait Salomon, à quelque distance de Jérusalem, sur les bords du Jourdain. On aperçoit les flots de ce fleuve à travers une balustrade à hauteur d'appui. Au-delà du fleuve est un chemin montueux. Dans la perspective, à droite, la ville de Jérusalem; et à gauche, dans l'éloignement, le mont Liban. Quelques palmiers bordent le chemin. Sur le devant, à gauche, un berceau, avec un banc de gazon.

SCÈNE I.

**LÉILA , DÉBORA , MORAD , OUVRIERS
JARDINIERS.**

(Des ouvriers finissent de travailler au berceau qui est à gauche. Ils l'ont orné de guirlandes, et entouré de pots de fleurs. Morad entre par la droite, accompagné de Léila et de sa nourrice.)

MORAD.

ENTREZ , entrez. Vous ne serez point ici

4 LE JUGEMENT DE SALOMON.

gênées par la foule qui attend là dehors
l'arrivée de la fille du Pharaon.

(Il va vers les ouvriers.)

DÉBORA.

Il faut avouer, ma chère Léila, que nous
sommes heureuses d'avoir rencontré à la
porte de ce jardin ce bon Morad, que je n'a-
vais vu depuis si long-tems. Il faut juste-
ment qu'il se trouve être le jardinier de cette
maison de plaisance de Salomon, et qu'on
appelle la maison de Bois-de-Liban. Ce cher
Morad, jardinier du grand Salomon ! c'est
mon parent, ma bonne amie ; je l'ai toujours
dit qu'il nous ferait honneur !

MORAD, aux ouvriers.

Allons, voilà qui va bien ; vous pouvez
vous retirer : allez prévenir nos jeunes gens
et nos jeunes filles de se tenir prêts. (*Les
ouvriers s'en vont par la droite. A Débora.*)
La princesse d'Égypte n'est plus loin à
présent ; on a déjà vu passer plusieurs cour-
riers ; le roi lui-même ne tardera pas à arri-
ver de Jérusalem pour venir ici à sa ren-
contre. C'est demain le grand jour ; c'est
demain qu'il l'épouse. Si votre intention est
d'aller jusqu'à la ville, vous verrez de belles
noces.

LÉILA.

Est-il bien vrai que c'est le prince Éliphal,
frère de Salomon, qui est allé la chercher en
Égypte, et qu'il doit revenir avec elle ?

MORAD.

Oui , ma belle enfant.

LÉILA , à part.

Je pourrai donc le voir encore ! (*Haut.*)
Et vous croyez que la princesse s'arrêtera ici
en passant ?

MORAD.

Tout est préparé pour cela. Cette maison
d'ailleurs est sur sa route : vous voyez là-bas ,
au-delà du Jourdain , le chemin par où l'on
vient d'Égypte. (*Léila s'éloigne , parcourt
le jardin , s'arrête à considérer le fleuve et
les apprêts de la fête , tandis que Débora
s'entretient avec Morad.*) Parbleu ! ma
chère parente , j'ai bien de la joie de vous
revoir : votre vue me rappelle de vieux sou-
venirs. Où est le tems , Débora...

DÉBORA.

Où est le tems , dit-il ! de vieux souvenirs !
Ne dirait-on pas qu'on est du tems du roi
Saül ?

MORAD.

Eh ! là , là , on parlait encore beaucoup de
lui dans notre enfance. Mais quelle est donc
cette aimable personne ?

DÉBORA.

C'est ma chère Léila , que j'aime comme
ma fille. Je suis sa nourrice. Elle est si
douce ! si bonne ! c'est un ange. La pauvre
1.

6 LE JUGEMENT DE SALOMON.

enfant ! elle partage aujourd'hui ma misère. Nous vivons ensemble , auprès d'Hébron , du travail de nos mains. Elle est cependant née dans l'opulence ; mais ses parens et sa fortune lui furent enlevés de bonne heure. Je l'ai recueillie toute petite et sans ressources. Malheureusement encore , en grandissant , elle est devenue la plus jolie fille de nos cantons.

MORAD.

Malheureusement ?

DÉBORA.

Sans doute : une jeune innocente , qui a la gentillesse et la fraîcheur de la rose , en éprouve souvent le destin : un zéphyr souffle , et la voilà flétrie ! Il y a quatre ans , un jeune homme charmant habitait une maison de campagne dans nos environs : il vit Léila ; Léila le remarqua , et...

MORAD.

Le zéphyr a soufflé ?

DÉBORA.

Que voulez-vous : l'inexpérience d'un côté , tant de séduction de l'autre ! Au moins , si le jeune homme n'avait pas été d'un rang.. un bon mariage répare tout : je sais ce que c'est , moi ; mais aussi , mon pauvre défunt n'était pas un prince , lui.

MORAD.

Oh ! oh ! le séducteur de votre Léila est donc...

DÉBORA, en confidence.

Éliphal : rien que ça.

MORAD.

Le jeune frère , le bien-aimé de Salomon ?

DÉBORA.

Lui-même ; mais nous ne l'avons su qu'après. Ce qui fait surtout le désespoir de cette chère fille , c'est d'avoir perdu , dès le lendemain de sa naissance , l'enfant qu'elle aurait tant chéri à cause de son père.

MORAD.

Son enfant est mort ?

DÉBORA.

Non ; à moins qu'il ne le soit depuis. Nous dormions toutes deux profondément quand il lui fut enlevé : la main perfide qui commit ce vol avait laissé à sa place un autre nouveau-né , mais privé d'existence. Les étrangers , qui ne remarquent guère un enfant de cet âge , ne voulurent voir en celui-ci que l'enfant de Léila. Dans l'impossibilité d'obtenir justice , il lui fallut dévorer ses larmes : voilà trois ans que ce malheur est arrivé , et elle le pleure encore tous les jours. Elle ne rencontre pas un enfant de l'âge qu'aurait aujourd'hui le sien , sans le caresser , sans

8 LE JUGEMENT DE SALOMON.

chercher sur son visage quelques traits qui lui fassent reconnaître celui qu'elle a perdu.

MORAD.

Le prince Éliphal ! Je vois à présent que ce qui vous fait venir de si loin n'est point la curiosité de voir arriver la fille du Pharaon , ni de jouir des fêtes qu'occasionnera son illustre hyménée.

DÉBORA.

Non , mon cher Morad ; mais nous avons appris qu'au milieu de ces solennités nous pourrions contempler de loin le cher prince objet de nos soupirs.

MORAD.

Votre chère fille ignore , sans doute , qu'il y a ici une autre femme qui attend aussi le prince avec beaucoup d'impatience ; mais elle est bien plus heureuse , car elle va l'épouser : c'est la brillante Tamira , veuve du brave Banaïas , ce fameux guerrier qui , sous David , était la terreur des Philistins.

DÉBORA.

J'ai beaucoup entendu parler d'elle , et pas fort à son avantage , dans le tems qu'elle habitait Hébron. Elle est donc ici ?

MORAD.

Elle est arrivée d'hier.

DÉBORA.

Son mariage n'étonnera pas Léila : il en

ACTE I, SCÈNE I. 9

est venu jusqu'à nous quelque bruit. Hélas !
il y a long-temps que ma pauvre amie est rési-
gnée à tout.

LÉILA, regardant dans la coulisse à droite.

Ma chère Dèhora, l'aimable enfant qui
vient dans cette allée ! (*Dèhora va regarder.*)
Le vois-tu qui se glisse sous ces arbrisseaux
couverts de fleurs, qui ne sont pas plus
fraîches que lui ?

DÈBORA.

Il est vraiment gentil. (*A Morad.*) Quel
est cet enfant si richement vêtu ?

MORAD.

C'est le fils de Banafas, et de cette Tamira
dont je vous parlais.

LÉILA.

Tamira, dites-vous ? Ne dit-on pas qu'elle
doit épouser ..

DÈBORA, l'interrompant.

C'est le bruit public ; mais ne parlons pas
de cela, ma chère amie.

LÉILA, avec inquiétude, à Morad.

Elle est belle ?

MORAD.

Oui : sa coquetterie, l'éclat qui l'entoure
peuvent éblouir ; mais elle a dans les traits
un certain air.... hautain.... dur.... Tenez,
moi, je ne trouve jamais beau ce qui n'est
pas bon.

LÉILA.

Et le prince l'aime, sans doute ?

MORAD.

Ma foi, je l'ignore : quand les grands se marient, on ne s'informe pas s'ils s'aiment.

LÉILA, avec joie, regardant vers la coulisse.

Le voilà ! Quelle est cette femme qui le conduit ?

MORAD.

C'est Zabel, sa gouvernante.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ZABEL, L'ENFANT,
tenant quelque chose de caché dans les plis de sa
ceinture.

LÉILA, s'approchant de l'enfant.

Le bel enfant ! mais vois donc, Débora,
comme il est intéressant !

ZABEL.

Nous l'aimons tous à la folie (*à part*) ;
excepté celle...

LÉILA.

Eh ! qui pourrait ne pas l'aimer !

DÉBORA.

Morad, ne lui trouvez-vous pas quelques
traits de ma Léila ? regardez-les bien tous
deux.

MORAD.

Ils sont tous deux jolis ; c'est là toute la ressemblance que j'y trouve.

LÉILA, à l'enfant.

Voulez-vous m'embrasser ? (*L'enfant s'approche en présentant sa bouche : Léila l'embrasse.*) Que cachez-vous donc là, mon bel ami ? (*L'enfant lui montre un nid qu'il vient de prendre.*) Ah ! mon Dieu ! ces pauvres petits oiseaux, vous les avez enlevés à leur mère ! comme elle va gémir quand elle ne les retrouvera plus. (*Avec attendrissement.*) Vous ne savez pas, cher petit ange, qu'une mère qui a perdu ses enfans les pleure toute sa vie.

(Elle essuie une larme. L'enfant regarde un instant Léila, la quitte, et court dans la coulisse.)

ZABEL.

Je parie qu'il va reporter le nid.

LÉILA, le suivant des yeux.

Il est charmant !

DÉBORA.

Le cher petit ! le voilà vraiment qui le replace sous ces arbrisseaux. L'aimable enfant !

LÉILA.

Hélas ! il aurait cet âge. Comme il ferait ma consolation ! Oui, j'en suis sûre, un cœur qu'échauffe la tendresse maternelle sent bien

12 LE JUGEMENT DE SALOMON.

moins les peines de l'amour ! Et qui sait ,
Débora , si je pouvais aujourd'hui m'offrir à
son père , tenant par la main... Je me flatte ,
peut-être ; mais la femme sensible qui
remettrait dans ses bras un si charmant
enfant , serait-elle à ses yeux sans quelque
charme ?

DÉBORA.

Allons , allons , Léila , ne pensons plus à
cela.

L'ENFANT , rentrant joyeux , les mains libres.

La mère ne pleurera plus.

LÉILA , l'embrassant.

Cher enfant ! je te remercie pour elle. Ah !
c'est ta mère qui doit être heureuse !

MORAD.

Et elle doit bien aimer cet enfant ; car ,
sans lui , ma foi... n'est-il pas vrai , ma chère
Zabel ?

LÉILA.

Comment ?

ZABEL.

On dit effectivement que , peu de tems
avant sa mort , Banaïas était sur le point de
répudier Tamira. Elle serait alors rentrée dans
l'obscurité et la misère dont son époux l'avait
tirée. Il voulait un fils , le Ciel fit naître cet
enfant , et Banaïas ne parla plus de répu-
diation.

DÉBORA.

En effet , si Tainirā n'aimait pas un enfant
venu si à propos...

MORAD.

Et c'est pourtant ce qui arrive.
(Léila témoigne une grande surprise.)

ZABEL.

Morad...

MORAD.

Zabel , à quoi sert de le dissimuler ? je
m'en suis aperçu , moi , qui l'ai vue si peu.

LÉILA , avec énergie.

Que dites-vous ! une mère ne point aimer
son enfant ! c'est impossible.
(L'enfant tend les bras à Léila , qui ne l'aperçoit
pas.)

DÉBORA.

Eh ! voyez donc ce pauvre petit qui vous
tend les bras.

LÉILA , le prenant dans les siens.

Ah ! viens contre mon cœur !

L'ENFANT , la caressant.

Je t'aime bien.

LÉILA , avec ivresse.

Tu m'aimes bien ! Ah ! je t'aime bien aussi !

MORAD , à Zabel.

Si sa mère le caressait autant !

ZABEL.

Chut ! la voici.

Mélodrames. 5.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, TAMIRA, dans le plus brillant costume, suivie de femmes et d'esclaves.

TAMIRA, à Morad.

MORAD, le roi va arriver. Avez-vous rempli mes intentions ? tout est-il prêt ?

MORAD.

Oui, Madame.

TAMIRA, regardant dédaigneusement Léila et sa nourrice.

Qui sont ces femmes ?

MORAD.

C'est ma parente et sa fille. Elles viennent exprès des campagnes d'Hébron pour voir les fêtes.

LÉILA.

Je vous félicitais, Madame, sur le bonheur d'avoir un enfant si charmant : j'ai été mère aussi, et je conçois quelles jouissances sont les vôtres. Si l'on ne m'avait pas enlevé celui que le Ciel m'avait accordé...

TAMIRA, surprise et troublée.

Enlevé !... Un enfant ?

DÉBORA.

Oui, Madame, on nous l'a volé.

TAMIRA.

Qui ?

ACTE I, SCÈNE IV.

15

DÉBORA.

Nous l'ignorons.

TAMIRA, prenant l'enfant qui était resté auprès de Léila, et le faisant brusquement passer du côté opposé.

Il est bien étonnant... Et vous habitez les environs d'Hébron ?

LÉILA.

Oui, Madame.

(On entend un appel de trompette.)

TAMIRA.

Voilà le roi, sans doute. Je vais à sa rencontre. Suivez-moi, Zabel.

(Elle s'éloigne, se retourne, et s'arrête un instant en jetant sur Léila un regard où l'on remarque le trouble et la méchanceté. L'enfant, en s'éloignant, envoie un baiser à Léila, qui le regarde sortir avec tendresse. Tamira le remarque, et fait promptement passer l'enfant devant elle.)

SCÈNE IV.

LÉILA, DÉBORA, MORAD.

DÉBORA.

EH ! mon Dieu ! quels regards méchants cette femme nous jette ! Malgré ses beaux habits, je ne la trouve guère aimable.

LÉILA.

Sa vue m'a fait trembler.

(Symphonie.)

MORAD.

Eloignons-nous ; le roi vient de ce côté.

(Il se retire et dans le fond de la scène.)

SCÈNE V.

SALOMON , TAMIRA , ZABEL ,
L'ENFANT , OFFICIERS et GARDES,
LÉILA, MORAD ET DÉBORA, dans
le fond.

SALOMON, à Tamira.

Je suis satisfait, Tamira, des soins que vous avez pris pour que la princesse Azélie, avant d'entrer à Jérusalem, puisse se reposer agréablement ici quelques instans. A chaque pas que j'ai fait dans les appartemens, dans ces jardins, j'ai été flatté du goût et de la galanterie qui décorent cet asyle champêtre. (*D'un ton de badinage.*) Mais avouez, mon aimable Tamira, que l'empressement avec lequel vous avez bien voulu vous charger de ces détails avait un motif plus pressant encore que le désir de m'obliger.

TAMIRA.

Soyez convaincu, grand roi...

SALOMON.

Oui, je le suis du plaisir que doit vous faire le retour de mon frère Éliphal. Vous allez le revoir après une longue absence. Les

ACTE I, SCÈNE VI.

17

flambeaux d'hyménée vont se rallumer pour
vous sous les plus heureux auspices.

TAMIRA.

J'avoue , Seigneur , tout ce que ce jour a
d'intéressant pour mon cœur.

SALOMON , à l'enfant.

Et toi , bel enfant , tu vas retrouver dans
Éliphal le père dont le Ciel t'a privé. La ten-
dresse qu'il a pour toi m'est connue ; on n'ai-
merait pas davantage son propre fils : mais je
n'en suis point surpris , car cet enfant m'in-
spire aussi l'intérêt le plus touchant.

(Il l'embrasse.)

TAMIRA.

Laissez-moi , Seigneur , vous féliciter , à
mon tour , sur le bonheur que vous promet-
tent les nœuds charmans que vous allez for-
mer : on dit que la jeune Azélie...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS , GAREB.

GAREB.

SEIGNEUR , nous venons d'apercevoir le
cortège de la princesse , qui commence à des-
cendre des coteaux voisins.

SALOMON.

Mon cher Gareb , j'espère que cette pros-
2.

18 LE JUGEMENT DE SALOMON.

périté, que répand le Très-Haut sur tous les événements de mon règne, ne se démentira point encore en cette occasion. Je forme avec le Pharaon d'Égypte une alliance utile à l'affermissement de ma puissance; mais si j'en crois l'impatience de mes desirs, qu'enflamme tout ce qu'on m'a rapporté des charmes d'Azélie, les roses de l'amour parfumeront l'autel de l'hyménée.

GAREB.

Tout Israël applaudit à cet hymen; Jérusalem retentit des cris de l'allégresse publique; les Lévites ornent le temple de festons et de guirlandes, et leurs cantiques sacrés appellent les bénédictions du Ciel sur la postérité de David.

SALOMON.

Ah! Gareb! que d'actions de grâces je dois à l'Éternel pour toutes les faveurs dont il m'a comblé!

GAREB.

Tu n'en as point abusé: je crois te voir encore dans ce jour solennel où la voix du Tout-Puissant s'est fait entendre à travers les nuages qui vinrent envelopper l'autel du sacrifice; il t'offrit le choix parmi tout ce qui peut flatter les vœux des mortels; et tu ne lui demandas que la sagesse.

SALOMON.

Pouvais-je faire un plus beau choix? Heu-

reuses les nations quand ceux qui les gouvernent suivent constamment les conseils de la sagesse !

G A R E B.

En t'accordant ce don précieux, Dieu t'a prodigué tous les autres : tu as étendu ton empire de l'Euphrate jusqu'au Nil ; tes ennemis sont abattus, Israël est en paix, et toutes les richesses d'Ophir viennent rehausser l'éclat de ton trône. Ah ! sans doute un nouveau bonheur t'attend dans l'hymen qui se prépare.

(On entend une marche dans l'éloignement.)

T A M I R A , se rapprochant de Salomon.

Seigneur , voilà la princesse.

S A L O M O N , souriant.

Et avec elle mon frère Éliphal. (*La tête du cortège de la princesse paraît sur haut d'une colline au-delà du Jourdain.*) Allons les attendre à l'entrée de ces jardins.

(Salomon sort par la droite avec Tamira et toute sa suite.)

SCÈNE VII.

L É I L A , D É B O R A , sur le devant, ensuite
M O R A D.

D É B O R A.

AlLons, ma pauvre Léila , du courage !

20 LE JUGEMENT DE SALOMON.

vous allez le voir : le cœur ne commence-t-il pas à vous battre ?

MORAD , sortant de la gauche.

Eh bien ! ma parente , avez-vous vu le roi tout à votre aise ?

DÉBORA.

Tout comme je vous vois , mon cher Morad. Mais je l'aurais volontiers embrassé quand il a caressé , qu'il a pris dans ses bras ce cher petit enfant. Cela fait tant de plaisir de voir un grand homme , devant qui tout tremble , témoigner , comme nous , la sensibilité de son cœur !

SCÈNE VIII.

(Le cortège descend de la colline , et suit, vers la droite , le chemin qui côtoie le fleuve. On voit passer des chameaux chargés d'effets précieux ; des esclaves égyptiens jouant des instrumens , d'autres portant , sur des brancards , des vases d'or et de riches étoffes ; des gardes de distance en distance. Un magnifique palanquin , porté par des noirs , renferme la princesse qu'on entrevoit à travers les rideaux de gaze qui l'entourent. Plusieurs officiers , parmi lesquels se trouve Eliphaz , marchent à ses côtés.)

LÉILA , avec un cri de joie.

Débora , je l'aperçois ! *(Débora témoignant par ses gestes , qu'elle ne le voit point , Léila le lui montre en vain du doigt ; elle*

ne le voit pas davantage. Le cortège achève de passer dans la coulisse à droite, et les sons de la symphonie qui l'accompagne se perdent enfin dans l'éloignement.) Comment! Déhora, tu ne l'as pas reconnu ?

DÉBORA.

Ma foi, les yeux de mon âge n'y voient pas si bien que ceux du vôtre, surtout quand l'amour leur montre l'objet qu'ils brûlent d'apercevoir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, SALOMON, AZÉLIE, TAMIRA, ÉLIPHAL, GAREB, ZABEL, L'ENFANT, OFFICIERS, GARDES, et tout le cortège de la princesse, entrant par la droite.

(Azélie est dans son palanquin, dont les rideaux sont ouverts : elle sourit à Salomon, qui marche à côté d'elle. Le palanquin s'arrête au milieu de la scène ; la princesse en descend à l'aide des noirs qui lui forment une espèce d'escalier. Salomon lui donne la main. Eliphal tient l'enfant à ses côtés, et paraît s'en occuper beaucoup, en parlant de temps en temps à Tamira. Léila, avec sa nourrice, s'est rangée sur le côté, derrière les gardes. Elle regarde le prince Eliphal, et le montre avec ivresse à Déhora.)

AZÉLIE, à Salomon, montrant les présents.

PUISSANT roi d'Israël, daignez accepter, de la part du Pharaon mon père, ces présents

22 LE JUGEMENT DE SALOMON.

qu'il vous envoie , comme un faible témoignage de la haute estime et de l'amitié que lui inspire la renommée de votre sagesse et de vos vertus. Il y joint le don de la ville et du riche territoire de Gazer , qu'il vient de conquérir sur les Chananéens.

SALOMON.

Aimable princesse , de tous les présens que m'envoie l'illustre Pharaon , le plus précieux est celui de votre main : si vous y joignez le don de votre cœur , rien n'égalerait ma félicité.

AZÉLIE.

Puis-je vous l'avouer , Seigneur , que le prix que vous y attachez flatte déjà mes plus chers désirs ?

SALOMON , à Eliphal.

Mon cher Éliphal , combien je te dois ! c'est pour mon bonheur , plus encore que pour ma gloire , que tu viens de traiter avec le souverain d'Égypte. Mais si j'ai bien lu dans ton cœur , je ne puis mieux m'acquitter qu'en hâtant le moment qui doit t'unir à l'aimable veuve de Banaïas. Que demain le Ciel reçoive vos sermens , et que la même aurore éclaire ton hymen et le mien.

ÉLIPHAL.

Mon frère , c'est combler tous mes vœux. (*A Tamira.*) Tamira n'a rien à opposer sans doute aux ordres de Salomon ? (*Tamira lui serre la main avec l'expression de l'orgueil*

satisfait. A l'enfant.) Et toi charmant enfant , aimeras-tu bien celui qui va devenir ton père ?

L'ENFANT.

De tout mon cœur.

LÉILA , derrière les gardes , avec l'expression de la douleur.

Sortons , Débora.

(Elle s'éloigne avec Débora.)

ÉLIPHAL , se retournant de son côté. A part.

Que vois-je !

(Il témoigne du trouble.)

TAMIRA , avec un mouvement de jalousie , observant Léila qui s'éloigne.

Qu'avez-vous , prince ? vos yeux paraissent chercher quelqu'un.

(Eliphal lui répond avec distraction. On entend les sons de la musette et du hauthois.)

SALOMON , à Tamira.

Qu'est-ce qu'on entend , Tamira ?

TAMIRA.

Ce sont les habitans des campagnes voisines qui voudraient présenter leurs hommages à la princesse.

AZÉLIE.

Il faut les recevoir.

(Tout le monde s'écarte. On voit traverser sur le Jourdain des barques ornées de feuillages et de rubans , et remplies de villageois et de villageoises.)

24 LE JUGEMENT DE SALOMON. AC. I, SC. IX.

Un instant après , ils entrent sur la scène , par la gauche , avec des guirlandes et des corbeilles de fruits et de fleurs : ils forment des groupes autour de la princesse , et paraissent l'inviter à aller s'asseoir sous le berceau de verdure. Salomon y conduit Azélie ; Tamira et Eliphah s'y placent à côté d'eux. Eliphah paraît toujours rêveur , et écoute à peine Tamira , qui cherche à le distraire. Les villageois viennent déposer leurs corbeilles aux pieds d'Azélie. L'enfant , qui examine cette cérémonie , veut aussi présenter son hommage : il arrête une villageoise qui approche avec sa corbeille , la lui ôte des mains , et va l'offrir lui-même à la princesse , qui l'embrasse. Il court ensuite se placer sur les genoux d'Eliphah , et l'on danse.)

SALOMON , se levant.

Allons, Madame ; Jérusalem est également impatiente de vous voir : venez vous reposer quelques instans , et nous irons montrer au peuple d'Israël tout ce que le Ciel a fait pour le bonheur de son roi , en lui donnant une épouse si charmante.

(Toute la Cour sort par la gauche , et les villageois la regardent sortir avec admiration , en formant sur son passage , des groupes agréables.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est à Jérusalem, dans le palais de Salomon.

SCÈNE I.

SALOMON, ÉLIPHAL.

SALOMON.

Mon cher Éliphal, Azélie m'enchanté, et je sens que le plus tendre amour va présider à nos nœuds. Mais toi, mon frère, qu'as-tu donc? Jet'ai vu distrait pendant cette fête villageoise. Tamira l'a remarqué de même, et elle me paraît s'inquiéter beaucoup de ta froideur.

ÉLIPHAL.

Te l'avouerai-je? mes yeux ont entrevu à cette fête une femme dont je conserve encore un souvenir bien tendre.

SALOMON.

Quelle est-elle?

ÉLIPHAL.

Elle se nomme Léila, et habite la campagne d'Hébron, avec une bonne vieille qui fut sa nourrice. Je chassais un jour dans les environs, quand j'aperçus une fille charmante qui cueillait des fleurs sur le bord d'un ruis-

26 LE JUGEMENT DE SALOMON.

seau. Sa vue fit sur mon cœur la plus vive impression. Je la revis souvent : sa candeur, son innocence, l'aveu naïf que j'obtins de sa tendresse, tout acheva de m'enflammer.... enfin l'amour égara ma raison. Peu de tems après, tu m'appelas auprès de toi. Retenu par les devoirs que tu m'imposas, et distrait par la suite des événemens, je ne pus retourner dans des lieux que je brûlais de revoir. Léila devint mère, et j'appris avec douleur que le fils qu'elle m'avait donné n'a vécu qu'un jour.

SALOMON.

Et qu'as-tu fait pour réparer tes torts envers elle ?

ÉLIPHAL.

J'aurais voulu la combler de mes bienfaits : mais ; avant mon départ pour l'Égypte, je les lui ai vainement fait offrir ; elle n'a voulu rien accepter.

SALOMON.

Et voilà celle que tu as pu rendre victime de ta séduction ! Mon frère, je te trouve bien coupable.

ÉLIPHAL.

Ah ! je sens tout le poids de ma faute. Oui, l'aspect imprévu de Léila a jeté tantôt dans mon cœur le trouble du remords ; j'ai senti renaître en même tems cet amour qui m'enflamma pour elle, et, depuis ce moment, je

ne songe plus qu'avec effroi aux nœuds sacrés
qui doivent m'unir à Tamira.

SALOMON.

Cependant, au point où en sont tes rapports avec cette belle veuve, tu ne peux...

ÉLIPHAL.

Je le sais; et voilà mon tourment. C'est toi-même qui parus désirer l'hymen de ton frère avec la veuve de ce brave Banaïas qui t'a rendu de si importants services.

SALOMON.

Savais-je que ton cœur eût d'autres engagements? D'ailleurs, tu me parus si empressé auprès de Tamira...

ÉLIPHAL.

Il est vrai, j'en fus quelque tems épris; mais avant d'avoir revu Léila, j'avais déjà fait sur le caractère de Tamira des remarques peu satisfaisantes; cette femme est plus ambitieuse que tendre; les plus doux sentimens de la nature paraissent même étrangers à son cœur. Elle a le plus aimable enfant, et elle le voit avec indifférence, tandis qu'il m'inspire, à moi, un attachement dont j'ai peine à me rendre compte. Je ne le rencontre jamais sans me dire à moi-même: L'enfant de Léila aurait aujourd'hui cet âge! Charmante Léila! dans ta simplicité champêtre, tu ferais plus pour mon bonheur que la superbe Tamira et tout l'éclat qui l'environne.

SALOMON.

Tu le vois , aucune faute ne reste impunie ; les combats qui troublent ton cœur en ce moment en sont la preuve. Mon ami , dans le haut rang où le Ciel nous a placés , nous devons au monde l'exemple des vertus et des bonnes mœurs ; il n'est point de fautes légères pour qui peut les commettre impunément. En outrageant Léila , tu n'as pas craint que ses justes plaintes pussent troubler ta sécurité ; mais songe qu'elles peuvent être entendues de ce juge suprême qui te demandera peut-être compte un jour des pleurs que tu fais répandre.

ÉLIPHAL.

Ah ! ne m'accable pas , dis-moi plutôt ce que je puis faire pour retrouver le repos que j'ai perdu

SALOMON.

Je m'informerai de Léila ; si son caractère , ses sentimens la rendent susceptible d'être encore heureuse sans toi , je n'épargnerai rien pour lui faire oublier tes torts. Cependant , quoique ton hymen avec Tamira soit fixé pour demain , je puis le retarder sans te compromettre. Je te laisse y penser , je vais rejoindre mon aimable Azélie.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ÉLIPHAL, seul.

INFORTUNÉE Léila, n'aurais-tu paru ce matin que pour jouir encore de la vue de celui qui cause toutes tes peines ! Cette idée... Que vois-je ? c'est elle ! dois-je m'offrir à ses yeux ?

(Il se retire dans le fond.)

SCÈNE III.

LÉILA, DÉBORA, ÉLIPHAL.

DÉBORA.

EH ! mon Dieu, ne craignez rien : entrons. C'est ici que Zabel nous a promis d'amener cet enfant. Vous pourrez vérifier vos doutes, et...

LÉILA, apercevant Eliphal.

Ah !

ÉLIPHAL, s'approchant vivement.

Vous ici, Léila ?

LÉILA.

Pardonnez, Seigneur ; ce n'est point vous que j'y cherchais ; je craindrais de vous importuner, et je me retire.

30 LE JUGEMENT DE SALOMON.

ÉLIPHAL.

Arrêtez ! un sujet sans doute intéressant vous amène en ces lieux. Loin de vouloir nuire à vos projets, je serais flatté de pouvoir vous y servir. Si c'était quelque grâce que vous voulussiez demander au roi mon frère, dites un mot, et je m'engage à vous l'obtenir.

LÉILA.

Le roi votre frère ! hélas ! pourquoi n'ai-je pas su plus tôt que vous touchiez de si près au rang suprême ! une folle confiance ne m'eût pas égarée.

ÉLIPHAL.

Ah ! pardon, ma Léila. Si j'ai fait couler tes larmes, j'en suis bien puni ; apprendis que je t'adore plus que jamais, et que s'il dépendait de moi de te rendre heureuse, rien ne manquerait à ta félicité.

DÉBORA, inconsiderément.

Ma foi, Seigneur, je ne connais qu'un moyen pour cela ; mais c'est justement celui que vous ne...

LÉILA, lui fermant la bouche.

Débora, je vous en prie ; je n'attends rien du Prince, il ne peut rien pour mon bonheur.

ÉLIPHAL.

Ah ! vous me l'avez trop fait connaître en

refusant mes bienfaits. Si le Ciel au moins avait permis que je pusse les répandre sur ce gage de notre amour qu'une mort trop prompte...

LÉILA, avec une grande émotion.

Votre fils, Seigneur? Ah! oui, je crois que vous l'aimeriez bien; je vous ai vu ce matin caresser un enfant... si c'était.... (*A part.*) Espoir trop séduisant, tu m'abuses peut-être. (*A Éliphal*). Encore une fois, Prince, vos momens sont précieux; permettez...

(Elle veut se retirer.)

ÉLIPHAL.

Non... non; vous attendez ici quelqu'un; c'est à moi de vous laisser (*Il lui prend la main.*) Adieu, Léila. Un charme puissant me retient auprès de vous! ne vous éloignez pas de ce palais, je veux vous revoir encore.

LÉILA.

Ah! cher Éliphal! votre présence... Mais laissez-moi, Prince; je dois m'interdire jusqu'à la consolation de vous voir.

ÉLIPHAL, avec agitation.

Non, ma chère Léila: le devoir m'appelle en ce moment auprès du roi. Je voudrais... il est possible... De grâce, ne vous éloignez pas.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LÉILA, DÉBORA.

LÉILA, vivement émue, s'appuyant sur Débora.

Ah ! ma bonne amie ! je respire à peine. Quelle émotion sa vue et ses paroles ont produite dans mon ame ! l'as-tu entendu ? il m'a nommée sa chère Léila !

DÉBORA.

Oh ! oui : c'est là leur langage à tous. Mais laissons un sujet qui me donne de l'humeur, et parlons de celui qui nous amène ici. La gouvernante de cet enfant vient de nous conter d'étranges choses ! le fils de Tamira presque mort en naissant ! cet homme habile qui lui rend si subitement la santé ! l'intérêt qu'avait Tamira... Oh ! j'ai de violens soupçons.

LÉILA.

Et tu as vraiment remarqué un signe sur le cou de cet enfant ?

DÉBORA.

Oui, semblable à celui que je me rappelle avoir vu à votre fils.

LÉILA.

Du côté droit ?

DÉBORA.

LÉILA.

S'il en a un autre plus petit sur le poignet gauche, c'est lui, c'est mon fils !

DÉBORA.

Tamira, justement, habitait Hébron quand elle mit le sien au monde, et elle a fort bien pu... Mais voici la gouvernante, et le cher petit avec elle ; elle nous tient parole.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ZABEL, L'ENFANT.

LÉILA, à Zabel.

Ah ! Madame, combien je vous sals gré de votre complaisance ! je brûlais de revoir ce charmant enfant. (*L'enfant s'approche de Léila, les bras ouverts ; elle l'embrasse avec agitation, regardant le cou de l'enfant.*) Oui, Débora, voilà bien l'un des signes.

DÉBORA.

Voyez donc vite si vous trouverez le second.

LÉILA.

Ah ! laisse-moi respirer. Je désire, je tremble de voir confirmer... Non, un pareil bonheur n'est pas fait pour moi. (*À Zabel.*) De grâce, Madame, dites-moi auparavant.. (*À Débora.*) Prenons garde, ma bonne amie ;

34 LE JUGEMENT DE SALOMON.

si j'allais apprendre sur cet enfant des circonstances qui vinssent contredire les conjectures que je puis tirer des signes que nous cherchons , je n'aurais eu qu'un instant de fausse joie, plus cruelle cent fois qu'une douleur constante.

ZABEL.

Ce que vous me faites entrevoir, Madame, me paraît bien extraordinaire. Je suis fâchée de n'avoir point d'autres détails à vous donner ; mais je n'étais point encore au service de Tamira lors de la naissance de son fils. Du reste, je n'ai point ouï dire que personne ait jamais formé le moindre doute sur sa maternité.

LÉILA.

Ce valet de Tamira , dont vous nous avez parlé , possédait-il réellement des secrets merveilleux pour rendre la santé ?

ZABEL.

Je n'en sais rien. En tout cas, ils n'ont pu le garantir lui-même de la mort , qui le surprit inopinément peu de jours après la guérison du fils de sa maîtresse.

DÉBORA.

Sauriez-vous enfin son nom ?

ZABEL.

Je viens de m'en informer. On le nommait Sobar.

DÉBORA.

Sobar ! Bonté du Ciel ! nous l'avons connu ; il avait des parens dans notre voisinage , et venait souvent chez nous. Sa mine hypocrite me déplaisait fort.

LÉILA.

Si vous pouviez nous dire l'époque précise ?

DÉBORA, vivement.

Oui , l'époque , l'époque ?

ZÂBEL.

Elle est assez remarquable ; c'est la nuit du jour solennel de la consécration du temple édifié par Salomon.

LÉILA.

Grand Dieu ! soutiens mon courage.

DÉBORA.

C'est lui , ma Léila ! Viens , bel enfant ; viens , mon petit ami : il ne reste plus qu'à trouver sur toi la dernière preuve que nous puissions désirer encore.

(Débora prend l'enfant , le présente à Léila , qui tremble , hésite un moment , enfin découvrir son poignet.)

LÉILA, avec force.

Regarde , Débora , c'est mon fils , mon cher enfant.

(Elle le tient dans ses bras , et le baise avec ivresse).

DÉBORA.

J'en étais sûre.

36 LE JUGEMENT DE SALOMON.

SABEL.

Qu'entends-je ? il serait possible !...

DÉBORA, précipitamment.

Eh ! oui, oui ; plus de doutes ; les circonstances de la naissance de l'autre, ces deux signes, et jusqu'aux traits de ce charmant visage, où l'on distingue très-bien... C'est lui-même ! ô mon Dieu ! mon Dieu ! le voilà, ce cher enfant !

LÉILA.

Oui, c'est mon fils ; je le reconnais bien plus encore aux palpitations de mon cœur. Mais, hélas ! comment puis-je obtenir qu'il me soit rendu ? Toutes les présomptions ne seront-elles pas en faveur de Tamira ? quelles preuves puis-je apporter ?

DÉBORA.

Il y en aura mille. Commencez par reprendre votre bien, le bon droit est pour nous. Elle se plaindra à Salomon ; eh bien ! tant mieux, nous nous expliquerons devant ce grand roi, à qui Dieu n'a donné la sagesse que pour faire justice à tout le monde.

LÉILA.

Cher enfant, viens contre mon sein ; non, tu ne me quitteras plus ; Salomon, sur son trône, entendra les plaintes d'une mère outragée.

ZABEL.

Ciel ! voilà ma maîtresse. Que va-t-elle dire !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, TAMIRA.

TAMIRA, voyant son fils caressé par Léila.

ENCORE ici ces femmes ! Zabel, que faites-vous avec elles ? prenez mon fils, et sortez.

ZABEL.

Madame, je frémis de ce qu'il faut vous apprendre : ces femmes...

TAMIRA, troublée.

Ces femmes ! quel rapport puis-je avoir avec elles ? qui leur a permis de mettre le pied dans ce palais ? (*A Léila.*) Ma bonne, laissez cet enfant ; je vous trouve bien hardie...

(Elle va pour prendre l'enfant.)

LÉILA, avec fermeté.

Madame, cet enfant ne vous appartient pas.

TAMIRA.

Qu'entends-je ?

DÉBORA.

La vérité.

Mélodrames. 5.

TAMIRA.

..Voudrait-on me rendre victime d'un complot abominable ? Malheureuses ! savez-vous qui je suis ? savez-vous à quel terrible châti-ment vous expose votre audace ?

LÉILA.

Je ne sais qu'une chose , Madame ; c'est que je suis la mère de cet enfant , qu'il m'a été enlevé la nuit même qui suivit sa nais-sance , et que je viens de le reconnaître à des signes certains.

TAMIRA, effrayée.

Des signes certains ?

DÉBORA.

Oui, oui , Madame ; et j'en vois un nou-veau sur votre visage. Vous n'avez point ou-blié , sans doute , dans quel état est né l'en-fant que vous eûtes à Hébron , et combien vous devez au complaisant Sobar qui lui ren-dit si miraculeusement la santé.

TAMIRA.

Sobar !

LÉILA.

Rassurez-vous, Madame , il n'a pas eu le tems d'être indiscret. Heureusement, j'ai d'autres preuves que c'est mon fils que j'em-brasse.

TAMIRA, avec emportement.

C'est trop souffrir l'insulte de ces viles

créatures ! Perfide Zabel, vous paierez cher votre coupable complaisance. (*A Léila.*) Et toi, rends-moi cet enfant.

LÉILA, l'enveloppant de ses bras.
On m'arrachera plutôt la vie.

TAMIRA, furieuse.

A moi, gardes ! (*Aux gardes qui entrent.*) Arrêtez ces aventurières qui prétendent enlever mon fils, et osent porter le trouble jusque dans le palais du roi d'Israël.

LÉILA, aux gardes qui s'approchent.

On vous trompe, il est à moi, cet enfant ; c'est moi, moi qui suis sa mère.

DÉBORA.

Nous voulons parler au roi, il nous rendra justice.

(Les gardes témoignent leur étonnement.)

TAMIRA, aux gardes.

Comment ! vous hésitez, quand vous êtes témoins... Est-il quelqu'un de vous qui ne connaisse le fils de Banaïas ? (*A Léila.*) Rends-le-moi, misérable !

(Tamira saisit l'enfant avec fureur et veut l'arracher à Léila.)

LÉILA.

Non, non, jamais.

(Après quelques vains efforts pour le retenir, elle le laisse aller.)

DÉBORA.

Quoi ! Léila , tu le lui cèdes ?

LÉILA, avec désespoir.

La cruelle lui faisait mal !

TAMIRA.

Sortez , Zabel , et emmenez-le.

(Zabel sort avec l'enfant.)

LÉILA, voulant le suivre.

Cher enfant !

SCÈNE VII.

TAMIRA, LÉILA, DÉBORA, GARDES.

TAMIRA, aux gardes arrêtant Léila, qui veut suivre l'enfant.

CHASSEZ ces femmes à l'instant. !

(Les gardes font un mouvement.)

LÉILA, se jetant à leurs pieds.

Par pitié , laissez-nous pénétrer jusqu'au roi , il ne refusera pas de nous entendre.

DÉBORA.

Nous voulons parler à Salomon.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ÉLIPHAL.

ÉLIPHAL, à Tamira.

MADAME, quel bruit étrange est venu jusqu'à moi ?

LÉILA, à part.

Ciel ! Éliphal.

TAMIRA.

Cher prince, on voulait enlever mon fils.

DÉBORA.

Non, cet enfant n'est point votre fils ; c'est celui de ma Léila, et il faudra bien qu'on nous le rende.

ÉLIPHAL, apercevant Léila.

Grand Dieu ! c'est vous qui venez réclamer aujourd'hui...

TAMIRA.

Concevez-vous un tel excès d'audace ? prétendre que mon fils est le sien, qu'on lui a dérobé, dit-elle, au berceau ! Je vous en prie, commandez qu'on chasse enfin cette femme endémence ; je suis lasse de supporter ses outrages.

LÉILA.

Me chasser ! Et Madame serait satisfaite d'un si léger châtiment ? Non, si j'ai pu

42 LE JUGEMENT DE SALOMON.

vouloir arracher un enfant à sa mère , c'est un crime affreux ; je mérite la mort.

ÉLIPHAL , à part , avec émotion.

Oh ! Ciel ! serais-je assez heureux.... (*A Léila.*) Cet enfant vous appartient , dites-vous ?

LÉILA.

Oui , c'est mon fils ; c'est le.... (*se reprenant*) c'est le fils d'un homme bien cher à mon cœur , que je ne veux ni ne dois nommer. Qu'on me rende cet enfant , c'est tout ce qui me reste de lui.

ÉLIPHAL.

Et vous accusez Tamira ?

LÉILA.

Je n'accuse personne. Son enfant mourut , on lui substitua le mien à son insu ou par ses ordres , c'est ce que j'ignore.

ÉLIPHAL , avec la plus grande agitation.

Il serait possible !... N'est-ce point une illusion qui vous égare ? avez-vous quelques preuves ?

DÉBORA.

Oui , nous en avons : nous demandons que le sage Salomon les entende ; mais Madame tremble qu'on nous accorde cette faveur.

ÉLIPHAL , jetant sur Tamira un coup d'œil observateur.

Madame tremble , dites-vous ?...

TAMIRA , avec une rage concentrée.

J'admire vraiment avec quelle complaisance Éliphal interroge ces femmes ; mais j'y soupçonne un motif qui ne l'honore pas : j'ai remarqué ce matin l'impression que lui a faite la vue de cette malheureuse. Vous avez le coup d'œil rapide , Prince ; il va remarquer , jusque sous les grossiers vêtemens d'une fille du peuple , des charmes que tout autre que vous distinguerait difficilement.

ÉLIPHAL.

Madame , il s'agit en ce moment de son malheur , et non point de ses charmes. Il est possible qu'elle se trompe ; vous-même on peut vous avoir trompée. Il faut l'entendre : elle réclame la justice du roi , mon devoir est de la satisfaire ; elle paraîtra devant lui.

TAMIRA.

Comment ! sur la simple déclaration d'une femme inconnue , me compromettre , moi , Tamira ! moi qui devais au moins pouvoir me flatter de quelque considération auprès de vous ! Croire possible à mon égard ce que rien au monde ne doit faire présumer ! Mais où suis-je donc ? est-ce vous qui parlez , Prince ?

ÉLIPHAL.

Et pourquoi refuserait-on d'entendre cette femme ? Est-ce parce qu'elle est sans appui et privée de cet éclat que jettent sur vous

44 LE JUGEMENT DE SALOMON.

vosre opulence et le nom révééré d'un époux illustre? Non, non, Madame; vous connaissez mieux ce que vous vous devez à vous-même, et ce sont des raisons plus solides, sans doute, que vous opposerez aux siennes devant Salomon?

TAMIRA.

Mais cessez donc de croire obligeamment que j'aie besoin de me défendre, et n'imaginez pas que je descende jamais à l'humiliation de débattre des droits publiquement reconnus.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GAREB.

GAREB.

SEIGNEUR, Salomon, instruit de la contestation qui vient de s'élever à l'occasion de l'enfant de Tamira, veut en connaître lui-même; demain, à son retour du temple, où, dès l'aube du jour, le Ciel bénira les nœuds de son auguste hymen, il veut entendre cette étrangère en présence de Tamira. Il vous charge de donner les ordres nécessaires à l'exécution de sa volonté.

LÉILA, à part.

O Ciel ! je te rends grâces !

ÉLIPHAL.

Vous l'entendez, Madame ; votre présence devient indispensable.

TAMIRA.

Eh bien ! oui , j'irai volontiers jouir de la confusion qui sera le prix del'insolente témérité de votre protégée. Adieu , Seigneur.

(Elle va pour sortir , en lançant à Léila un coup d'œil menaçant.)

GAREB , à Tamira.

Encore un instant , Madame : je n'ai point fini d'instruire le prince des intentions du roi. (*Tamira revient.*) Salomon veut que l'enfant , objet de cet étrange débat , soit conduit sur-le-champ chez la princesse Azélie , où les plus tendres soins lui seront prodigués jusqu'à ce qu'il soit rendu à sa mère.

ÉLIPHAL , avec empressement.

Gardes , qu'on aille chercher cet enfant.

(Un garde sort.)

TAMIRA.

Et l'on croit que je le souffrirai !

(Elle va pour sortir.)

ÉLIPHAL , l'arrêtant.

Que craignez-vous , Madame ! n'êtes-vous pas certaine qu'il vous sera rendu ? C'est pour si peu de tems qu'il sera privé de vos caresses !

DÉBORA.

De ses caresses ! Oh ! je vous réponds qu'il n'en perdra pas une.

TAMIRA.

Continuez , Éliphal. Allons , je félicite Madame de l'étonnante protection qu'elle trouve ici. Je ne doute point , Seigneur , de sa reconnaissance , et qu'elle ne sente tout ce qu'exige de sa part ce signalé service. Mais qu'elle tremble ! on n'aura pas impunément insulté la veuve de Banaïas.

LÉILA.

Eh ! Madame , quand vous répétez si haut un nom qui ne fut pas toujours le vôtre , je pourrais peut-être citer le mien.

ÉLIPHAL , à Léila.

Quoi ! Madame...

LÉILA , continuant.

Celui d'un père recommandable , si l'illustration d'un nom faisait ici quelque chose.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , ZABEL.

(Le garde rentre avec Zabel et l'enfant. Tamira veut s'emparer de l'enfant.)

LÉILA , voyant son mouvement.

ARRÊTEZ.

ÉLIPHAL , à Tamira , prenant l'enfant.

Permettez , Madame.

(Il regarde l'enfant avec une curiosité inquiète , en le comparant à Léila.)

TAMIRA , furieuse , à Éliphal.

Que ne le remettez-vous de suite à ma digne rivale !

ÉLIPHAL.

Non , Madame : je commettrais une injustice ; et malgré vos idées sur les motifs qui me dirigent , vous n'en avez encore aucune à me reprocher. (Prenant l'enfant dans ses bras.) Viens , mon bel ami ; ne crains rien avec moi.

LÉILA , avec l'abandon de la sensibilité.

Ah ! Prince , qu'il est bien dans vos bras !

ÉLIPHAL , agité , craignant une indiscretion.

Que dites-vous , Madame ?

LÉILA , se reprenant rapidement.

Oui , Seigneur , voir caresser son enfant flatte tant le cœur d'une mère !

ÉLIPHAL.

Il est donc bien votre fils ?

LÉILA.

Oui , voilà celui qu'une main barbare.....
Mais Salomon m'entendra , Seigneur.

ÉLIPHAL , avec intérêt.

Prenez garde ; il en est tems encore : une
démarche inconsidérée peut vous devenir
funeste : osez-vous soutenir devant le roi...

LÉILA. |

Je le soutiendrais devant Dieu même !

ÉLIPHAL , à part.

Cher enfant ! tu serais... (*Aux gardes ,
montrant Léila.*) Gardes , vous veillerez sur
elle : qu'aucune circonstance ne puisse l'em-
pêcher de se représenter demain. (*Au chef
des gardes.*) Vous , Ermid , vous m'en
répondez sur votre tête. (*A Gareb , prenant
l'enfant.*) Gareb , allons remettre à la prin-
cesse ce précieux dépôt. (*A Léila.*) Et
vous , Madame , vous n'avez sans doute nulle
inquiétude en le voyant confié à mes soins ?

LÉILA.

Ah ! Prince , je suis tranquille.

TAMIRA.

Son triomphe sera de courte durée :
Salomon , sans doute , n'aura pas pour elle
les yeux d'Éliphal.

ÉLIPHAL⁷, à Tamira.

Rassurez-vous , Madame ; aucun moyen de découvrir la vérité ne sera négligé ni par Salomon ni par moi.

TAMIRA , furieuse , sortant par la gauche.

Je ne la crains pas.

(Éliphal sort par le milieu avec l'enfant ; Zabel , Gareb et Léila par la droite avec Débora et les gardes , après avoir jeté sur Éliphal et l'enfant des regards attendris.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la salle des jugemens du palais de Salomon. Un trône est à gauche, et des sièges sur les côtés. Au lever de la toile, un faible jour éclaire la scène, et augmente progressivement.

SCÈNE I.

ÉLIPHAL, GAREB.

ÉLIPHAL.

OUI, mon cher Gareb, cet enfant est mon fils, si Léila est sa mère. Ah ! j'ai peine à modérer les transports de mon impatience. Salomon et la princesse Azélie sont encore à l'autel : je n'ai paru qu'un instant au temple ; j'ai voulu voir encore la bonne Débora ; je me suis fait répéter vingt fois toutes les circonstances : point de preuves, il est vrai ; mais je connais Léila ; son cœur pur est sans artifice. Si cet enfant n'est point le sien, trompée elle-même, elle est incapable de tromper. Cet aimable enfant, dont la présence a toujours ému mon cœur, je considérais hier ses traits charmans ; oh ! ce sont ceux de ma Léila ! il a souri ; sa jolie bouche en ce moment.... oui, Gareb, j'ai cru voir sourire Léila.

GABRIEL.

E Craignez , Prince , de vous livrer trop promptement à l'espoir qui vous flatte. Conformément aux ordres du roi , j'ai fait interroger les gens de Tamira : leurs dépositions ne donnent que des indices peu satisfesans. Le témoignage de la vieille Débora est très-positif sans doute , mais il perd toute sa force par l'intimité qui l'unit à sa fille d'adoption. Il faudra toute la prudence et la pénétration du sage Salomon pour découvrir ici la vérité.

ÉLIPHAL.

Il la découvrira. Ciel ! fais que l'espoir de Léila , le mien , ne soient point déçus ! Mais on devrait être sorti du temple...

(On entend le bruit éloigné d'une fanfare.)

GABRIEL.

Entendez-vous ? Ceci nous annonce que l'auguste cérémonie est terminée. Le roi va rentrer ; les principaux habitans et les jeunes filles de Jérusalem s'empressent autour de ce palais : dès que les nouveaux époux auront reçu , dans cette enceinte , leurs vœux et leurs félicitations , ces deux femmes seront entendues , et Salomon prononcera sur leur destinée. Mais si Tamira est reconnue coupable du crime dont on l'accuse , vous ne devez plus penser sans doute à l'épouser.

ÉLIPHAL.

L'épouser ! Tamira ! Non , dût-elle triom-

pher aujourd'hui, une voix secrète l'a condamnée dans mon cœur. Ah ! croyez que si Tamira soutient ses droits avec fureur, ce n'est point son fils, c'est sa fortune et sa réputation qu'elle défend. (*Nouveau bruit de fanfare plus rapproché.*) Ah ! que l'approche de ce moment jette de trouble dans mes sens ! Si Tamira l'emporte, je vois s'échapper une illusion qui présente mille charmes à mon cœur. Mais si l'enfant est rendu à Léila, j'embrasse mon fils, et vous prévoyez, Gareb, ce que je dois à sa charmante mère.

GAREB.

Vous penseriez à former des nœuds...

ÉLIPHAL, vivement.

Une seule pensée m'occupe en ce moment : c'est le vœu que je fais pour le triomphe de Léila !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS , SALOMON , AZÉLIE ,
OFFICIERS , HABITANS ET JEUNES FILLES DE
JÉRUSALEM , GARDES ET PEUPLE.

(Salomon , précédé de ses gardes , entre donnant la main à son épouse. Éliphal s'empresse de les aller féliciter. Les habitans et les jeunes filles entrent en chantant. Salomon et Azélie les accueillent , et vont ensuite s'asseoir sur un canapé qui est sur la droite de la scène.)

CHŒUR.

DIEU d'Israël , sur ce grand hyménée
Jette un regard du haut des cieux.
Pour ces époux entends nos vœux ,
Et rends leur chaîne fortunée.

UNE JEUNE FILLE , seule.

Ciel , en bénissant les beaux nœuds
Où le fils de David s'engage ,
Fais que des mortels le plus sage
En soit aussi le plus heureux ;
Que la gloire , que la tendresse
Partagent ses soins tour à tour ;
Qu'il puisse cueillir chaque jour ,
Avec les fruits de la sagesse ,
Les roses de l'amour.

54 LE JUGEMENT DE SALOMON.

CHŒUR.

Dieu d'Israël, sur ce grand hyménée, etc.

(Pendant la reprise du chœur, les filles de Jérusalem dansent un pas grave. On exécute ensuite deux entrées principales, dont une d'Égyptiens de la suite de la princesse.)

SALOMON, se levant après le ballet.

Ma chère Azélie, tandis que le devoir me retient en ces lieux, allez répandre nos bienfaits : faites que tout le peuple d'Israël prenne part à la joie qu'inspire cet heureux jour ; les dons offerts par la beauté en ont un prix plus flatteur.

(Azélie sort avec ses femmes et les jeunes filles. Les gardes font ranger le peuple dans le fond. Gareb sort d'un autre côté, et rentre un instant après, tenant à la main des tablettes, un stylet d'or et le sceau de l'État.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté LA PRINCESSE
ET SA SUITE.

SALOMON, à Éliphal, après avoir conduit Azélie quelques pas.

Mon cher Éliphal, nous saurons bientôt, je l'espère, si Tamira mérite que tu tiennes les engagemens que tu as pris avec elle.

ÉLIPHAL.

Ah ! mon frère ! ne me parle plus

Tamira : la mère seule de cet enfant a tous mes vœux.

SALOMON.

Et si c'était Tamira !

ÉLIPHAL.

Tamira ! Non , la femme qui n'aime point son enfant n'est point mère.

SALOMON.

Vous la condamnez bien promptement : avez-vous depuis hier recueilli d'autres renseignements que ceux dont Gareb m'a fait le rapport ?

ÉLIPHAL.

Non , Seigneur.

SALOMON.

Ainsi , sans preuves , sur de simples présomptions , et parce que vos vœux sont pour Léila , il faut que Tamira soit coupable ! Mon frère, ce n'est point sur nos affections que nous devons juger les actions humaines. La justice, cette sublime portion des attributs de la divinité, doit être pure comme la source dont elle émane. Autant que vous , peut-être, je désire que Léila puisse remettre un fils dans les bras de son père ; mais avant d'ôter à sa rivale un enfant qui peut être le sien , prenons garde ; l'erreur ici serait un crime. Mais il faut les entendre. (*Aux gardes.*) Allez : qu'on les introduise. (*Deux gardes sortent,*

l'un par la droite , et l'autre par la gauche.)

Dieu protecteur d'Israël, répands dans mon ame un rayon de ta divine lumière ; aide-moi à faire sortir la vérité du nuage qui l'enveloppe , et ne permets pas , dans le jugement que je vais prononcer , que des paroles d'iniquité sortent de ma bouche. (*A Éliphal.*) Mon frère , qu'aucune indiscretion ne vous échappe ; je vous commande un silence absolu.

(Il va s'asseoir sur le trône. Éliphal, Gareb et les principaux officiers prennent des sièges à ses côtés. Des gardes garnissent l'enceinte.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , TAMIRA , LÉILA ,
DÉBORA.

(Tamira entre d'abord , par la gauche , d'un air hautain et dédaigneux : elle s'incline à peine devant Salomon. Léila , suivie de Débora , entre ensuite par la droite : modeste , et les yeux baissés , elle s'incline profondément sur les marches du trône. On leur avance des sièges.)

SALOMON , à Léila.

LÉILA , vous réclamez un enfant que la veuve de Banaias a toujours nommé son fils. Parlez ; dites-nous qui vous êtes , et de quelles preuves vous appuyez votre réclamation.

(Il invite Tamira à s'asseoir : elle obéit.)

LÉILA.

J'atteste ici le Dieu tout-puissant, qui lit au fond des cœurs, que ma bouche ne trahira point la vérité. Seigneur, je suis la fille infortunée d'Abiézer, qui mourut en combattant sous les drapeaux de votre père David.

ÉLIPHAL, avec surprise.

.. La fille d'Abiézer !

SALOMON.

C'était un brave officier.

LÉILA.

Condamnée à l'indigence, je coulais auprès d'Hébron des jours ignorés, mais tranquilles, dans l'humble cabane que la bonne Débora voulut bien partager avec moi. Occupée de soins champêtres, et bornant mes désirs aux seuls bienfaits que la nature partage à tout le monde, j'y serais encore heureuse si l'amour n'avait séduit mon cœur. Il y a trois ans, le jour mémorable de la consécration du temple, je mis au monde un fils, que je reçus dans mes bras avec ivresse. J'étais loin de craindre pour ses jours : les roses de la santé brillaient sur son visage. Jugez de mon désespoir, quand, le lendemain, à mon réveil, je ne trouve à sa place qu'un enfant étranger que la mort a frappé ! Je fis vainement entendre mes plaintes ; il passa pour constant que mon fils était mort. J'appris seulement hier qu'une scène bien différente se passait. à la même heure, chez

58 LE JUGEMENT DE SALOMON.

Tamira , qui habitait alors Hébron. Elle avait aussi , la veille , mis au monde un enfant , mais débile et donnant à peine des signes d'existence. Un homme à son service , nommé Sobar , qui nous connaissait très-bien , partit précipitamment , courut toute la nuit , et le matin , à son retour , le berceau du fils mourant de Tamira offrit , aux yeux des assistans étonnés , un enfant plein de force et de santé. Si cet étrange concours de circonstances , à la même époque et dans des lieux si voisins , ne portent pas , grand roi , la conviction dans votre ame , ah ! croyez-en le cœur d'une mère que la nature ne peut tromper : chaque trait d'un enfant , chaque signe imperceptible aux yeux indifférens , une mère n'a besoin que de les voir un instant pour en conserver un souvenir qui ne s'efface jamais. La nature avait empreint mon fils de deux signes remarquables : je rencontre hier l'enfant dont Tamira se dit la mère ; une vive émotion me trouble à sa vue : j'examine ses traits ; mon agitation augmente ; les deux signes frappent enfin mes yeux ; un nouveau jour m'éclaire : c'est mon fils que je tiens dans mes bras !

SALOMON.

Les signes dont vous parlez avaient-ils été remarqués , dans le tems , par d'autres que vous et votre amie Débora ?

LÉILA.

Non, Seigneur.

SALOMON.

Comptez-vous sur le témoignage de Sobar ?

DÉBORA.

Son silence est trop bien assuré, Seigneur : il est mort aussi promptement qu'il avait rendu la vie au fils de Madame. (*Avec précipitation.*) Mais qu'avons-nous besoin de son témoignage ? Un enfant né à Hébron, presque mourant, le jour même de la naissance du nôtre, si frais, si bien portant ; Sobar qui court toute la nuit et le jour suivant, la santé chez Tamira, la mort chez nous ! C'était d'ailleurs si facile ! la maison du pauvre ferme si mal !... Oh ! c'est bien notre enfant, notre cher enfant !

SALOMON, à Tamira.

Tamira, ce qu'on raconte des circonstances qui accompagnèrent la naissance de votre fils est-il vrai ?

TAMIRA, se levant.

Oui, Seigneur : mais que prétend-on conclure d'événemens tout naturels ? Mon fils, à la vérité, eut besoin de prompts secours pour conserver une existence qui allait lui échapper : Sobar, qui connaissait les propriétés de plusieurs plantes salutaires, fut en chercher dans les campagnes voisines. Son zèle réussit : qu'y a-t-il là d'étonnant ? Que m'importe, à moi, que ce jour-là même on ait ou non dérobé un enfant dans une obscure

60 LE JUGEMENT DE SALOMON.

cabane du territoire d'Hébron ? Où sont d'ailleurs les preuves de ce fait ? Excepté cette femme et sa complice, qui nous dira que l'enfant trouvé mort chez elle n'était point le sien ? qui a constaté les deux signes qu'elle prétend avoir reconnus sur mon fils ? Lorsque tout Hébron , tout Jérusalem peuvent rendre témoignage que cet enfant m'appartient, qu'on ne m'en a jamais contesté la propriété , il est inconcevable qu'une prétention aussi absurde, aussi ridicule ait pu faire un seul instant la matière d'un doute , et me compromettre avec de pareilles femmes !

(Elle se rassied.)

LÉILA.

Madame, plus ma prétention paraît absurde, ridicule et extraordinaire , plus l'on doit penser qu'une femme pauvre et malheureuse n'eût jamais osé la soutenir en face du puissant Salomon , sans la conviction intime de la justice de sa cause.

TAMIRA.

Apprenez à former au moins des suppositions vraisemblables.

LÉILA.

Et l'intérêt que vous aviez de donner un fils à Banaïas ? Est-il sans vraisemblance que vous ayez pu chercher les moyens de vous soustraire à la répudiation qui vous menaçait ? Mais je veux croire que vous ayez ignoré ce

ACTE III, SCÈNE V. 61

qu'on a fait pour vous servir ; la voix de la nature , qui parle toujours au cœur d'une mère , a dû vous avertir assez que vous n'étiez point celle de cet aimable enfant.

TAMIRA.

Qui vous a dit que je n'aimais point mon fils ?

DÉBORA.

Qui ? tous ceux qui vous connaissent.

TAMIRA , se levant , à Salomon.

Seigneur , puisque les injures tiennent ici lieu de preuves , je vous supplie de prononcer ; j'ai hâte de revoir mon fils.

SALOMON.

Qu'on amène l'enfant.

(Un garde sort.)

LÉILA , à Débora.

Ah ! Débora , quelle sera ma destinée !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , LE GARDE rentre avec l'enfant.

LÉILA , à l'enfant.

CHER enfant ! s'il faut qu'on t'arrache à ma tendresse , que j'aie au moins la douceur de t'embrasser encore.

(Elle l'embrasse en pleurant.)

Mélodrames. 5,

6

L'ENFANT.

Pourquoi pleures-tu , ma bonne amie ?

SALOMON.

Veuve de Banaïas, et vous, Léila, comment puis-je, sans danger, prononcer entre vous ? L'une a pour elle une possession non contestée jusqu'à ce jour ; mais sa légitimité vient d'être attaquée, sinon par des preuves, au moins par des présomptions que la candeur et l'accent de vérité, qui distinguent Léila, rendent bien fortes. Je n'entrevois donc que doute et obscurité : en accordant l'enfant à l'une, je prive peut-être l'autre de son fils : cependant il est possible qu'il n'y ait point ici de coupable, et que celle qui n'est point mère croie l'être en effet. Eh bien ! que l'une de vous fasse un généreux effort en faveur de sa rivale ; je jure d'employer tout mon pouvoir à la dédommager du sacrifice.

LÉILA.

Ah ! Seigneur, tous vos trésors ne paieraient pas le sacrifice de mon enfant.

SALOMON, à Tamira.

Et vous Tamira ?

TAMIRA, avec colère.

Moi, le voir à cette femme ! J'aimerais mieux qu'il périt.

SALOMON.

Qu'il périt ! (*Il réfléchit un instant.*) Un

éclair me luit dans cette nuit profonde : puis-
qu'aucune de vous ne veut céder à l'autre .
vous allez entendre l'arrêt irrévocable que le
Ciel m'inspire. (*A Gareb.*) Gareb ?

(Salomon prend à Gareb une tablette et un stylet
d'or : il écrit promptement quelques mots.)

ÉLIPHAL , se levant avec l'air inquiet

Mon frère...

SALOMON , lui donnant la tablette sur laquelle il
vient d'écrire.

Lisez , Prince. (*Éliphal lit , se rassure ,
et remet la tablette à Salomon ; Salomon la
donne à un garde qui sort en la lisant.*)
Exécutez cet ordre.

(L'orchestre fait entendre un frémissement sourd
pendant lequel on dit les à-part suivans.)

LÉILA , à part.

Je frémis !

ÉLIPHAL , à part.

J'espère !

TAMIRA , à part.

Que va-t-il prononcer ?

DÉBORA , à part.

Tout mon sang se glace !

SALOMON.

Tamira , vous m'avez éclairé sur le parti
que je dois prendre. En effet , il peut être
plus doux d'avoir à pleurer sur les cendres
d'un enfant chéri , que de le voir vivant au

64 LE JUGEMENT DE SALOMON.

pouvoir d'une odieuse rivale. (*On introduit un soldat d'un aspect terrible, les bras nus et un cimenterre au poing.*) Saisissez cet enfant : qu'il meure , et que ses précieux restes soient recueillis dans deux tombeaux par chacune de ces femmes.

(Le soldat saisit l'enfant qui le supplie à mains jointes.)

LÉILA , avec force.

Non , grand roi , vous n'ordonnerez point ce barbare sacrifice.

(Tamira reste immobile , et la fureur dans les yeux.)

SALOMON.

Frappez.

(Le soldat lève son cimenterre.)

LÉILA , poussant un grand cri , et se précipitant contre le soldat.

Arrêtez ! qu'il vive et que Tamira le garde.

SALOMON , se levant avec vivacité.

Voilà la mère ! Que l'enfant lui soit rendu.

LÉILA , se relevant , et prenant l'enfant , quelle serre sur son sein.

L'ai-je bien entendu ! on me rend mon enfant ! Oh ! oui , oui , je suis sa mère !

ÉLIPHAL , serrant vivement la main de Salomon.

Ah ! mon frère. (*A Léila.*) Fille d'Abièzer , ma chère Léila , tu n'as pas seule retrouvé ton fils : viens , cher enfant , viens dans les bras d'un père.

LÉILA , avec le délire de la joie.
Ah ! Prince.

TAMIRA.

Qu'entends-je ?

ÉLIPHAL.

Oui , c'est mon fils , et voilà mon épouse.

TAMIRA.

Ce châtimement m'est bien dû ! (*Se jetant aux pieds du roi.*) Seigneur , ta sublime sagesse vient d'éclairer mon crime : une puissance surnaturelle semble , en ce moment , m'en arracher l'aveu. Oui , je dois une réparation à la nature outragée. Je rougis moins de me déclarer coupable du vol de cet enfant , que de laisser douter un instant que , me croyant sa mère , j'aurais pu consentir à le voir périr sous mes yeux.

SALOMON.

Tamira , je vous sais gré de cette déclaration : en sa faveur , je bornerai le châtimement que vous méritez à la privation des biens que vous assurait la possession d'un enfant qui n'était pas le vôtre. Ces biens seront restitués à la famille de Banaïas. Allez donc , loin de ma cour , cacher vos larmes et le repentir de votre crime.

(Tamira sort confuse et désespérée.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté TAMIRA.

SALOMON.

Mon cher Éliphal ! intéressante Léila ! demain, aux premiers rayons du jour, nous nous rendrons au temple, et Dieu bénira votre hymen. Et toi, aimable enfant ! tu viendras embellir de ta présence cette touchante solennité, et voir consacrer des nœuds qui vont devenir le gage du bonheur de ta vie.

(Les jeunes filles de Jérusalem, qui étaient rentrées pendant la scène précédente, et étaient restées dans le fond, s'approchent et chantent les vers suivans.)

UNE JEUNE FILLE, en coryphée avec le chœur.

Léila voit en ce beau jour
Terminer sa peine cruelle ;
En formant mille vœux pour elle,
Pardonnons l'erreur de l'amour,
Et ne voyons que le modèle
De la tendresse maternelle.

FIN DU JUGEMENT DE SALOMON.

D'HERMANSTAD,
OU
LA FAUSSE ÉPOUSE,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES,
PAR M. CAIGNIEZ;

**Représenté , pour la première fois , sur le théâtre de
l'Ambigu-Comique , le 4 décembre 1805.**

AVIS DE L'AUTEUR.

L'AVENTURE plus qu'extraordinaire attribuée par un auteur allemand à la mère de Charlemagne, aventure qu'on peut se rappeler d'avoir vue citée dans nos journaux il y a quelques mois, a donné l'idée de cette pièce. Ce n'est point sans doute un sujet historique, à moins de considérer comme tels les contes bizarres dont les vieilles chroniques ont parfois consacré la tradition.

PERSONNAGES.

ALMARIC.
ÉLISÈNE.
OLFRIDE.
OSWALD.
BOLESLAS.
LUDERS.
BOLMANN.
GERTRUDE.
KARLL.
STORC.
ORLAFF.

PERSONNAGES MUETS.

BULGARES de la suite d'Élisène.
OFFICIERS, GARDES ET GENS d'Almaric.
GENS d'Oswald.
NOBLES ET DAMES DE LA COUR, dansans.
PAYSANS, PAYSANNES, dansans.

La scène est, aux deux premiers actes, dans un château en ruines et dans une auberge au milieu de la forêt d'Hermanstad. Le troisième acte se passe à Hermanstad, dans le jardin du palais des ducs de Transilvanie.

LA
FORÊT D'HERMANSTAD,
MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique en ruines. Deux grandes fenêtres, dans le fond, ne conservent que des fragmens d'un vitrage de couleur. On voit, à travers les vitres de ce vitrage, la cour du château remplie d'arbustes et d'herbes sauvages qui ont crû parmi les décombres, au-delà desquels est le massif de la forêt. A l'un des côtés de la scène est une petite niche à hauteur d'homme, fermée d'une petite porte de fer, avec une serrure.

SCÈNE I.

OLFRIDE, KARLL, entrant par la gauche.

(Olfride entre la première, enveloppée de son manteau et tenant un masque noir à la main : son manteau couvre une robe blanche. Elle traverse le théâtre, et va pour sortir par la droite.)

KARLL:

Quoi ! Madame, vous voulez donc parcourir tout le château ?

OLFRIDE, regardant vers la droite.

J'aperçois une porte au bout de ce corridor; je veux voir... Attends-moi là.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

KARLL.

QUELLE femme ! rien ne l'effraie. Pour moi, la vue de ces ruines me gêne singulièrement la respiration. Que cette affreuse solitude est bien faite pour l'exécution de sinistres desseins ! Qu'entends-je ! Bon, c'est le bruit que fait Olfride en marchant dans ces longs corridors. Mais la voilà qui revient.

SCÈNE III.

OLFRIDE, KARLL.

OLFRIDE.

KARLL, nous attendrons dans cette salle; on voit mieux d'ici ce qui se passe au-dehors. Ah ! (*Elle écarte son manteau*). Ce masque, qui depuis ce matin me couvre le visage, ce manteau... il est bien tenns que je respire !

KARLL.

Ma foi, Madame, je vous félicite de pouvoir respirer ici; ce château a pourtant été

habité autrefois ! On a peut-être donné jadis des fêtes brillantes dans cette salle aujourd'hui si délabrée !

OLFRIDE.

Laisse là tes réflexions. Tu as bien recommandé aux gens qui nous ont amenés de ne point venir ici qu'on ne les appelle ?

KARLL.

Oui, Madame, ils sont là-bas auprès de leurs chevaux qu'ils soignent.

OLFRIDE.

Ils n'ont point montré de curiosité sur ce mystérieux voyage ?

KARLL.

Des gens bien payés, comme ils le sont, gagnent leur argent sans s'inquiéter du pourquoi ; ils ne vous ont vue que masquée, soyez tranquille à leur égard.

OLFRIDE.

Mais cette paysanne que tu as voulu prendre pour guide...

KARLL.

Ne craignez rien, elle est encore avec nos gens, et ne sera libre de s'en aller que quand nous nous en irons nous-mêmes.

OLFRIDE.

J'aurais préféré qu'on se fût passé d'elle.

KARLL.

Le moyen ? comment aurions-nous pu, sans elle, trouver ce château inhabité, au milieu d'une forêt aussi vieille que le monde. Votre frère Oswald a eu beau me tracer une route, m'indiquer les sentiers, et jusqu'à me compter les arbres. C'est fort bon pour lui, qui, avant son départ pour la Bulgarie, est venu lui-même reconnaître les lieux ; mais moi, je me serais égaré cent fois, et jamais nous ne serions arrivés à tems à ce rendez-vous où il est si important, m'a-t-il dit, que vous vous trouviez.

OLFRIDE.

Pourvu qu'Oswald ne se fasse pas trop attendre.

KARLL.

Il ne peut tarder ; sa marche est calculée. Voilà bientôt deux jours que je l'ai quitté ; or il m'a dit, en m'envoyant en avant : Va chercher ma sœur dans sa retraite, et sois avec elle après demain, vers le soir, dans les ruines du château de la forêt d'Hermanstad ; c'est à peu près l'heure où nous arriverons.

OLFRIDE.

Allons, nous avons encore deux heures de jour.

KARLL.

Mais quel peut être le but de ce rendez-vous ? Oswald se détourner ainsi de sa route

pour venir dans ce lieu désert , surtout amenant avec lui la princesse de Bulgarie qu'il vient d'épouser au nom d'Almaric, notre souverain ! cela me passe.

OLFRIDE.

Je le crois bien.

KARL.

Elle est vraiment charmante , cette princesse. Je suis sûr que lorsque Almaric verra son épouse...

OLFRIDE.

Il ne la verra jamais.

KARL.

Il ne la verra jamais ?

OLFRIDE.

Mon frère me prescrit par sa lettre de l'instruire de tout ; nous pourrons avoir besoin de ton zèle et de ton adresse ; écoute : tu sais la haute faveur dont jouit Oswald auprès d'Almaric, duc de Transilvanie , notre maître : mon frère a voulu fixer cette faveur et la rendre inébranlable ; il avait d'abord le projet vague d'engager un jour Almaric à m'offrir sa main ; c'est pour cela que depuis mon enfance il m'avait toujours tenue éloignée de la cour d'Hermanstad , ne voulant me montrer au prince que lorsque j'aurais pu réunir tout ce que l'art de plaire et les talents aimables peuvent ajouter aux agrémens de la

nature. Almaric ne m'a donc point encore vue. Il y a quelque teins qu'un étranger, parlant devant le duc de la jeune Elisène, fille du roi de Bulgarie, en exalta les charmes avec tant de chaleur, qu'Almaric conçut le plus violent désir de faire vérifier ce rapport. Mon frère eut ordre de partir pour la Bulgarie ; il forma aussitôt le projet le plus audacieux ; il vint me le communiquer et me développer ses moyens. J'hésitai ; mais il me fit voir le portrait d'Almaric. L'ambition aurait peut-être été insuffisante ; l'amour me détermina , et je consentis à tout avec transport. Oswald avait reçu ce portrait des mains d'Almaric pour le montrer à la princesse et à son père. Il part. Quelques mois s'écoulent, et Almaric reçoit enfin des nouvelles de Bulgarie. Oswald m'écrit à son maître : « La vue de votre portrait a favorablement prévenu le roi, et surtout sa fille Elisène ; je vous adresse en échange celui de cette princesse ; j'attends vos ordres. » Almaric contemple le portrait, s'enflamme d'amour, et se hâte de transmettre à son favori les pouvoirs nécessaires pour traiter de l'hymen de la princesse, et l'épouser en son nom. Mais, mon cher Karl, apprends que ce portrait, dont l'effet fut si prompt sur les résolutions du duc de Transilvanie, n'est point celui de la princesse Elisène ; c'est le mien, dont Oswald avait eu soin de se pourvoir avant son départ.

KARLL.

Qu'entends-je !

OLFRIDE.

Autre précaution : excepté toi , tous ceux dont mon frère s'est fait suivre dans ce voyage ne m'ont jamais vue ; ils n'ont pas vu davantage la princesse Élisène, quoiqu'ils l'aient accompagnée pendant cette longue route.

KARLL.

Effectivement, moi seul ai pu l'apercevoir au temple où j'étais avec mon maître. Depuis ce moment, nous ne l'avons jamais vue que voilée ; mais nous savions que c'est l'usage des dames de Bulgarie.

OLFRIDE.

Ainsi , tu le vois , la sœur d'Oswald va cesser d'exister sous le nom d'Olfride ; elle sera pour Almaric cette Élisène qu'il adore. Il doit venir aujourd'hui à ma rencontre ; et c'est moi qui lui représenterai l'anneau nuptial qu'Oswald a dû me donner de sa part ; c'est moi qui lui montrerai les vêtements, les pierres et les riches dons de mon père que j'apporte de Bulgarie ; enfin , c'est moi qui , plus qu'Almaric peut-être , vais régner sur la Transylvanie. (*Karll regarde Olfride avec stupefaction.*) Eh bien ! Karll , tu te tais ?

KARLL.

Madame , la grandeur de vos projets me

rend stupéfait d'admiration. Mais la puissante duchesse de Transilvanie, puisque décidément vous voulez l'être, me permettra-t-elle de lui demander ce que va devenir la véritable princesse de Bulgarie, cette Elisène ?

OLFRIDE.

C'est ce que mon frère va décider à son arrivée...

KARL.

Et c'est dans ce lieu désert qu'on va décider de son sort ! Madame, je n'ai qu'une grâce à vous demander ; ne m'employez pas, je vous en prie, dans ces sortes d'opérations qui exigent un certain courage que la nature ne m'a pas donné.

OLFRIDE.

Sois tranquille ; il ne sera question pour toi que de parler dans le tems et de la manière qu'on te le prescrira ; mais s'il t'échappait la moindre indiscretion...

KARL.

Je sais fort bien ce qui m'en arriverait. D'ailleurs, vous avez, pour garant de mon dévouement sans bornes, mon sincère attachement.

OLFRIDE.

Et ton intérêt.

KARL.

J'y pensais aussi, Madame. Mais, quand j'y songe... un événement, dont j'ai été té-

moins, favorise merveilleusement vos projets.

OLFRIDE.

Un événement !... (*On entend un son de cor éloigné*) : Qu'entends-je ?

KARL.

C'est l'arrivée de votre frère. Il m'a prévenu qu'il nous en avertirait de cette manière.

OLFRIDE.

Je brûle d'impatience ! mais achève, Karl ; de quel événement allais-tu me parler ?

KARL.

Le roi de Bulgarie avait chargé Boleslas, l'un de ses grands officiers, ainsi que deux dames de sa cour, d'accompagner la princesse. Il y a bientôt un mois, nous étions arrivés sur les frontières de la Moldavie, lorsqu'un soir, dans un chemin affreux qui côtoyait une rivière profonde, des brigands tombèrent à l'improviste sur la voiture où se trouvait la princesse avec les deux dames et Boleslas. Nous courûmes à leur secours, mais nous ne pûmes sauver que la princesse ; les autres avaient été frappés et précipités dans les flots.

OLFRIDE, avec effroi

Ciel ! que m'apprends-tu ?

KAREL.

Il faut avouer que le hasard vous a délivrée
là de bien dangereux témoins.

OLFRIDE, à part.

Le hasard ! Ah ! c'est un coup d'Oswald !

KAREL.

Madame, il me reste toujours une inquié-
tude sur votre sûreté. A-t-on pourvu à tout ?
ne peut-il pas survenir des conjonctures qui
fussent soupçonner la vérité ?

OLFRIDE.

Ta supposition me fait frémir ! mais tu
connaîs Oswald, et tu dois croire que , quand
nous jouirons du plein exercice de notre au-
torité, il ne sera pas facile de nous l'arracher.
Au reste , ce danger est encore éloigné : les
communications entre la Bulgarie et la Tran-
silvanie sont si rares ! ces deux états séparés
par les Moldaves et les Valaques, peuples en-
core à demi sauvages.... Va, de long-tems
nous n'avons rien à craindre

KAREL.

Madame, voici votre frère, et la princesse
avec lui.

(On voit à travers les fenêtres Oswald avec quelques
gens qui aident la princesse à traverser les décom-
bres. Elle est voilée.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, OSWALD, ÉLISÈNE
voilée, entrant par la gauche.

(Élisène a un riche doliman au-dessus d'une robe blanche, une espèce de turban avec un diadème, des pierres brillantes aux oreilles, au cou et aux bras.)

OSWALD, durement à Élisène qu'il tient par le bras.

Allez donc, Madame! qui vous fait ainsi chanceler à chaque pas?

ÉLISÈNE.

Le changement subit de votre ton, après tous les égards que vous m'avez prodigués sur la route; cette violence avec laquelle vous me serrez le bras, pour me forcer à vous suivre : qu'est-ce que cela signifie, Oswald?

OSWALD.

Vous le saurez bientôt.

ÉLISÈNE.

Vous me faites frémir! en quels lieux suis-je donc?

OSWALD.

Regardez. Vous pouvez maintenant lever votre voile.

ÉLISÈNE, se découvrant et poussant un cri d'effroi.

Grand Dieu! perfide Oswald, où m'as-tu conduite?

OSWALD.

A la mort ! si par vos cris ou vos démarches vous cherchiez à nuire à nos desseins.

ÉLISÈNE.

Qu'entends-je !

(Elle reste immobile d'étonnement.)

OSWALD, à Olfride.

Ma sœur, il faut que nous conférions ensemble.

ÉLISÈNE, à part.

Sa sœur !

OLFRIDE, montrant la droite.

Karll, conduis Madame dans la chambre qui est au bout de ce corridor, et tu l'y renfermeras.

ÉLISÈNE.

De quel affreux complot vais-je devenir victime ? (*A Oswald.*) De grâce, expliquez-moi...

OSWALD.

Obéissez, Madame.

(Élisène, après avoir vainement imploré Oswald et Olfride, suit Karll avec l'expression du plus grand effroi et en levant les yeux au ciel.)

SCÈNE V.

OSWALD, OLFRIDE.

OLFRIDE.

En bien ! mon frère, tu vas me dire...

OSWALD.

Un moment. Quelle est cette paysanne que j'ai aperçue là-bas quittant vos gens, et s'enfuyant à toutes jambes ?

OLFRIDE.

Elle s'est enfuie ? on devait cependant... n'importe, point d'inquiétude ; c'est un guide dont l'ignorance des lieux nous a forcés de nous servir ; nous avons rencontré cette fille dans la forêt, elle revenait d'une fête voisine, tenant un paquet sous le bras. Une pièce d'or l'a déterminée à nous conduire ici.

OSWALD.

Fort bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, KARLL.

OSWALD, à Karll qui entre.

Que t'a-t-elle dit, Karll ?

KARLL.

Rien, Seigneur. A peine est-elle entrée dans cette chambre, qu'elle est allée tomber à genoux auprès de la fenêtre, et s'est mise à prier le Ciel avec une ferveur...

OLFRIDE.

Il suffit. As-tu fermé la porte?

KARLL.

Ma foi, tous mes efforts n'ont pu la faire mouvoir; mais votre prisonnière montre une douleur si tranquille, que je ne pense pas qu'elle songe en ce moment à vous échapper.

OSWALD.

Karll, va rejoindre nos gens, et veille à ce qu'aucun d'eux n'ait la curiosité de s'approcher d'ici. Cependant, tu te tiendras à portée de m'entendre si je t'appelle.

(Karll sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

OSWALD, OLFRIDE.

OSWALD, avec joie.

Ma chère Olfride, tout succède au gré de nos vœux. Duchesse de Transilvanie, tu vas oublier que tu dois le jour à l'un des plus obscurs vassaux d'Ahnaric, pour ne parler à

tout le monde que du roi ton père, et de la cour de Bulgarie, dont tu faisais l'ornement : mais pour te mettre à portée d'en parler comme de choses qui te soient personnelles, j'aurai soin qu'avant la fin de cette journée tu sois suffisamment instruite de tout ce qu'il t'est indispensable de savoir. Ne nous occupons en ce moment que d'Élisène : j'ai avec moi deux hommes intrépides, que l'or, que je leur distribue à mesure, rend pleins d'ardeur pour l'exécution de mes ordres. Ce sont les Valaques qui m'ont servi de guides dans les déserts qu'il nous a fallu traverser ; c'est sous ce rapport que leur présence n'est point suspecte à ma suite. Ils m'ont déjà bien servi ; Boleslas, ambassadeur du roi de Bulgarie et les dames bulgares qui accompagnaient Élisène...

OLFRIDE.

Karll me l'a conté. Ainsi, la princesse n'a plus auprès d'elle personne qui l'ait connue à la cour de son père ?

OSWALD.

Personne. Il ne nous reste que quelques gens de Boleslas, tous de condition obscure, qui n'approchaient pas de la princesse et n'ont jamais pu la voir à visage découvert ; ils ne nous seront cependant point inutiles ; ils sont bulgares ; il faut qu'on en voie à ta suite : leur présence fortifiera la vraisemblance de notre supposition. Mais parlons d'Élisène.

OLFRIDE.

Eh bien ?

OSWALD.

Va la trouver; et, pour la forcer à changer avec toi de vêtemens, emploie la menace, jette l'effroi dans son âme; dis-lui qu'elle n'a que ce moyen de conserver sa vie, que ses cris seraient vains, et que tous ceux qui nous accompagnent nous sont dévoués. Qu'elle te remette aussitôt les papiers qu'elle a sur elle, le portrait de son père, enfin tous ses bijoux. Hâte-toi de revêtir son riche doliman et de ceindre ta tête de son brillant diadème.

OLFRIDE, avec inquiétude.

Ensuite ?

OSWALD.

Nous partirons. Le reste regarde les deux Valaques dont je t'ai parlé.

OLFRIDE.

Quoi! tu veux...

OSWALD.

Non... non. (*A part.*) Il ne faut pas l'effrayer. (*Haut.*) Mes deux Valaques se chargent de l'emmener dans leur pays, où elle vivra dans la captivité, et d'où jamais on ne la verra revenir, je puis t'en répondre. (*Il va à la fenêtre et appelle.*) Karl!

OLFRIDE.

Ce Karll est-il bien sûr? cette pitié qu'il montre pour la princesse...

OSWALD.

Depuis vingt ans qu'il me sert, je puis compter sur lui; mais le voici. Va trouver Élisène : nous n'avons point de tems à perdre.

SCÈNE VIII.

OSWALD, KARLL.

OSWALD.

Storc et Orlaff sont-ils là.

KARLL.

Qui? vos deux guides, dont les mines sinistres me font toujours trembler chaque fois qu'ils me regardent?

OSWALD.

Oui, eux-mêmes. Où sont-ils?

KARLL.

Ils sont là-bas silencieusement assis aux deux côtés du perron; leur attitude immobile les ferait prendre pour ces monstres en pierre qu'on voit menacer les passans aux portes des châteaux.

(Il fait quelques éclairs.)

OSWALD.

Reste ici tandis que je vais leur parler.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IX.

(Le tonnerre gronde dans le lointain.)

KARLL.

Ah ! que je voudrais être loin de ce maudit château ! voilà un orage qui se prépare ; si le tonnerre tombait sur quelqu'un de ces vieux murs... (*Il aperçoit la petite niche fermée d'une porte de fer, et la tâte.*) A quoi servait cette niche ? elle est fermée à clef... S'il y avait là quelque trésor ! (*Il tire son sabre, et de la pointe il essaie d'ébranler la porte de fer.*) Ma foi, cela tient encore solidement ! (*Il force la serrure. La niche s'ouvre, et l'on voit tomber une petite chaîne qui tient par le haut.*) Tiens, ce n'est qu'une chaîne ! on l'a renfermée là bien précieusement ! A quoi servait-elle ?

SCÈNE X.

OSWALD, KARLE, LES DEUX VALAQUES STORC ET ORLAF. Ce dernier tient un petit paquet sous le bras. (Nuit)

OSWALD, aux deux Valaques qui le suivent.

ENTRÉE. (*A Karll.*) Que fais-tu là ?

KARL, montrant la chaîne.

Vous la voyez, je viens de trouver dans cette niche...

(Il essaie de tirer la chaîne, mais inutilement.)

STORC.

Seigneur, n'est-ce donc la personne ?

OSWALD, montrant la droite.

Dans une chambre, au fond de ce corridor.

STORC, allant pour sortir.

Allons, Orloff.

OSWALD, vivement.

Attendez. La princesse est avec elle en ce moment. Vous allez la voir sortir, et dès que nous serons dehors de cette salle, allez aussitôt, et sans pitié...

(Une grosse cloche résonne. C'est Karl qui, impatienté de ses efforts inutiles, a tiré la petite chaîne de toutes ses forces, et a mis par là une cloche en mouvement, ce qui interrompt et fait tressaillir Oswald et les deux Valets: Karl, effrayé, laisse échapper la chaîne, et la cloche sonne encore quelques coups.)

OSWALD.

Qu'est-ce donc ?

KARL.

Je n'y conçois rien, Seigneur; je tirais cette chaîne de toutes mes forces, je la sentais venir à moi, lorsque... Voyons donc...

(Il va pour tirer encore la chaîne.)

OSWALD, lui saisissant le bras.

Malheureux ! finiras-tu ? tu ne sens donc pas le danger...

KARLL.

Pouvais-je deviner que c'est le cordon de la cloche du château qu'on avait renfermé dans cette niche ? Je voudrais bien savoir ce que vont dire les habitans du voisinage, qui, de mémoire d'homme, sans doute, n'ont jamais entendu sonner cette cloche !

OSWALD.

Belle réflexion ! (*On entend du bruit au dehors. Oswald regarde vers la gauche, et se retournant vers Karll avec humeur :*) Peste soit de ta sottise ! voilà tous nos gens qui s'approchent et à qui la curiosité fait oublier mes ordres.

KARLL.

Il n'y a qu'à les renvoyer, Seigneur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, GENS de la suite d'Oswald ;
QUELQUES BULGARES paraissent les uns au bord de la coulisse à gauche, les autres aux fenêtres en dehors ; OLFRIDE, avec le doliman et le diadème de la princesse, entrant précipitamment par la droite.

OLFRIDE, en entrant.

QU'AI-JE entendu, mon fr...

OSWALD, l'interrompant vivement.

Princesse, vous voyez vos fidèles serviteurs qui brûlent de vous présenter leurs hommages. (*A ses gens.*) Mes amis, rendez grâce au hasard qui vous procure la faveur de contempler pour la première fois sans voile votre aimable souveraine. Ses bienfaits seront le prix de votre zèle et de votre dévouement. (*Tous s'inclinent avec respect devant Olfride.*) Retirez-vous, mes amis. Qu'on prépare les voitures, nous allons continuer notre route.

(Tous les gens se retirent.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES BULGARES et
les GENS D'OSWALD.

OSWALD, bas à Olfride.

Tu vois, leur erreur est complète.

OLFRIDE.

Mais quelle est cette cloche que je viens d'entendre ?

OSWALD, à voix basse.

Une imprudence de Karl... Mais il faut se hâter ; si le son de cette cloche doit attirer quelqu'un, il est important qu'on arrive trop tard.

(Les éclairs et le tonnerre augmentent.)

OLFRIDE, regardant les deux Valaques avec un mouvement de frayeur.

Voilà donc ceux...

OSWALD, haut.

Oui, Princesse. Qu'en dites-vous?

OLFRIDE, après les avoir considérés.

Je crois qu'on peut compter sur eux.

OSWALD.

Sortons. (*Bas aux Valaques, leur montrant la droite.*) Vous, voilà votre chemin; je viendrai peut-être moi-même... Vous m'entendez.

OLFRIDE.

Que leur dis-tu?

OSWALD.

Je la recommande à leurs soins. Partons.

KARLL.

Mais si nous laissons passer l'orage?

OSWALD.

Et ta maudite cloche, misérable!

KARLL.

Je parie que Madame est de mon avis.

OLFRIDE.

Moi! lorsque Almaric et la Transilvanie m'attendent, le bruit de la tempête et les éclats de la foudre ne sauraient ralentir mes pas. Sortons, Oswald.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

STORC, ORLAFF.

ORLAFF.

ALLONS, Storc, voilà pour nous une bonne aubaine.

STORC.

Qu'est-ce que c'est donc que ce paquet-là?

ORLAFF.

C'est celui de cette jeune fille qui s'est enfuie si vite, quand nous sommes arrivés avec le seigneur Oswald. Elle venait de le laisser tomber; mais elle était déjà si loin...

STORC.

La belle trouvaille! ce sont de mauvaises hardes de paysanne qu'il ne valait pas la peine de ramasser.

(Il le jette à terre.)

ORLAFF.

N'importe. Je n'aime point à laisser rien traîner.

STORC, regardant à l'une des fenêtres du fond.

Vois donc, ils s'en vont tous.

ORLAFF.

Oswald aussi?

STORC.

Oui, le voilà qui monte à cheval.

ORLAFF.

Eh bien ! dépêchons-nous de gagner les mille sequins qui doivent nous revenir.

(L'orage augmente.)

STORC.

Cet orage devient effrayant !

ORLAFF.

Le tonnerre te fait peur, à toi ?

STORC.

Peur ? non ; mais je n'aime point ce bruit-là, précisément au moment où nous allons...

ORLAFF, riant.

Prends garde, c'est tout exprès pour nous que ce bruit se fait. Pauvre tête ! allons, viens.

(Il va pour sortir par la droite ; grand coup de tonnerre qui le rend immobile. On entend un cri dans la coulisse.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISÈNE, la tête nue, les cheveux épars, et n'ayant plus que la robe simple qu'elle avait sous son doliman.

(Les éclairs se multiplient, le tonnerre gronde continuellement, les deux Valaques s'écartent pour observer Élisène qui parcourt rapidement la scène sans les voir d'abord. Elle les aperçoit enfin et reste immobile de frayeur, tandis qu'ils la fixent avec des yeux féroces.)

ÉLISÈNE.

GRAND Dieu ! ces hommes...

(Elle les regarde, et respire à peine.)

ORLAFF, bas à Storc.

Peste ! elle est jolie !

STORC.

Vois comme elle est intéressante ! mais regarde donc.

ORLAFF, détournant la tête.

Je l'ai vue assez. Si je la regarde encore, je ne pourrai jamais...

ÉLISÈNE, à part.

Leurs regards m'épouvantent !

ORLAFF, à Storc.

Eh bien ! tu ne bouges !

STORC.

Mais toi ?

ORLAFF, mettant la main sur un poignard qu'il a à sa ceinture.

Allons, il faut...

ÉLISÈNE, tombant à leurs pieds.

Mes amis, je ne vous ai jamais fait de mal.

ORLAFF la regarde doucement de côté; et paraît ému; ensuite bas à Storc.

Mes amis, dit-elle.

STORC, bas à Orloff.

Aurais-tu le courage...

(Orloff regarde alternativement Élisène et son camarade sans répondre.)

STORC, à Orloff, lui indiquant les fenêtres).

Orloff, ils sont tous partis.

ORLAFF.

Eh bien ?

STORC.

Écoute.

(Il l'attire à l'un des coins du théâtre.)

ÉLISÈNE, à part.

Je frémis! c'est sur moi qu'ils délibèrent.

STORC, bas à Orloff.

Qu'avons-nous besoin d'exécuter l'ordre d'Oswald ?

ORLAFF, réfléchissant.

Mais...

ÉLISÈNE, à part, tandis que Storc explique ses intentions à son camarade.

Ils hésitent ! ô mon Dieu ! fais éprouver à ces âmes féroces un mouvement d'humanité !
(Elle prête l'oreille.) Que disent-ils ?

ORLAFF, bas.

Je ne demande pas mieux, mon cher, car j'avoue que je n'aurai pas la force... Cependant Oswald...

ÉLISÈNE, ti .

Oswald !

ORLAFF, se retournant brusquement, à Élisène.

Éloignez-vous, la belle ; bôn, pas 'plus loin ; ne bougez de là, où... (Bas à Storc.)
Mais, nos mille sequins ?

STORC.

Nous les aurons de même. Avec la précaution que je viens de t'indiquer, Oswald croira sans peine que le coup mortel est porté.

ÉLISÈNE, à part.

Le coup mortel ! je suis perdue. (Aux Valaques.) Eh bien ! frappez, si vous l'osez, la fille du roi des Bulgares, l'épouse du duc de Transilvanie, frappez.

ORLAFF, à Storc.

Qu'est-ce qu'elle dit ?

STORC, à Orloff.

Qu'est-ce qu'elle dit ? (À Élisène). Vous,

la princesse de Bulgarie ! cela n'est pas possible.

ÉLISÈNE.

C'est moi, vous dis-je.

ORLAFF.

Qui donc est celle qui vient de partir ?

ÉLISÈNE.

La sœur d'Oswald.

ORLAFF.

Quelles preuves ?

ÉLISÈNE.

Aucune. On me les a dérobées toutes. (*L'orage redouble*). Entendez-vous ? le Ciel prend ma défense, sa foudre est prête à me venger.

ORLAFF, avec force.

Silence ! (*Bas à Storc.*) Tu crois donc que nous pouvons l'épargner sans danger ?

STORC.

Certainement.

ORLAFF.

Eh bien ! d'accord, terminons.

(*Il va pour ramasser le paquet.*)

ÉLISÈNE, avec effroi.

Ah ! vous allez me faire mourir ?

ORLAFF, très-fort.

Non. (*Plus doux.*) Non ; mais nous en avons l'ordre. Allons, prenez ces hardes, ce

sont celles d'une paysanne ; allez vous en revêtir, et rapportez-nous celles qui vous couvrent en ce moment. Dépêchez-vous.

(Élisène prend le paquet, et sort par la droite).

SCÈNE XV.

STORC, ORLAFF.

ORLAFF.

La princesse de Bulgarie ! Crois-tu cela, toi ?

STORC.

Ma foi... Oswald est bien capable... Au surplus, que nous importe !

ORLAFF.

Est-ce bien moi, Orlaff, qui me suis laissé attendrir ?

STORC.

Et moi donc ? Mais cette fille est si intéressante, que c'eût été dommage, en vérité...

ORLAFF, réfléchissant.

Storc !

STORC.

Quoi ?

ORLAFF.

Avons-nous bien réfléchi, mon ami ?

STORC.

Que veux-tu dire ?

ORLAFF.

Hun ! Oswald est un terrible homme ! S'il apprend que nous l'avons trompé...

STORG.

Quoi qu'il nous en ait dit, sois sûr qu'il ne reviendra pas pour vérifier...

ORLAFF.

Si c'est là véritablement la princesse, Oswald a tant d'intérêt de s'assurer...

STORG.

Songe donc qu'elle va nous remettre ses vêtemens, et qu'Oswald ne pourra plus avoir de doutes en les voyant dans nos mains.

ORLAFF.

Mais cette fille parlera.

STORG.

Non.

ORLAFF.

Non ! voici du nouveau, par exemple !

STORG.

Avec les habits qu'elle va porter, ira-t-elle dire qu'elle est une princesse ? tout le monde se moquerait d'elle, et personne ne la croirait.

ORLAFF.

Mais l'empêcherons-nous de retourner en Bulgarie ?

STORC.

Ah ! parbleu ! il s'écoulera du tems avant qu'elle y arrive. D'ici là, ma foi...

(Jour.)

ORLAFF.

Tu as raison. Allons, je suis apaisée.

STORC.

Et le Ciel aussi ; regarde ; Potage a cessé.

ORLAFF, regardant vers les fenêtres.

En vérité ! Tiens, Storc ; je ne sais pourquoi je me sens là certain contentement tout nouveau pour moi.

STORC.

J'ai entendu dire qu'une bonne action produit toujours cet effet-là.

ORLAFF.

Tu crois?... En ce cas, mon ami, celle-ci ne sera pas la dernière. (Regardant vers la droite.) Ah ! ah ! la toilette est déjà finie.

SCÈNE XVI.

DES PRÉCÉDENS, ÉLISÈNE, en paysanne pauvre.

(Elisène toute tremblante, présentant aux Valaques les vêtements qu'elle vient de quitter.)

STORC.

Nous sommes satisfaits. Mais, pour prix de

la vie que nous vous accordons , vous nous promettez de garder le silence sur ce que vous êtes et sur ce qui vous est arrivé ; de chercher enfin à vous éloigner de la forêt, et surtout de la ville d'Hermanstad, où le duc de Transilvanie tient sa cour ?

ÉLISÈNE.

Je vous le promets.

STORC.

Songez que, quelque part que vous soyez , vous ne pourrez échapper à notre vigilance , et que la mort suivra de près votre première indiscretion.

ÉLISÈNE.

Hélas ! cette menace est inutile ! Comment, sous de pareils vêtemens , puis-je penser ?...

STORC.

Vous avez raison. (*Bas à Orlaff.*) Tu l'entends ?

ORLAFF.

Adieu , Madame , du courage ; si vous souffrez , en vérité ce n'est pas à nous qu'il faut en vouloir.

ÉLISÈNE.

Ah ! je le sais bien !

(*Les deux Valaques se retirent. Élisène les regarde aller avec une joie mêlée de crainte.*)

SCÈNE XVII.

ÉLISÈNE.

ILS s'en vont... s'ils allaient se repentir... Hélas ! de quel prix est donc encore pour moi l'existence qu'ils m'ont laissée ! Comment sortir de cet affreux séjour ? où aller ? que devenir ? faudra-t-il me nourrir du pain de la pitié ? O Dieu !... Non, je veux le gagner par le travail ; les habits qui me couvrent m'indiquent ce que je dois faire. J'ai chez quelque honnête laboureur ; je ne suis point habituée à la fatigue, mais le Ciel soutiendra mon courage. Infâme Oswald ! ta barbarie a pourvu à tout. Je le vois maintenant, je ne dois plus accuser que toi-même de l'attentat commis sur les dames de ma suite et sur le malheureux Boleslas, l'ambassadeur et l'ami de mon père !... Ciel ! je crois entendre parler ! (*Elle se retourne. On voit dans la cour plusieurs hommes qui franchissent les décombres.*) Que vois-je ? des hommes pénètrent dans ces lieux ! Serait-ce encore... Je frémis ! Ils vont venir ici... Dois-je les fuir ? dois-je implorer leur secours ? Grand Dieu ! les voici !

(*Elle se sauve dans la coulisse à droite.*)

SCÈNE XVIII.

BOLMANN, LUDERS,

BOLMANN, *en entrant.*

Entrez donc, Luders.

LUDERS, *paraissant.*

M' v'là, mont' maître. (*Se retournant vers la coulisse.*) Entrez donc aussi, vous autres.

BOLMANN.

Eh ! morbleu ! laisse-les aller d' leur côté , et nous içons du nôtre. Allons , allons , du courage , mon ami.

LUDERS.

J'en ai grand b'soin aujourd'hui ! un orage affreux ! et quand i' s'apaise enfin , quand je m' crois au bout d' mes transes... din dan ! v'là qu' la cloche de ç' château maudit s' fait entendre. Alors , au lieu d' passer tranquillement not' chemin et d' nous dépêcher d' arriver cheux nous , faut qu' vous vous amusiez à raisonner à perte d' vue avec ces paysans que ç' prodige avait rassemblés ; et puis vous leur en dites tant sur ç' te cloche , qu' âme vivante n'avait jamais entendu sonner , qu' vous v' nez à bout d' en déterminer quatre ou cinq à vous suivre jusqu'ici !... Oh ! mon Dieu ! dans deux heures au plus tard , j' arrivons , j' soupions avec un appétit ! Eh ben !

v'la vout' curiosité qui sera cause que je n'souperons p't-être plus jamais !

BOLMANN, riant.

Va, je n'crains pas ça, mon-pauvre Luders !

LUDERS.

Que l' Ciel vous entende... Pour moi, j'ai eul' raconter de ç' château des choses si terribles...

BOLMANN.

Je veux absolument découvrir qui peut avoir sonné cette cloche.

LUDERS.

Mais qu' sait-on si c'est quelqu'un qui l'a sonnée ?

BOLMANN.

Allons, elle aura sonné toute seule, n'est-ce pas ?

LUDERS.

Eh ! mais... Au surplus, qu'avions-nous besoin d' venir voir ç' qui en est ?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISÈNE, paraissant dans le fond et écoutant.

BOLMANN.

Et si c'était queuq' malheureux qui n'aurait

106 LA FORÊT D'HERMANSTAD.

trouvé que ç' moyen d'appeler à son secours ?
ne serais-tu pas charmé...

LUDERS, vivement.

Oh ! ça, certainement, je l' s'rais.

ÉLISÈNE, à part.

Bon ! je puis me montrer sans crainte.

(Elle s'approche.)

LUDERS, reculant.

Eh !... Êtes-vous seule ?

ÉLISÈNE.

Seule...

LUDERS.

Ah ! tant mieux !

BOLMANN.

Que fait ici cette jeune paysanne ?

ÉLISÈNE.

Ah ! j'implore votre assistance ! aidez-moi
à trouver un asile.

LUDERS, à part.

Tatigué ! l'aimable fille !

BOLMANN.

Bien volontiers, ma belle enfant. Qui êtes-
vous ?

ÉLISÈNE.

Une pauvre orpheline, bien malheureuse !
je viens de bien loin ; des scélérats m'ont en-
traînée ici, ils voulaient me tuer ; mais ils se

sont attendris , et m'ont quittée sans oser me faire de mal.

LUDERS.

Je l' crois bien. Est-ce qu'on tue les jolies filles, donc ?

ÉLISÈNE.

Le bruit d'une cloche qui a sonné, je ne sais par quel prodige , a contribué , je crois , à presser leur départ.

LUDERS.

Ç' n'est pas vous qui l'avez sonnée ç' te cloche ?

ÉLISÈNE.

Non.

LUDERS.

Là , j' savais ben , moi , qu'all' n'avait pas sonné pour rien , et qu'en sonnant all' savait ben ç' qu'all' faisait.

BOLMANN.

Ces coquins vous ont-ils volé beaucoup ?

ÉLISÈNE, vivement les premiers mots.

Oh ! beaucoup... pour moi , ils ne m'ont laissé que ces vêtemens.

BOLMANN.

Où alliez-vous ?

ÉLISÈNE , hésitant.

J'allais... chercher quelque personne honnête qui me procurât du travail et du pain.

BOLMANN.

Que savez-vous faire ?

ÉLISÈNE, sanglotant.

Rien.

LUDERS.

Eh ! mais , elle est franche , au moins.

BOLMANN , lui prenant la main.

Votre langage... ces mains si douces...
Tenez , vous n'êtes pas née dans l'état qu'annoncent vos habits...

ÉLISÈNE, vivement les premiers mots.

Oh ! pardonnez-moi , Monsieur ; mais j'avais de si bons parens !... Un malheur affreux...

BOLMANN.

J'entends , j'entends : vous les avez perdus ,
et leur mort vous a laissée sans ressource.
Pauvre enfant ! (*A Luders.*) Luders , c'te
fille m'intéresse ; elle est gentille , j'ai pres-
qu'envie...

LUDERS.

D'li donner la place d' Câteau , qu' vous
avez renvoyée l'aut' jour ? c'est ben pensé ,
M. Bolmann.

ÉLISÈNE , à part.

Oh ! Ciel ! mais ne faut-il pas m'y résoudre ?

BOLMANN , à Luders à demi-voix.

Elle est ben délicate ; pourra-t-elle...

LUDERS, de même.

Bon ! bon ! c'est jeune, ça s'ra alerte ; les voyageurs s'ront ben servis.

ÉLISÈNE, à part.

Les voyageurs !

LUDERS, continuant.

All' n'aura pas b'soin d' dire : N'oubliez pas la fille ; on s'en souviendra d' reste ; et j' suis sûr qu'on parlera bientôt d' la jolie fille d'auberge d' l'euseigne du Point-du-Jour.

ÉLISÈNE, à part.

Fille d'auberge, moi !

BOLMANN.

Allons, c'est dit... (*A Élisène.*) Ma chère amie, si ça vous convient, j' vous prends à mon service.

ÉLISÈNE, avec émotion.

A votre serv... et vous tenez une auberge ?

BOLMANN.

Oui, à trois lieues d'ici, sur la route d'Hermanstad !

ÉLISÈNE.

D'Hermanstad !

BOLMANN.

Nous n'en sommes qu'à une demi-journée tout au plus. Eh bien ! consentez-vous ?

ÉLISÈNE.

Ce service... je ne suis point accoutumée...

BOLMANN.

Bon ! bon ! vous vous y ferez. Vous êtes avec d'honnêtes gens d'abord ; dame Gertrude, not' femme, crie un peu parfois ; mais c'est un excellent cœur : demandez à Luders ; c'est not' garçon d'auberge ; v'la quinze ans qu'il est avec nous, l' plus brave homme que j'connaisse, qui nous aime et que j'chérissons comme notre enfant ; j' vous répons qu'vous serez fort bien.

LUDERS.

Et puis, Mam'selle, y a ben d' l'agrément cheux nous. Tous les jours de fête, on danse ; oh ! dame, faut voir !

(Le jour baisse.)

ÉLISÈNE.

Elle est fort fréquentée votre auberge ?

BOLMANN.

Dans certaines saisons. Dans celle-ci, par exemple, j'sommes queuquefois huit jours sans héberger un voyageur. Mais nous n'pensons pas qu' la nuit vient, i' n' faut pas l'attendre ici... (*A deux ou trois paysans qui entrent en ce moment.*) Eh bien ! vous autres, vous n'avez vu personne ? v'la not' trouvaille à nous.

(Montrant Elisène.)

ÉLISÈNE, à part, tandis que Bolmann parle aux paysans.

Servir dans une auberge ! Mais, hélas !

ai-je le tems de choisir ?... O mon père ! si dans cette humiliation , du moins , je pouvais à force de fatigues et de persévérance me procurer les moyens de retourner auprès de toi ?

BOLMANN , à Elisène.

Eh bien ! ma chère ?

ÉLISÈNE , avec contrainte.

J'accepte... avec reconnaissance...

BOLMANN.

J'en suis charmé. Comment vous nommez-vous ?

ÉLISÈNE , hésitant.

Bonne.

BOLMANN.

Allons , Bonne , prenez mon bras et partons.

(Elisène lui prend le bras et s'éloigne avec lui en levant les yeux au ciel.)

LUDERS.

Le joli nom , Bonne ! comme il va bien à l'air de son visage ! elle est vraiment... (*Avec réflexion.*) All' me plaît, ç'te fille-là.

(Il suit les autres.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la cour d'une auberge. Elle est fermée dans le fond par une haie. La haie est coupée dans le milieu par une grande porte qui n'est fermée que d'un grillage en bois à hauteur d'appui. On voit au-delà un chemin qui paraît s'enfoncer dans les arbres de la forêt d'Hermanstad. Sur le devant à droite est une partie de la maison avec une porte qui donne entrée dans la cour. En face, à gauche, est un corps de logis où l'on entre par un escalier à rampe qui est dans le fond ; au bas de l'escalier, plus près de l'avant-scène, est une autre porte qui conduit dans le bas du corps de logis. A côté de la porte de l'auberge, à droite, est une petite table, sur laquelle on voit du pain et quelques comestibles.

SCÈNE I.

LUDERS , entrant par la porte à droite.

Voyons donc si j'aurai le tems de déjeuner, aujourd'hui. (*Il coupe du pain, puis il s'arrête pour regarder vers l'endroit d'où il vient.*) Alle est là, ç'te pauvre fille! çan'est pas encore stylé à l'ouvrage : c'est tout simple. Aussi, pour qu'on soit ici content d' son service , je m' suis levé avant l' jour , moi , et j'li ai déblayé les trois quarts d' sa besogne ; mais pour qu'i' n' soit pas dit qu'all' n'a rien fait du tout ,

v'là qu'all' a voulu travailler elle-même, v'là qu'all' s'est mise à ranger avec un soin, une propreté.... mais c'est qu'all' vous a une grâce... un air... qui me... (*Il pose son man-ger sur la table.*) Je n'sais pas pourquoi j'nai pas d'appétit ç' matin ; je m'sens là queuque chose... Luders ? est-ce que tu s'rais amoureux, mon garçon ? Eh ben ! après ? i' m'semble que j' pourrions plus mal choisir ; alle est pauvre, c'est vrai, mais alle est sage ; oh ! dame ! i' n'y a pas à badiner avec elle. J'ai voulu l'embrasser tantôt : bernique ! une autre aurait égratigné, donné des tapes : finissez donc, finissez donc ! et le baiser n'en aurait pas moins été pris ; mais mam'selle Bonne... a' n'a fait qu'ça. (*Il fait un geste de fierté.*) Eh ben ! ça m'a arrêté tout court, et j'étions quasi tenté d' nous mettre à genoux pour l'i d'mander pardon.

SCÈNE II.

BOLMANN, GERTRUDE, LUDERS.

BOLMANN.

VA, Luders, ces charretiers d'mandent leux chevaux.

LUDERS.

J'y vas, nout' maître. (*A Gertrude.*) Eh ben ! dame Gertrude, qu' dites-vous d' not' jolie fille ?

GERTRAUDE , avec humeur.

Faudra voir ça.

LUDRAS.

Pardi, nout' Dame , vous n'êtes jamais contente.

(Il sort.)

GERTRAUDE.

Insolent !

SCÈNE III.

BOLMANN, GERTRAUDE.

BOLMANN.

GERTRAUDE, d' quel' air nous dis-tu : faudra voir ça ! j'vois déjà , moi , qu'nous avons fait une bonne acquisition.

GERTRAUDE , parlant très-vite.

Sans doute, une fille qu' vous avez déterminée je n' sais où , qui n'a ni père ni mère , ni feu ni lieu , qu' vous engagez tout d' suite, sans savoir ç' qu'alle sait faire, ç' qu'alle est capable d' faire ; c'est réfléchir ça ? parce qu'alle est un p'tit brin gentille, vite et tôt ça nous convient, c'est une bonne acquisition ! une jolie bouche et d' jolis yeux sont fort utiles pour travailler du matin au soir , aller et venir , monter, descendre cent fois par jour, supporter enfin tout l' trantran d'une auberge ; n'est-i' pas vrai ?

BOLMANN.

Écoute , not' femme , alle est gentille , o'est vrai. Tu sais ben qu' ça n' nuit pas dans un' auberge , mais all' travaille aussi ; faut voir tout ç' qu'alle a fait d'puis ç' matin ; comme tout est propre ! o'est à s' mirer partout.

GERTRUDE.

Oui , oui , c'est toujours comme ça les premiers jours.

BOLMANN.

J'te dis , moi , qu' o'est un trésor.

GERTRUDE.

Et moi , j' te dis qu' sans sa jolie mine tu n'aurais pas remarqué ç' trésor-là. Ces hommes , v'là comme i' sont ! qu' je m' casse la tête , que j' sue sang et eau , que je m' rende malade , pour tout approprier ici , tu n'y fais pas attention ; mais qu' une jeunesse avec des douces manières et des yeux émerillonnés , essuie tant seul'ment une assiette , crac ! Monsieur s'en est aperçu , c'est un trésor , c'est une merveille que ç' te fille-là !

BOLMANN.

Allons , allons , v'là ta jalousie qui te r'prend.

GERTRUDE.

Moi ? eh mais ! mon Dieu ! d'quoi veux-tu que j'sois jalouse ?

BOLMANN.

Bien obligé du compliment ; tu n'es pas jalouse, allons je l' veux bien ; mais écoute, Gertrude, t'as bon cœur, je l'sais, dis-moi donc, si tu avais trouvé comme nous ç'te pauvre fille, exposée toute seule dans la forêt...

GERTRUDE.

Oh ! quand à ça, t'as ben fait, notre homme. Eh ! mais, c'est tout simple, n' faut-i' pas soulager les malheureux ? ç'te pauvre enfant ! ç'que tu m'en as raconté m'a fait saigner l' cœur ; mais pour la prendre à nout' service, c'est une autre affaire ; j' l'ai jugée d'abord, moi : ç' n'est pas comme toi, à son visage qu' j'ai r'gardé ; c'est à ses bras, à ses mains, à ç'te peau trop douce... ça n' nous convient pas, j' te dis. Tiens, la v'là qui vient ici ; r'garde donc : c'est-i' là la démarche et la façon d'une fille d'auberge ?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISÈNE, sous le nom de Bonne. Élisène a le tablier de travail en toile commune.

BOLMANN.

APPROCHEZ, Bonne ; vraiment vous vous acquittez fort bien d'la besogne, j'crois qu' nous serons contents d' vous.

GERTRUDE.

Oui , si ça continue.

ÉLISÈVE , soupirant.

Je fais tout ce qu'il m'est possible de faire ;
je viens vous demander ce que vous avez à
présent à m'ordonner.

BOLMANN.

A présent ? ma foi , c'est d'vous reposer et
de déjeuner. (*Lui prenant la main.*) Vous
l'avez bien gagné , ma belle enfant.

GERTRUDE , séparant la main de son mari de
celle d'Élisène.

Sans doute qu'all' la ben gagné ; je n'vas
pas à l'encontre d'ça. Toi , Bolmann , laisse-
nous ; tandis qu'all' déjeunera , faut que j' l'i
donne mes instructions , et ce ne sont pas tes
affaires.

BOLMANN.

Allons , j'te laisse. (*Bas.*) Mais , j' t'en prie,
parle-lui doucement.

GERTRUDE.

I' va m'apprendre comm' i' faut que j'
parle , à présent ! allons va-t'en , va-t'en.

(Elle le presse de sortir.)

SCÈNE V.

ÉLISÈNE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

ALLONS , Bonne , viens déjeuner.

ÉLISÈNE , avec l'émotion que lui cause la familiarité de Gertrude.

Madame , je n'ai nul besoin en ce moment.

GERTRUDE.

Eh bien ! causons. Écoute , mon enfant , tu m' parais une brave fille , une fille sage , telle qu'i' m' les faut ; j' crois ben qu' tu veux continuer d' l'être , mais v'là justement ç' qu'est difficile dans ç's' auberges ; i' nous vient tant d' gens , ces voyageurs... il y en a d' si enjôleux , d' si éveillés , qu' si on n'est pas toujours sur ses gardes...

ÉLISÈNE.

Ah ! Madame.

GERTRUDE.

Tu n' crois pas ça peut-être ! Eh ! mon Dieu ! telle que tu m' vois , i' n' se passe pas encore de jour... mais on a bec et ongles ; on sait distribuer un soufflet à droite , un coup d' coude à gauche ; on n'esquive pas toujours l'embrassade , c'est vrai , mais au moins ça finit par là.

ÉLISÈNE, à part.

Oh ! Ciel !

GERTRUDE.

C' n'est pas tout. Bolmann est l' meilleur homme du monde ; mais faut que j' te préviennne d'une chose , pour que tu t' comportes à l'avenant. Notre homme n'a qu'un défaut , c'est d'aimer trop à cajoler nos filles : ça m' déplaît , et si j' te surprenais jamais à lui faire les doux yeux , vois-tu...

ÉLISÈNE, avec tout le trouble de l'humiliation.

Que dites-vous ? grand Dieu ! faut-il entendre.... Rassurez-vous , Madame , M. Bolmann ne s'adressera point à moi , et s'il oserait m'insulter à ce point...

GERTRUDE , avec joie.

Bien , bien , mon enfant ! j' vois qu' t'as d' bons sentimens. Va , tu resteras avec nous.

ÉLISÈNE , à part en pleurant.

Où suis-je ? ah ! malheureuse !

GERTRUDE.

Tu pleures , ma chère amie ? que j' suis donc fâchée... Embrasse-moi. (*Elle l'embrasse , et Élisène continue de pleurer.*) Tiens , tu m' charmes ! tu resteras avec nous , te dis-je ; mais écoute , si tu n' te sens pas assez forte pour la besogne de l'auberge... tu sais coudre apparemment , sais-tu coudre ? Eh bien ! il y a ici d' quoi t'occuper toute

l'année ; dès demain j' te mets à l'ouvrage. V'là qu'est dit , tu resteras , j'veux qu' tu restes , entends-tu ? (*A elle-même en sortant.*) L'aimable fille ! en vérité, j'en raffole !

SCÈNE VI.

ÉLISÈNE.

A quel état d'humiliation m'a fait descendre la scélératesse d'Oswald et de son infâme sœur ! Ils m'ont réduite au point de me faire considérer comme une faveur du sort le vil emploi que je dois à la pitié de ces bonnes gens ! et je suis forcée de me taire ! Ces brigands , leurs menaces , Oswald... Dieu ! s'il apprenait que j'existe encore et que je suis ici ! Quelle affreuse situation ! O Almaric ! toi , dont on m'a montré les traits aimables , toi que j'aime avant que de t'avoir vu , que tu es loin de penser que ton épouse , que celle qui devait briller à tes côtés de l'éclat des grandeurs et de la puissance , est réduite à gagner sa vie sous les grossiers vêtemens de la condition servile ! ô mon Dieu ! que je souffre.

(Elle se laisse tomber sur une chaise et reste plongée dans la douleur.)

SCÈNE VII.

ÉLISÈNE, LUDERS.

LUDERS, à lui-même.

LA voilà, comme elle est triste ! Allons, c'est décidé, faut que j'la console. (*Doucement à Élisène.*) Mam'selle Bonne ?

ÉLISÈNE.

Ah ! c'est toi, Luders ; je te remercie, mon ami, de la peine que tu t'es donnée pour m'épargner des fatigues... qui sont au-dessus de mes forces. (*En pleurant.*) Oui, je te remercie.

LUDERS.

Ah ! mam'selle Bonne, ç'te peine-là m'a fait trop de plaisir pour qu'ça mérite.... J'voudrions vous voir si heureuse !

ÉLISÈNE, soupirant.

Ah ! heureuse !

LUDERS.

Eh ! pourquoi pas ? n'faut désespérer de rien..... Vous êtes si bonne, mam'selle Bonne... eh ! eh ! (*A part.*) Comment est-ce que j' lui tournerai ça donc ?... Eh ! pardi ! ç' n'est pas une princesse, après tout, c'est une brave et honnête fille qui m' convient, à qui j' conviendrai itout, parce qu'enfin... c'est tout simple ça. (*A Élisène.*) Tenez, Bonne,

je n' vas pas par quatre chemins , moi , j' vous aime. (*Elisène le regarde avec fierté.*)
Oh ! n' vous fâchez pas , c'est en tout bien tout honneur... Laissez-moi parler.

ÉLISÈNE , à part.

Hélas ! sous cet habit , ai-je le droit de l'en empêcher ?

LUDERS.

Plus j' vous considère , plus m'est avis qu' vous n'êtes pas ici à vout' place.

ÉLISÈNE.

Oh ! vous avez bien raison !

LUDERS.

Oui , v'là ç' que j' pense d' puis hier. Ç' te fille-là , m' disais-je à part moi , a l' visage trop doux , et la main trop blanche , pour n'êt' qu'une servante ; faut , pour lui rendre justice , en faire une maîtresse d'auberge , v'là son lot. J'ait fait là-dessus mes réflexions , et v'là c' que j'ai conclu , mam'selle Bonne... Vous saurez d'abord que d' puis quinze ans que j' suis ici garçon , je m' suis ammassé un magot , [et j' dis un magot bien rond , bien nourri , qui n' doit rien à personne. Ajoutez à ça un héritage que j' viens d' faire et que j' vas toucher bientôt. Ainsi j'aurai , quand j' voudrai , une ferme , une auberge , et tous ç' qui s'ensuit ; mais i' faut une maîtresse dans ç'te auberge. Eh ben ! soyez ç'te maîtresse-là ; dites un mot , l' magot , la ferme ,

l'auberge et l'cœur de Luders, tout est à vous. Voyez, réfléchissez d'vout' côté.

ÉLISÈNE, à part.

Mais est-il rien de bizarre comme tout ce qui m'arrive ! Et c'est à moi !... Mais cet honnête garçon est de si bonne foi ! dois-je paraître choquée d'une offre, au fond, si désintéressée ?

LUDERS, à part.

All' se consulte. (*A Élisène.*) Eh bien ! mam'selle Bonne, qu' décidez-vous ?

ÉLISÈNE, avec douceur.

Laisse-moi, Luders. Si tu connaissais ma situation...

LUDERS.

J' la connais.

ÉLISÈNE.

Non, mon ami ; si tu la connaissais, tu ne me ferais certainement pas cette proposition.

LUDERS.

J' la connais, encore une fois, et ça m'est égal. Vous n'avez rien, n'est-ce pas ? eh ben ! j'ai pour deux, moi. Allons, c'est-i' conclu ?

ÉLISÈNE.

Laisse - moi, te dis-je. Je t'estime, Luders ; mais je te défends de m'entretenir davantage sur ce sujet. Tu ne veux pas me faire de peine, sans doute ?

LUDERS , attendri.

Moi , vous faire de la peine ! si j'avais ç' malheur-là , sans l' vouloir , j' crois qu' j'irais...
(*S'essuyant les yeux.*) Est-ce qu'on a l' cœur d'un barbare , donc ?

ÉLISÈNE.

Bon Luders ! tu me parais mériter un sort heureux. Si je pouvais un jour y contribuer , sois certain...

LUDERS.

Pardine ! ça dépend d' vous dès aujourd'hui.

ÉLISÈNE , avec gravité.

Non , Luders.

(Elle s'éloigne de quelques pas en soupirant.)

LUDERS , à part , après un moment silence.

Non , dit-elle. (*Il réfléchit.*) Hum ! p't-être ben qu'alle a dans l' cœur queuqu' souvenir qui m' fait tort ; si c'est ça... Mais v'là ma déclaration faite , toujours , et m'est avis qu' ça n' l'a pas trop fâchée. Patience , Luders , alle y réfléchira. (*On entend des coups de fouet au-dehors.*) Oh ! oh ! v'là queuqu'un qui nous arrivé.

(Il sort promptement.)

SCÈNE VIII.

ÉLISÈNE.

NOUVEAU tourment ! Voilà maintenant que j'inspire de l'amour à ce garçon ! voilà qu'il ose... Mais je n'aurais qu'un mot... Insensée ! puis-je le dire ce mot ? m'en croirait-il ? et s'il m'en croyait , pourrais-je contenir son indiscretion ?

SCÈNE IX.

ÉLISÈNE, LUDERS.

LUDERS.

VIVE la joie ! mam'selle Bonne ; avant une heure nous verrons passer nout' bon prince, le duc de Transylvanie !

ÉLISÈNE, avec une vive émotion.

Le duc de Transylvanie ! qui te l'a dit ?

LUDERS.

Eh ! pardine, des postillons qui viennent d'amener les relais du prince. Ils ont attaché les chevaux à la porte de l'auberge, et i' sont en ce moment à causer avec M. Bolmann.

ÉLISÈNE, avec trouble.

Almaric ! il va passer, dis-tu ! lui ! le prince ! et je pourrai le voir ?

LUDERS.

Oh ! mon Dieu, tout comme vous m' voyez.

ÉLISÈNE.

Eh ! dis-moi , mon cher Luders...

LUDERS , à part.

Son cher Luders...

ÉLISÈNE , à part.

Je pourrai le voir ! (*Haut.*) Dis-moi , mon ami , a-t-il beaucoup de monde avec lui ? sais-tu ?...

LUDERS.

S'il a du monde ! oh ! ça n' finit pas ; des officiers , des piqueurs , un train de chasse ! c'est superbe !

ÉLISÈNE.

Et ces postillons ont-ils dit?... ne pourrais-tu pas me répéter?...

LUDERS.

Si fait , si fait.

ÉLISÈNE.

Ah ! parle , je t'en prie...

LUDERS , à part , avec joie.

Eh ! eh ! elle aime à m'entendre parler ! c'est bon signe , ça !

ÉLISÈNE.

Mais je t'écoute , Luders.

LUDERS.

Eh ben ! oui , oui , j' vous dirai donc....

Mais je n'sais pas o' qu' vous voulez savoir ,
moi.

ÉLISÈNE.

Qu'a-t-on dit du prince et des personnes
qui l'accompagnent ?

LUDEBS.

« Ah ! oui , m'y v'là. Eh ben ! le prince est
parti hier d'Hermanstad , en grand équipage
de chasse , pour aller au-d'avant d'la princesse
de Bulgarie , qui est sa semine ; quoiqu'i' n'
l'ait pas épousée lui-même. C'est une ma-
nière de mariage qu'ils appellent par procu-
ration ; j' vous expliquerai ça.

ÉLISÈNE.

Après.

LUDEBS.

« Eh ben ! il était tout-à-fait nuit quand il a
rencontré la princesse.

ÉLISÈNE.

Il l'a rencontrée !

LUDEBS.

Oui , auprès d'un d'ses châteaux , à queu-
ques lieues d'ici. La nuit s'est passée en
fêtes dans ç' château ; et ç' matin , le prince
avec la princesse et tout son monde s'est mis
en route pour r'tourner à Hermanstad , où
ç' qu'on prépare une carimonie pour confir-
mer leur mariage. Vous les verrez passer ,
vous dis-je.

ÉLISÈNE , à part.

Je verrais celle.... ô Dieu !

LUDERS.

On dit que l'prince, en voyant la princesse...

ÉLISÈNE, très-agitée.

J'en sais assez, Luders, laisse-moi.

LUDERS.

Qu'avez-vous donc ? Est-ce qu' vous vous trouveriez mal, miam'selle Bonne ?

ÉLISÈNE.

Non... non... mais je... je ne me sens pas bien...

LUDERS.

Ah ! jarni ! ç' n'est pas l' moment d'êt' malade : écoutez donc que j' vous dise , j' vas faire avertir tous les garçons et toutes les jeunes filles du village ; comme j'avions drès ç'matin queuque doutance d' l'affaire , j'sommes déjà convenus d' queuque chose pour une petite fête. Faut ben que l' prince s'arrête devant nout' auberge , pis qu' ses relais y sont ; je l' supplierons d' s'arrêter queuques momens d' plus : i' n'nous refusera pas ça , j'en suis sûr , il est si bon ! Mais faut qu' vous en soyez de ç' te fête.

ÉLISÈNE, vivement.

Moi !

LUDERS.

Oui , oui , vous ; pardine ! ça s'ra la plus belle fleur d' nout' bouquet. Vous voyez donc

ben qu' vous n'avez pas l'tems d'êt' malade.
(On entend de nouveaux coups de fouet.)
 Qu'est-ce qu'il y a encore ? *(Il regarde au-dessus de la haie.)* Bon ! ce sont des piqueurs qui s'arrêtent aussi d'avant l'auberge ; l'prince n'est plus loin , sans doute : allons vite avertir nout' monde. *(Il va pour sortir, et revient.)* Vous , pendant ç'tems-là , i' faudrait... *(En regardant sa mise.)* Mais j'y songe , vous n'avez pas... C'est égal , j' vas prier nout' maîtresse d' vous prêter queuques - uns des jolis affiquets d' sa fille. Laissez faire.

(Il court vers la porte.)

ÉLISÈNE.

Arrête , Luders , je ne veux pas...

LUDERS.

Allons , allons , a' n' vous refusera pas ça.

(Ils sort précipitamment.)

ÉLISÈNE , courant après lui.

Luders ? *(Bruit dans la coulisse.)* Ciel ! Oswald ! on l'introduit ici ! où me cacher ?

(Elle court éperdue sur la scène , veut sortir par la grande porte , mais , ne pouvant ouvrir le gril-lage , elle aperçoit la porte qui est au bas de l'es-calier à gauche , et s'y précipite.)

SCÈNE X.

BOLMANN, OSWALD, KARLL, ÉLISÈNE,
qu'on entrevoit à la porte.

(Bolmann introduit Oswald avec beaucoup de révérences.)

OSWALD, à Bolmann.

Oui, mon ami, vous pouvez assurer aux habitans de ce village que Leurs Altesses s'arrêteront ici quelques instans.

BOLMANN.

J'en aurons bien d'la joie ! (*Montrant la porte où vient d'entrer Élisène.*) En c' cas, Seigneur, daignez entrer dans une salle qui est là, en attendant qu'on ait rangé celle qui doit recevoir le prince. (*Élisène exprime le plus grand effroi et ferme promptement la porte.*) C'est la plus belle pièce d'la maison ; un corridor d'abord, et la salle est au bout. Le prince y s'ra fort bien. (*A deux garçons d'auberge qui entrent.*) Allons, arrivez donc, vous autres ; allez ranger la grande salle.

(Les garçons montent l'escalier, Bolmann les suit.)

SCÈNE XI.

OSWALD, KARLL, Oswald paraît rêveur.

KARLL.

IL faut avouer, Seigneur, que vous jouez d'un grand bonheur. Le projet le plus difficile, le plus audacieux que tête humaine ait jamais conçu peut-être, le voilà parfaitement accompli ; l'erreur du prince est complète ; il voit Olfride, il reconnaît l'original du portrait que vous lui aviez fait voir, et sa joie est extrême : c'est l'aimable épouse qu'il attendait, il n'en doute non plus... Mais je ne vous vois pas encore l'air satisfait.

OSWALD, sortant de sa rêverie.

Tu te trompes, mon cher Karll.

KARLL.

Tenez, je devine, vous êtes comme moi, vous auriez voulu que tout cela pût se faire sans sacrifier cette pauvre princesse : c'est bien naturel ! Pour moi, quand ces deux visages de réprouvés sont venus vous présenter ses vêtemens, oh ! cela m'a... N'est-ce pas que voilà ce qui vous fait peine ?

OSWALD, avec impatience.

Eh ! je pense bien à cela !

KARLL.

Pardon , je croyais...

OSWALD.

C'est Olfride qui m'occupe. J'ai craint d'abord qu'elle ne pût contraindre son maudit caractère ; elle a déjà montré son aigreur pour de très-petites fautes de ses gens. Quand des villageois sont venus la féliciter , elle a trop laissé voir qu'ils l'importunaient : heureusement, Almaric ne s'en est point aperçu ; son empressement n'en est pas diminué , je suis donc tranquille. Cependant il importe que je trouve au plutôt le moment de recommander à ma sœur de s'observer davantage , si quelque bruit fâcheux venait à circuler ; on accueille si volontiers les bruits qui accusent les personnes qui nous déplaisent ! Almaric amoureux , je suis sans inquiétude ; qu'il cesse de l'être : je crains tout. Allons , entrons ici.

(On entend le cor , et beaucoup de bruit en dehors.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS , GERTRUDE , BOLMANN ,
ET LES DEUX GARÇONS , ensuite ÉLISÈNE.

GERTRUDE , entrant en courant par la droite.

Bonne ? Bonne ? (*A Bolmann qui descend rapidement l'escalier suivi des deux garçons.*)

donc , noutre homme , v'là le prince
rive.

BOLMANN.

bon , tout est prêt pour le recevoir.

GERTRUDE.

-moi vite où ç' qu'est Bonne ?

BOLMANN.

n'en sais rien.

GERTRUDE.

! mais , c'est donc un sort. Demandez-
où s' fourre-t-elle ? (*Appelant.*)
e ! Bonne !

BOLMANN.

ends , Gertrude ; j' crois l'avoir vue
ici. (*Il va ouvrir la porte où Élisène
cachée.*) Eh pardi ! la v'là. (*Il l'en-
e par le bras , elle se cache la figure.*)
faisiez-vous donc là ?

GERTRUDE , lui prenant la main.

is viens donc , ma chère amie , viens
que j' t'habille.

ANN , allant pour sortir par la droite , puis
s'arrêtant.

ÉLISÈNE , à part.

and Dieu !

se range à côté de la porte de la salle , en se
hant toujours le visage.)

SCÈNE XIII.

ÉLISÈNE , GERTRUDE , BOLMANN ,
OSWALD , KARLL , ensuite ALMARIC ,
ET OFFICIERS de sa suite.

OLFRIDE , entrant la première et souriant d'un
air de triomphe.

Ah ! voici Oswald.

OSWALD , d'un air d'intelligence.

Princesse, je voudrais...

OLFRIDE , avec un coup d'œil expressif.

Mon époux me suit.

(Élisène éperdue va pour se sauver par la porte à droite ; mais elle se jette étourdiment au-devant d'Almaric qui entre et l'écarte doucement avec l'air de craindre de lui avoir fait du mal. Élisène se détourne vivement, et s'échappe par la porte. Almaric la regarde aller en souriant.)

GERTRUDE.

Mais voyez donc , quelle étourderie !

(Elle sort après Élisène.)

ACTE II, SCÈNE XV.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, excepté ÉLISÈNE et GEORGE
TRUDE.

OLFRIDE, faisant un pas au-devant d'Almaric.
Cher prince!

(Almaric lui prend la main.)

BOLMANN, montrant l'escalier.

Si Leurs Altesses veulent passer dans la
salle qu'on leur a préparée...

ALMARIC, à Olfride.

Eh bien! allez, ma chère Élisène; j'ai deux
mots à dire à Oswald. Je vous rejoins à l'in-
stant. (*Aux officiers de sa suite.*) Vous, ac-
compagnez la princesse.

BOLMANN, aux officiers.

Montez cet escalier, puis au fond du cor-
ridor.
(Olfride monte l'escalier. Kirll et les autres officiers
la suivent.)

SCÈNE XV.

ALMARIC, OSWALD.

OSWALD, à part, avec inquiétude.
Qu'a donc le prince à me dire de particu-
lier?

ALMARIC.

Mon cher Oswald, je t'ai dit avec quelle impatience j'attendais l'arrivée de la princesse de Bulgarie ; mon attente n'a point été trompée. En la voyant, j'ai reconnu aussitôt ces traits dont l'image imparfaite avait suffi d'abord pour m'enflammer d'amour. Ce matin encore je me trouvais le plus heureux des hommes ; mais en ce moment... te le dirai-je ? je sens diminuer le charme de sa présence ; oui, je crois que j'en suis déjà moins épris.

OSWALD, avec trouble.

Que dites-vous, Seigneur ? l'amour ne serait-il chez vous qu'un sentiment fugitif, un caprice ?... pardonnez-moi cette expression.

ALMARIC.

Non, cette légèreté ne m'est point naturelle. Je puis aimer avec passion, avec constance ; mais il faudrait... écoute : je te le dis en confidence, Élisène ne m'a point donné de son caractère une idée avantageuse.

OSWALD.

Seigneur, c'est la juger bien rigoureusement.

ALMARIC.

Oswald, veux-tu m'entendre? Je ne me permets point encore de la juger. Cette précipitation serait injuste; mais je te rends compte de ce que j'éprouve, je te fais part de mes idées, pour t'engager à me communiquer les tiennes : nous causons, voilà tout.

OSWALD.

Eh bien! Seigneur, il est de mon devoir de travailler à détruire en vous le germe d'une prévention qui ferait le malheur de cette intéressante princesse. Je suis convaincu qu'elle vous aime. Il est possible qu'elle ait témoigné quelque humeur quand des étrangers sont venus la distraire du seul sentiment qui puisse aujourd'hui l'occuper. Elle ne voit que vous encore, et tout ce qui n'est pas vous doit naturellement lui paraître importun. Quant à son caractère, je l'ai bien observé, c'est la sensibilité, la bonté même. Ah! que n'avez-vous entendu tout ce que me disait d'elle ce Boleslas qui l'accompagnait (et qui périt si malheureusement, en Moldavie, par le fer des brigands)! quels traits touchans de son âme grande et généreuse m'a racontés ce respectable officier qui l'avait connue dès l'enfance!

ALMARIC.

C'est assez, Oswald, je me plais à croire que j'étais injuste à son égard. Je ne sais quel génie ennemi de mon repos... Allons, j'avais tort.

OSWALD, à part.

Il faut absolument que je parle à ma sœur.

ALMARIC.

Mon cher Oswald, il est intéressant que tu nous précèdes à Hermanstad. Tu vas ordonner les fêtes qui doivent célébrer mon bonheur; pars sur-le-champ, et fais la plus grande diligence.

OSWALD, à part, avec chagrin.

Je ne pourrai donc point prévenir Olfride! (*Haut.*) Seigneur, ne pourriez-vous charger de ce soin quelque autre de vos officiers? vos intentions seraient également remplies, et vous m'épargneriez le chagrin de passer plusieurs heures éloigné de vous, après une si longue absence.

ALMARIC.

Je suis touché de cette marque de ton attachement; mais nous aurons assez le loisir de nous voir. Pars à l'instant.

OSWALD.

Mais, Seigneur...

(Karll paraît.)

ALMARIC, sévèrement.

Je ne pense pas qu'Oswald ait l'intention de résister à ma volonté ?

OSWALD.

Moi, résister à mon maître!.... Je pars, Seigneur.

ALMARIC, prêt à sortir.

Appelle Karl. Tu m'as vanté son intelligence pour régler les détails d'une fête. Il t'accompagnera.

OSWALD, vivement, à part.

Karl aussi. (*Haut.*) Seigneur, je puis me passer de lui, et...

ALMARIC, tranquillement à Karl.

Karl, tu vas accompagner Oswald.
(Il monte et va joindre sa cour.)

SCÈNE XVI.

OSWALD, KARLL.

OSWALD.

Quel contre-tems !

KARLL.

Où allons-nous donc, Seigneur ?

OSWALD.

A Hermanstad.

KARLL.

Je le sais fort bien ; mais en ce moment ?

OSWALD.

A Hermanstad, te dis-je. Nous allons en avant pour ordonner les fêtes, et voilà ma sœur livrée à elle-même pour je ne sais combien de tems ! au moins si j'avais pu te laisser auprès d'elle ! j'enrage. La journée entière se passera avant que quelqu'un ait pu la prévenir des dispositions du Duc à son égard.

KARLL.

Quoi ! le Duc...

OSWALD.

N'est point assez épris, un rien peut désormais lui déplaire.

KARLL.

Comment donc faire ?

OSWALD.

Eh ! morbleu ! partir sur-le-champ. Allons, suis-moi.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

KARLL, ensuite ÉLISÈNE.

KARLL.

Il se tourmente encore quand tout lui a réussi ! Je vois bien que, quand on ne suit pas le droit chemin... Moi-même, qui ne suis

ACTE II, SCÈNE XVIII. 141

qu'un coquin subalterne, depuis hier je ne suis point à mon aise non plus. Ah ! si mon existence ne dépendait pas d'Oswald ! (*En ce moment Élisène entre par la droite en regardant avec effroi derrière elle.*) Eh ! mon Dieu ! tout en moralisant, je ne pense pas que mon maître...

(H sort précipitamment.)

SCÈNE XVIII.

ÉLISÈNE, respirant à peine.

(Elle a une jupe plus riche, un tablier de mousseline et un toquet plus élégant.)

C'est Karl ! ni lui ni son maître ne m'ont reconnue ! Oswald a passé près de moi... Je frissonne encore ! il demandait ses chevaux ; sans doute il va partir avant le prince. (*Elle court regarder au-dessus de la haie.*) Bon ! les voilà qui s'éloignent !... je respire ! Ciel ! si, profitant de leur absence, je pouvais, cachée dans la foule, contempler au moins cet époux ! Mais ma rivale... Que résoudre, grand Dieu !

SCÈNE XIX.

ÉLISÈNE, LUDERS.

LUDERS, arrivant tout affairé.

MAM'SELLE Bonne, j'avons rassemblé toute not' jeunesse. Vous allez la voir arriver sur ç'te place. (*Examinant sa mise.*) Eh mais ! qu' vous êtes donc bien comme ça !

ÉLISÈNE.

C'est madame Bolmann qui a voulu...

LUDERS.

Oui, oui, je sais, et qu'all' vous en a fait présent même... Eh ! eh ! c'est qu'ça vous donne un air... Jarnigoi ! qu' c'est une jolie chose dans l' monde qu'une jolie fille !

ÉLISÈNE.

Écoute, Luders ; tu aimes à rendre service !

LUDERS.

Chaque fois qu' j'en trouvons l'occasion. Pardi ! c'est...

ÉLISÈNE.

Eh bien ! Luders, tu peux m'en rendre un signalé.

LUDERS.

Eh ! mon Dieu ! voyons donc vite.

ÉLISÈNE.

Il faut que dès demain tu m'aies trouvé un autre asile que cette auberge, où je ne puis rester sans danger.

LUDERS.

Bah! et pourquoi donc?

ÉLISÈNE.

Tu veux que je sois de ta fête, n'est-ce pas?

LUDERS.

Certainement.

ÉLISÈNE.

Eh bien! j'en serai, je veux en être. Mais apprends qu'il y a auprès du Duc une personne qui me reconnaîtra sans doute, et je serais perdue si je ne me hâtais de me soustraire à sa barbarie.

LUDERS.

Oh! oh! c'est donc bien sérieux?

ÉLISÈNE.

Au point que ma vie en dépend.

LUDERS.

Eh! mais expliquez-moi donc...

ÉLISÈNE.

Je ne puis t'en dire davantage. Parle, peux-tu me rendre ce service, sans que Bömmann et personne de cette auberge puissent savoir où je suis allée?

LUDERS.

Mais j' pense.... Si vous ne paraissiez pas à la fête...

ÉLISÈNE.

Je veux y paraître, te dis-je.

LUDERS.

V'là que j' n'y comprends plus rien du tout.

ÉLISÈNE.

Eh bien ! Luders ?

LUDERS.

Eh bien ! puisqu' vous voulez absolument... Voyons. Diable ! sans ç't' ennemi que vous avez à la cour, j'aurions pu vous procurer une bonne place.

ÉLISÈNE.

Comment ?

LUDERS.

Pardine ! chez mon oncle, donc, qu'est l' premier jardinier du prince, à Hermanstad ; j' dis mon oncle, parce que sa femme est ma tante : c'est là qu' vous auriez été bien ! vous n'auriez fait qu' sarcler, arroser, tout ça n'est pas difficile ; et puis respirer un bon air, vivre toute l'année au milieu des fleurs, d' la verdure ; c'est sain, c'est agréable.

ÉLISÈNE.

Ton oncle, jardinier du prince ?

LUDERS, se redressant.

Oh ! oui-dà !

ÉLISÈNE, à part.

Si cette circonstance... (*A Luders.*) Et tu crois que ton oncle voudrait me recevoir ?

LUDERS.

J'en suis sûr. Car il m'a fait demander d' lui chercher quelqu'un pour remplacer leu' grande fille qu'i' v'ont d' marier.

ÉLISÈNE, à elle-même.

Puis-je donc vivre dans l'état où je suis ! D'ailleurs, il y aurait moins de danger peut-être... (*A Luders.*) J'y réfléchirai, Luders.

LUDERS.

Eh ben ! réfléchissez. (*A part.*) Je n' ser rions pas fâché d'la voir là. Ma bonne tante qui m'aime... All' vous li tournerait si bien l'esprit... A m' verrait souvent ma tante, (*Regardant vers le fond.*) Ah ! v'la bout, m'onde qu'arrive en fin.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, PAYSANS ET PAY-
SANNES.

(On voit à travers la grande porte, et derrière la haie, des villageois qui se rassemblent. Luders va leur ouvrir le grillage.)

ÉLISÈNE, à part.

RESTERAI-JE avec eux ? Quand ma cruelle

ennemie me reconnaîtrait, son frère n'est plus là ; qu'osera-t-elle en présence d'Almaric ? Restons. Avant qu'elle ait trouvé quelqu'un pour recevoir ses ordres barbares, j'aurai fui de cette maison.

LUDERS, introduisant les paysans.

Entrez, entrez. Allons ; voyons, répétons not' affaire. (*A deux paysannes qui tiennent une grande corbeille remplie de fleurs et de feuillages.*) Un moment, un moment, vous autres. Laissez ç'te corbeille-là dehors. Ç' n'est pas encore à présent. (*Les deux paysannes reportent la corbeille en dehors et la cachent contre la porte.*) Écoutez, mes amis ; i' nous faut commencer par la fin, parce que c'est le plus difficile... Allons, houe ! à la danse tout l' monde.

(On danse. On voit entrer Bolmann et sa femme. Deux garçons apportent deux fauteuils qu'ils placent sur le devant.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, BOLMANN, GERTRUDE, PLUSIEURS PIQUEURS DU PRINCE, spectateurs de la fête.

BOLMANN.

Ah ! bon ! vous répétez, c'est fort bien.

LUDERS, aux danseurs.

Allons, v'là qui va bien ; voyons à présent

l' compliment et les bouquets, par où qu'il faudra commencer.) *Les villageois vont pour chercher la corbeille.*) Arrêtez donc, vous allez, vous allez et vous n' savez pas encore où ç' que s'ront placés ceux qui recevront nos bouquets. Attendez que j' m'avise. Oui, le Prince doit descendre de là. (*Montrant l'escalier au pied duquel il va se placer.*) Par ainsi, v'là comme il s'avancera (*Il affecte une démarche importante*). Et tout naturellement c'est ici qu'il viendra se placer. (*Il se trouve à droite sur le devant; puis il tire à lui les deux fauteuils.*) La princesse sur celui-ci; le prince sur celui-là... Mais faut remplir les fauteuils pour ne pas s' tromper; t'nez, monsieur Bolmann, mettez-vous là. Bon! v'là l' prince, entendez-vous? faut itout la princesse. (*Il regarde autour de lui. Gertrude se rapproche pour qu'il la choisisse, mais il la dérange doucement pour aller prendre Élisène*). Eh! pardi! la v'là nout' princesse.

ÉLISÈNE, avec trouble, voulant retirer sa main.

Moi!

(Luders l'entraîne et la place sur le fauteuil.)

GERTRUDE, avec humeur.

La belle invention qu'a trouvée là Luders!

LUDERS.

Morguienne! je l'donne au plus fin con-

naissance pour trouver mieux. (*Aux danseurs.*)
Allons, y êtes-vous?

(Élisène exprime du trouble et de l'embarras. Les danseurs et danseuses apportent en cadence la corbeille qu'ils déposent devant Élisène et Bolmann; ils y prennent ensuite les fleurs dont elle est ornée, de sorte qu'il n'y reste plus que les feuillages. Alors chacun vient alternativement offrir son bouquet à Élisène, qui paraît flattée de ces hommages, et les reçoit avec grâce et majesté.)

LUDERS.

Mais voyez donc, quand elle aurait été
princesse toute sa vie!

GRATITUDE, à Bolmann, qui a quitté son fauteuil pour
admirer Élisène.

T'as bien fait d'ôter d'là, notre homme,
tu n'brillais pas à côté d'elle.

LUDERS, à ceux qui l'entourent.

C'est l'compliment, à présent. A la princesse d'abord; je vous ferai signe quand l'audra dire tous ensemble.

(Il chante.)

Princesse, en acceptant nos fleurs,
Montrez queuqu' amitié pour elles,
J'voulions vous présenter vos sœurs,
Et j'avons choisi les plus belles.
Pourtant, en voyant nos bouquets,
Et vous, Princesse si jolie,

J' disions : que sont nos fleurs auprès

De la rose de Bulgarie.

(Tout le monde répète les deux derniers vers. Pendant la ritournelle, un enfant vêtu en Amour sort du milieu des feuillages qui remplissent la corbeille. Il tient une couronne de roses qu'il présente à Élisène. Elle reçoit la couronne des mains de l'enfant. Tous les villageois s'inclinent respectueusement devant elle ; et c'est en ce moment que le Prince, Olfride et les officiers de la suite paraissent sur les degrés de l'escalier, où ils restent immobiles.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, sur le devant, ALMARIC,
OLFRIDE, OFFICIERS, sur l'escalier.

(Almaric contemple en souriant le tableau qui s'offre
à lui.)

OLFRIDE, sur l'escalier.

Ciel ! que vois-je ?

ÉLISÈNE, effrayée, laissant tomber ses bouquets et
sa couronne.

Le Prince !

LUDERS, BOLMANN, GERTRUDE.

Le prince !

(Tous les villageois se rangent sur la droite.)

OLFRIDE, à part.

Ciel ! que vois-je ! c'est elle ! Les traîtres
l'ont-ils épargnée pour me perdre ! (*Aux vil-
lageois d'un air troublé.*) Que signifie ?...

ALMARIC, avec bonté.

Mes amis, vous allez nous expliquer sans
doute l'objet de votre fête ?

BOLMANN.

Pardon, Seigneur, v'là ç' que c'est : la fête était pour vous et pour madame la Princesse; mais j' voulions la répéter, et à celle fin de mieux nous entendre, ç'te fille que vous voyez faisait la princesse, à la place de Madame, et c'était moi qu'étais l' prince à la vôtre, Seigneur.

OLFRIDE, à part.

Je respire! elle n'est pas connue.

ALMARIC.

Mes bons amis, ces marques de votre affection me touchent, et je vous promets de m'en souvenir. (*Almaric montrant Élisène.*) Mais voyez donc, ma chère Élisène...

ÉLISÈNE, à part, avec chagrin.

Sa chère Élisène!

ALMARIC.

Pouvait-on mieux choisir? c'est qu'elle s'acquittait de son rôle de princesse avec une grâce...

LUDERS, se récriant étourdiment.

Oh! ça, c'est vrai, ça l'i allait...

BOLMANN, bas à Luders.

Veux-tu bien te taire! est-ce qu'on parle comme ça d'avant l' prince, donc?

(Almaric jette en riant un coup d'œil sur Luders qui demeure tout honteux : puis il s'approche d'Élisène et la regarde attentivement.)

OLFRIDE, à part.

Que je souffre !

ALMARIC, prenant la main d'Élisène.

Mais, je ne me trompe point, c'est vous, ma belle enfant qui, lorsque j'arrivai, paraissiez si empressée de sortir ?

ÉLISÈNE, vivement émue.

Quoi ! Seigneur, vous pouvez reconnaître... (*Contraignant son émotion.*) Ah ! Prince, vous me pardonnez, sans doute, une faute involontaire, j'en rougis encore ; mais le souvenir que vous en conservez me flatte au point que je n'oublierai de ma vie l'instant où vous avez daigné m'en parler.

ALMARIC, à Olfride.

Vraiment elle s'exprime... j'en suis dans un étonnement... (*A Élisène.*) Mais, dites-moi, ne voulez-vous pas quelque bien à ces bonnes gens qui vous ont rendu des hommages si désintéressés ?

ÉLISÈNE.

Ah ! s'il était en mon pouvoir...

ALMARIC.

Allons, nous vous avons si mal à propos interrompue, qu'il manque à votre rôle le moment le plus intéressant, celui de la distribution des bienfaits. Prenez cette bourse, et achevez ce que vous avez si bien commencé.

152 LA FORÊT D'HERMANSTAD.

OLFRIDE, à part.

Et Oswald qui n'est point ici !

(Élisène prend la bourse, et la remet à Luders en lui indiquant d'en faire la distribution.)

ALMARIC, à Élisène.

Et vous ne gardez rien pour vous ?

ÉLISÈNE.

Pardonnez-moi, Seigneur, leur amitié.

ALMARIC.

Fort bien ! comment donc ! mais c'est qu'elle est encôré dans son rôle !

OLFRIDE, à part.

Je suffoque !

ALMARIC, à Élisène.

Au moins vous accepterez cet anneau ; le prix dont il est peut, quand vous le voudrez, vous procurer...

ÉLISÈNE, mettant vivement l'anneau à son doigt.
Seigneur, il ne m'en quittera jamais.

ALMARIC, se retournant vers Olfride.

Elle est charmante ! N'admirez-vous pas aussi, Mademoiselle...

OLFRIDE, se contraignant.

Oui... oui, et je ne puis résister au désir de l'embrasser.

(Elle s'approche d'Élisène, les bras ouverts et avec un sourire perfide.)

ÉLISÈNE, à part.

Oh' Ciel ! et pas la moindre preuve ! N'importe ! osons dire au prince...

(Elle va pour s'approcher d'Almaric.)

OLFRIDE, lui saisissant le bras et feignant de l'embrasser.

Si tu parles, ta mort est certaine. (*Se tournant en souriant vers Almaric.*) Elle est charnante.

(Almaric donne l'ordre du départ ; il salue tout le monde avec bonté et particulièrement Élisène, puis il se retire par la droite avec toute sa cour ; Élisène le suit des yeux, et ne remarque point Olfride qui lui jette encore en sortant un coup d'œil menaçant. La toile se baisse sur ce tableau.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un magnifique jardin du palais d'Almaric. Dans le fond est une terrasse garnie d'une balustrade, avec un escalier dans le milieu. Au-delà de la terrasse, le jardin et le palais à perte de vue. Sur le devant, du côté du spectateur, sont de grands arbres qui jettent un épais ombrage. Sur l'un des côtés est un trône sous une riche draperie jetée sur les arbres.

SCÈNE I.

OSWALD, GARDES.

OSWALD.

ALLEZ joindre vos compagnons, partagez-vous toutes les routes qui traversent la forêt d'Hermanstad, parcourez tous les villages; je prends sur moi de doubler la récompense promise, si vous pouvez nous ramener cette fille.

(Les gardes sortent.)

SCÈNE II.

OSWALD, KARLL.

OSWALD, à Karl: qui entre.

En bien ! Karl, tu n'as pu rejoindre cet homme mystérieux ?

KARLL.

Seigneur, je l'ai vainement suivi, il a disparu dans la foule ; mais en quoi cet homme peut-il vous inquiéter ?

OSWALD.

Tout m'inquiète ; n'as-tu pas remarqué comme, en se couvrant le visage de son manteau, il s'est approché d'Ollide et l'a considérée avec une attention qui m'a fait frémir ? La connaît-il ? ou plutôt connaîtrait-il la princesse ?

KARLL.

Quelle apparence ! cet homme a fait comme tout le monde, il a voulu voir de près celle sur qui tous les yeux étaient fixés en ce moment. Voilà tout, vous êtes aussi trop prompt à vous alarmer.

OSWALD.

Et la princesse, que ces traîtres Valaques ont épargnée, qui vient encore de nous échapper, ne dois-je pas non plus m'en alarmer ?

tu sais que nos gens ne l'ont plus trouvée dans cette auberge ? Où sera-t-elle allée !

KARLL.

Elle ne viendra certainement point ici réclamer ses droits. Quelque route qu'elle ait prise, dénuée de ressources, pourra-t-elle long-tems braver la fatigue, la faim et surtout le fer et les insultes des brigands qui infestent la forêt d'Hermanstad ? Je ne sais comment elle a pu échapper à vos deux Valaques ; mais on n'a pas deux fois un pareil bonheur. Allez, je suis persuadé que vous n'entendrez plus parler d'elle.

OSWALD.

Tes réflexions me rassurent ; cependant...
(*Il réfléchit. Tandis qu'il rêve, on voit paraître sur la terrasse Élisène et Euders. Élisène exprime son effroi à la vue d'Oswald, et se hâte de passer dans la coulisse opposée.*) Non, je ne serai tranquille que quand on l'aura retrouvée ; nous venons d'envoyer à sa poursuite, de l'aveu même du prince.

KARLL.

De l'aveu du prince !

OSWALD.

Il nous était nécessaire. Tu penses bien que, trompé sur nos motifs, Almasio nous l'a donné sans peine. Mais j'oublie que voici l'heure de la fête qu'on doit exécuter dans

cette partie du jardin. Je vais avertir Almaric qu'on n'attend plus, pour commencer, que sa présence et celle de son épouse. (*Il va pour sortir et revient.*) Si tu revoyais cet homme de tantôt, aborde-le, et tâche de savoir ce qu'il est, ce qu'il veut, d'où il vient.

KARLL.

Oui, Seigneur.

(Oswald sort.)

SCÈNE III.

KARLL, seul d'abord, ensuite BOLESLAS.

KARLL.

Ma foi, au prix de pareilles inquiétudes, je ne voudrais pas même être duc de Transilvanie. (*Regardant vers la coulisse.*) Bon ! j'aperçois, je crois, cet inconnu dont l'aspect trouble tant mon maître. Observons-le.

(Boleslas entre se cachant le visage de son manteau.)

BOLESLAS, à lui-même.

Voilà Karl ! après ce que j'ai vu, dois-je me montrer à lui ?

KARLL, l'examinant.

Ciel ! ne me trompé-je pas ? (*Il s'approche de Boleslas, qui se découvre et le regarde avec fierté.*) Que vois-je ? c'est Boleslas ! l'ambassadeur du roi des Bulgares !

BOLESLAS.

Karll, quelle est cette femme que tout le peuple proclamait tantôt à son arrivée l'épouse d'Almaric.

KARLL, avec trouble.

Seigneur... cette femme... effectivement...

BOLESLAS.

N'est point la princesse de Bulgarie.

KARLL, après avoir regardé autour de lui.

Non, Seigneur.

BOLESLAS.

Et cependant je l'ai entendu nommer Élisène; explique-moi le mystère de l'injure qu'Almaric fait à la princesse et à son père.

KARLL.

Almaric est innocent. Charmé de son épouse, il la croit Élisène.

BOLESLAS, avec sévérité.

Confident d'Oswald, en ce cas ton maître est un vil scélérat. (*Karll regarde encore avec inquiétude autour de lui. Boleslas lui saisissait le bras*). Tu cherches à m'échapper. Demeure, je t'ordonne de me dévoiler à l'instant cette trame odieuse.

KARLL, tranquillement.

Seigneur, vous vous méprenez sur le motif de mon inquiétude: c'est vous, et non pas moi qu'elle a pour objet. Je n'ai qu'un

mot à dire , un signal à faire , et vous êtes perdu.

BOLESLAS.

Almaric refuserait-il de m'entendre ?

KARLL.

Non , si vous parvenez jusqu'à lui ; mais vous n'en auriez plus déjà la possibilité si je l'avais voulu. Écoutez, Seigneur , votre rencontre est un coup du Ciel qui me ramène à la vertu. Je sais qu'en vous servant je m'expose aux effets les plus terribles de la vengeance d'Oswald. Eh bien ! ordonnez , je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous faire parler au prince. M'accordez-vous votre confiance ?

BOLESLAS le regarde un instant sans parler , puis lui prenant la main.

Je te l'accorde.

KARLL , avec attendrissement.

Je la mériterai , Seigneur.

BOLESLAS.

Dis-moi donc promptement ce qu'est devenue la princesse ?

KARLL.

Elle a eu le bonheur d'échapper aux assassins.

BOLESLAS.

Elle respire encore !

KARLL.

Oui, Seigneur; mais vous, par quel miracle?... Il me semble vous voir encore précipiter dans les flots ainsi que ces deux daines...

BOLESŁAS.

Hélas ! on ne put les sauver, tandis que moi, par une faveur particulière de la Providence.... Mais achève, où la princesse a-t-elle porté ses pas ?

KARLL.

On l'ignore ; elle est fugitive, et l'on vient d'envoyer à sa poursuite.

BOLESŁAS.

Grand Dieu ! mais quelle est donc celle qui ose ici tenir sa place ?

KARLL.

Seigneur, ce lieu n'est point propre aux explications que vous attendez de moi. Le prince va venir ici même avec toute sa cour. Je profiterai du moment de la fête pour vous instruire de tout ; vous n'avez pas de temps à perdre, car tout est préparé pour confirmer demain au temple l'hymen d'Almaric.

BOLESŁAS.

Eh bien ! pourrais-tu, pendant la fête, remettre secrètement un billet au prince ?

KARLL.

Oui, Seigneur ; mais si vous m'en croyez, par prudence ne vous y nommez pas.

(On entend le prélude de la fête.)

BOLESLAS.

C'est la fête, sans doute. Allons, Karl, viens tne développer tout le tissu de cet affreux complot. (*A lui-même en sortant.*) O Ciel ! veille sur les jours de la malheureuse Élisène ! qu'elle puisse recueillir le fruit que j'attends du zèle qui m'enflamme pour son service !

(*Ils sortent tous deux par la gauche.*)

SCÈNE IV.

ALMARIC, OLFRIDE, OSWALD, GARDES.

ALMARIC.

OSWALD, as-tu, d'après les ordres de la duchesse, envoyé sur les traces de cette jeune fille ?

OSWALD.

Oui, Seigneur, plusieurs de vos gens viennent de partir pour la chercher.

OLFRIDE.

Il me paraît, Seigneur, que la jolie servante de l'auberge du Point-du-Jour vous occupe beaucoup, et je crois que, si nous avons le bonheur de la retrouver, il sera de ma prudence de ne point l'offrir trop souvent à vos regards.

ALMARIC, souriant.

Ah ! ma chère Élisène est trop juste pour

SCÈNE VII.

ÉLISÈNE, LUDERS.

(Élisène en entrant s'arrête dans le fond pour suivre des yeux la cour qui s'éloigne.)

LUDERS, à part.

MAM'SELLE Bonne a une furieuse envie d' voir le prince, toujours ! Ah ! ç'te fille-là... Ç' n'est pas pour toi, Luders !

ÉLISÈNE.

Ciel ! favorise ma témérité ! Si je pouvais trouver Almaric seul un instant !

LUDERS.

J'entends, pour lui parler sans doute de ç'te personne qu' vous m'avez dit qui vous veut du mal ; morguienne ! ça s'rait ben fait ! Mais, patience, v'là qu' mon oncle vous a r'çue pour travailler au jardin. L' prince s'y promènera queuquefois. I' m' semble le voir s'arrêter auprès d' vous, et vous dire comm' ça : « Eh ben ! qu'est-ce, ma belle enfant ? vous v'là ici ? eh vérité, ça m' réjouit d' vous voir des nôtres ? » Surça vous répondrez : « Seigneur... » I' vous écoulera, j'en suis sûr.

ÉLISÈNE.

Ah ! que je serais heureuse si ta supposition pouvait promptement se réaliser !

LUDEBS, à part.

Est-ce qu'all' s'rait amoureuse du prince, donc? (*A Elisène.*) T'nez, inain'selle Bonne, je n' sais pas, inais... d'puis que l' prince vous a parlé dans ç't' auberge... hum! j' pense, moi...

ÉLISÈNE.

Que penses-tu?

LUDEBS.

J' pense, Mam'selle, que j' fais mal d' vous aimer, et que l' prince m' fait grand tort. Faut qu' j' aie ben du g'nigond, toujours!

ÉLISÈNE.

Mon ami, si le Ciel me secondait, tu serais loin d'être à plaindre. Crois que jamais homme de ton état n'aurait été aussi heureux que tu le serais alors.

LUDEBS.

J' vous épouserais donc, en ce cas?

ÉLISÈNE.

Non, Luders; mais je te comblerais de tant de bienfaits, qu'il te serait facile de choisir une épouse parmi les plus riches et les plus aimables filles d'Hermanstad.

LUDEBS.

Eh! eh! ç'te facilité-là m' s'rait ben agréable, si je n'vous aimais pas, ç'pendant.

ÉLISÈNE, avec dignité.

Luders, ne vous ai-je pas prié de ne plus me parler de votre amour? Il m'offense.

LUDERS.

Ah ! par exemple , vous n' me prouv'ez pas qu'c'est offenser queuqu'un, que d' l'i dire qu'on l'aime de tout son cœur ?

ÉLISÈNE.

Un mot te le prouvera : je suis mariée.

LUDERS.

Allons donc ! où ç' qu'il est vout' mari ?

ÉLISÈNE.

Dans ce palais.

LUDERS, étouffé.

Dans ç' palais !

ÉLISÈNE.

Écoute , Luders : ton honnêteté , la considération dont je t'ai vu jouir dans le village que tu habites , déterminent ma confiance. Tu vas juger si je puis t'entendre parler de ton amour. Cette femme que tu viens de voir assise à côté d'Almaric n'est point son épouse , n'est point la princesse de Bulgarie ; c'est la sœur de l'infâme Oswald , et le prince est trompé.

LUDERS.

Oh ! Ciel ! et la véritable princesse ?

ÉLISÈNE.

On a voulu l'assassiner dans les ruines du château de la forêt d'Hermanstad.

LUDERS.

Eh ! mon Dieu ! ç'te princesse... S'rait-i

possible ? Mais c'est vous qu' j'avons trouvée dans ces ruines ! vous seriez ?...

ÉLISÈNE.

Oui , je suis la princesse de Bulgarie.

LUDESS , stupéfait.

Vous ! attendez , attendez que j' respire...
quoi ! vous êtes .. en effet , vout' air , vout' grâce ; et j'avons eu l'audace...

ÉLISÈNE.

Bon Luders , je ne me souviens que de la bonté de ton cœur , et des services que tu m'as rendus.

LUDESS.

Ah ! Madame , s'il faut vous en rendre encore , s'il faut...

(Il s'essuie les yeux et paraît suffoqué.)

ÉLISÈNE.

Apaise-toi.

LUDESS.

Ç' n'est rien , ç' n'est rien ; c'est qu' voyez-vous , d' m'être abusé d' la sorte... On a un cœur aussi... Écoutez donc , ça n' peut pas s' passer tout d' suite ça. Mais pardon , v'là qu'est fini... (*Il achève de s'essuyer les yeux.*) N'y aura plus dans l' cœur du pauvre Luders qu' respect , vénération...

(Il va pour se prosterner.)

ÉLISÈNE , l'en empêchant vivement.

Que fais-tu ? si l'on nous observait ! songe donc aux habits qui me couvrent.

LUDERS.

Ah ! par exemple , vous n' me prouv'rez pas qu'c'est offenser queuqu'un, que d' l'i dire qu'on l'aime de tout son cœur ?

ÉLISÈNE.

Un mot te le prouvera : je suis mariée.

LUDERS.

Allons donc ! où ç' qu'il est vout' mari ?

ÉLISÈNE.

Dans ce palais.

LUDERS , étouffé.

Dans ç' palais !

ÉLISÈNE.

Écoute , Luders : ton honnêteté , la considération dont je t'ai vu jouir dans le village que tu habites , déterminent ma confiance. Tu vas juger si je puis t'entendre parler de ton amour. Cette femme que tu viens de voir assise à côté d'Almaric n'est point son épouse , n'est point la princesse de Bulgarie , c'est la sœur de l'infâme Oswald , et le prince est trompé.

LUDERS.

Oh ! Ciel ! et la véritable princesse ?

ÉLISÈNE.

On a voulu l'assassiner dans les ruines du château de la forêt d'Hermanstad.

LUDERS.

Eh ! mon Dieu ! ç' la princesse... S'rait-il

possible ? Mais c'est vous qu' j'avons trouvée dans ces ruines ! vous seriez ?...

ÉLISÈNE.

Oui , je suis la princesse de Bulgarie.

LUDERS , stupéfait.

Vous ! attendez , attendez que j' respire...
quoi ! vous êtes .. en effet , vout' air , vout' grâce ; et j'avons eu l'audace...

ÉLISÈNE.

Bon Luders , je ne me souviens que de la bonté de ton cœur , et des services que tu m'as rendus.

LUDERS.

Ah ! Madame , s'il faut vous en rendre encore , s'il faut...

(Il s'essuie les yeux et paraît suffoqué.)

ÉLISÈNE.

Apaise-toi.

LUDERS.

Ç' n'est rien , ç' n'est rien ; c'est qu' voyez-vous , d' m'être abusé d' la sorte... On a un cœur aussi... Écoutez donc , ça n' peut pas s' passer tout d' suite ça. Mais pardon , v'là qu'est fini... (*Il achève de s'essuyer les yeux.*) N'y aura plus dans l' cœur du pauvre Luders qu' respect , vénération...

(Il va pour se prosterner.)

ÉLISÈNE , l'en empêchant vivement.

Que fais-tu ? si l'on nous observait ! songe donc aux habits qui me couvrent.

LUDERS.

Pardon, je n'les voyais plus. Mais parlez, Madame, que prétendez-vous faire ?

ÉLISÈNE.

Chercher l'occasion d'entretenir Almaric seul, lui déclarer toute la vérité, au risque de passer à ses yeux pour une malheureuse dont la raison est égarée. Cependant ma déclaration peut lui paraître d'une assez haute importance pour mériter sa plus sérieuse attention : voilà mon espoir ; mais, avant que l'occasion d'entretenir Almaric se présente, j'en frémis ! Oswald, son indigne sœur, Karl, leur confident, auront pu me reconnaître et me sacrifier à leur sûreté. Écoute, Luders, mes ennemis ne te connaissent point ; si tu me voyais retomber en leur pouvoir, aurais-tu le courage de t'approcher du prince et de lui dire à voix basse ce que tu viens d'apprendre ?

LUDERS.

Si je n'peux approcher assez du prince pour l'i parler à voix basse, il m'entendra l'i crier d' loin.

ÉLISÈNE, regardant vers le fond.

Ciel ! Almaric !

LUDERS.

O bonheur ! Allons, Madame, du courage, faut l'i parler.

SCÈNE VIII.

ALMARIC, ÉLISÈNE. LUDERS, GARDES,
ensuite OLFRIDE, ET DAMEs de sa suite.

(Almaric paraît dans le fond, lisant un billet, tandis qu'Élisène et Luders regardent à droite et à gauche si personne ne survient.)

ALMARIC, à lui-même.

Un rendez-vous demandé par un inconnu !
dans ce jardin... un secret important qu'on
ne peut communiquer qu'à moi ! Dois-je
venir à ce rendez-vous ? (*Regardant le billet.*)
Mon sort en dépend, dit-on, et celui d'une
infortunée. (*Apercevant Élisène.*) Que vois-
je ? vous ici, aimable personne quand j'ai vai-
nement envoyé vous chercher dans l'auberge
où je vous ai vue ce matin ?

ÉLISÈNE, avec la plus vive émotion.

Quoi ! Seigneur, vous avez daigné... mais je
ne dois point perdre un si précieux moment.
Prince, je viens vous demander justice, on
m'a fait, on a fait à vous-même le plus
sanglant outrage.

ALMARIC.

Qu'entends-je ! parlez.

ÉLISÈNE.

Apprenez, Seigneur... (*Apercevant Olfride
qui paraît dans le fond.*) Ciel ! je me meurs !
(*Elle chancelle.*)

LUDERS , accourant pour la soutenir.

Là ! tout est perdu !

ALMARIC.

Qu'on se hâte de secourir cette infortunée.

(Les dames de la suite d'Olfride , aidées de quelques officiers, emportent Élisène. Luders les suit avec des démonstrations de désespoir.)

SCÈNE IX.

ALMARIC , OLFRIDE , GARDES.

OLFRIDE , d'un air effrayé.

CETTE fille ici, Seigneur, dans cet état !

ALMARIC , à part.

Je ne puis concevoir...

OLFRIDE.

Vous a-t-elle dit quel sujet l'attirait en ces lieux ?

ALMARIC.

Elle me demandait justice d'un outrage , son trouble était extrême , elle allait s'expliquer, lorsque cet évanouissement subit ... Ah ! de grâce , Madame , allez présider vous-même aux soins qu'il importe de lui prodiguer à l'instant.

OLFRIDE , à part.

Je vois qu'elle n'a point parlé. (*Haut.*)
Oui , Seigneur , je vais veiller sur les jours

d'une personne qui nous intéresse tant l'un et l'autre. (*A part.*) Elle ne peut plus nous échapper.

(*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE X.

ALMARIC, GARDES dans le fond.

ALMARIC.

L'AIMABLE personne !.... Mais quel secret avait-elle à me communiquer ?... D'un autre côté, cet inconnu qui m'écrit.... Allons, tandis que je suis libre, continuons de parcourir ces jardins où je dois le rencontrer. (*A ses gardes.*) Suivez-moi.

(*Il sort par la gauche ; ses gardes le suivent.*)

SCÈNE XI.

LUDERS, rentrant par la droite.

Faut que j' parle au prince, justement je l' vois encore... (*Il va pour sortir par la gauche, mais les derniers gardes qui ne sont pas encore sortis lui barrent le passage.*) J' veux parler au prince, moi, c'est pour affaire d'État ; laissez-moi passer, (*Il veut forcer le passage. On le repousse, on le menace et les gardes achèvent de sortir.*) Là, m' y' là ben avancé à présent ! ô mon

172 LA FORÊT D'HERMANSTAD.

Dieu ! p'te malheureuse princesse , ils vont la tuer , j'en suis sûr ! Ah ! jarni ! c'est égal , j' vas crier par tout l' château : Sauvez la princesse de Bulgarie , all' est dans les mains d' ceux-là qui veulent sa mort !

SCÈNE XII.

BOLESLAS , LUDERS.

BOLESLAS , saisissant brusquement le bras de Luders.

De qui parles-tu ?

LUDERS , effrayé.

J' parle... j' parle... je n' sais pas si j' dois vous l' dire, à vous.

BOLESLAS.

Dans quelles alarmes tu me jettes ! de grâce , explique-toi , mon ami ; aurait-on retrouvé la malheureuse Elisène ?

LUDERS.

Ah ! j' vois q' vous êtes des nôtres , mon brave Seigneur : oui , oui , all' est retrouvée , all' est ici.

BOLESLAS.

Elle est ici !

LUDERS.

Mais vaudrait mieux pour elle qu'all' fût perdue dans les bois ; car , tout à l'heure ,

C'est la méchante princesse qui n'est pas la princesse vient de l'emmener au château.

BOLESLAS.

Grand Dieu ! Comment le sais-tu ?

LUDERS.

Pardi ! puisque j' l'ai vue qu'all' avait perdu connaissance et qu'il a fallu l'emporter.

BOLESLAS.

Tu la connais donc ?

LUDERS.

Tiens, si j' la connais ! c'est moi qui l'a amenée ici, g'te chère princesse !

BOLESLAS.

Toi ?

LUDERS.

Oui, moi, garçon d' l'auberge ou c' qu'all' était servante ; all' a voulu v' nir : je n' savions pas qu' c'était une princesse, moi, et la v'là... Oh ! Ciel ! c'est fait d'elle, si vous n' m'aidez pas à parler au prince tout d' suite.

BOLESLAS, à lui-même.

Elle est ici ! Karll m'aurait-il trompé ? Allons, plus de ménagement, cherchons Almaric, parlons-lui, s'il le faut, devant toute sa cour.

(Il va pour sortir.)

LUDERS, à part.

V'là un brave homme !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, KARLL.

KARLL, entrant précipitamment.

Je vous cherche, Seigneur. La princesse est ici. J'ignore par quelle fatalité elle est en ce moment dans l'appartement d'Olfride ; mais, rassurez-vous, c'est moi qu'on vient de charger de sa garde, et je vous réponds d'elle.

BOLESLAS, lui prenant la main.

Bien ! mon ami.

LUDERS, vivement à Karll.

J'vous embrasserais volontiers, vous !

BOLESLAS.

Olfride n'est point auprès d'elle ?

KARLL.

Non. Je l'ai vue appeler Oswald, et ils sont allés se concerter ensemble dans l'endroit le plus reculé du parc.

BOLESLAS.

Tu as remis mon billet au prince ?

KARLL.

Oui, Seigneur ; je suis sûr qu'il va, selon votre désir, vous faciliter l'occasion de l'aborder sans témoins. Ah ! pourquoi n'avez-

vous pas quelque preuve à lui donner sur-le champ ?

BOLESLAS.

Peut-être....

(Il réfléchit.)

LUDERS, à part.

Ah ! diable ! ce seigneur-là est donc ben d' ses amis ?

BOLESLAS, à Luders.

Tu m'as dit que dans cette auberge le prince lui a parlé avec bonté ?

LUDERS.

Oh ! ça, c'est vrai ; et, tout en lui parlant, il l'a r'gardait avec des yeux...

BOLESLAS, à lui-même.

Ainsi, ses traits sont connus d'Almaric ; s'il voyait. (*A Karl.*) Pourrais-tu me dire si l'on a remis au prince un médaillon qu'on m'a dérobé, et sur lequel est tracé, en diamans, le chiffre d'Élisène ?

KARL.

Oui, Seigneur, je suis certain que le prince l'a sur lui.

BOLESLAS, avec joie.

Tant mieux ! ce médaillon renferme la seule preuve que je puisse fournir à l'instant ; mais elle bien forte.

KARL.

Vous me comblez de joie !

BOLESLAS.

Je rends grâce au Ciel de la vie qu'il m'a conservée. Sans moi, cette preuve serait perdue pour Élisène ; car elle ignore qu'elle peut en disposer. Ce médaillon avait été fait pour son père, et elle croit qu'il est resté dans ses mains. Mon cher Karl, retourne auprès d'elle, dis-lui qu'au moment du départ son père m'avait remis ce médaillon pour lui procurer le plaisir d'en faire don à son époux, et qu'il m'avait prescrit d'attendre notre arrivée à Hermanstad pour en parler à sa fille. Va, Karl, elle en connaît le secret.

KARL.

J'y cours, Seigneur. (*Il va pour sortir et s'arrête.*) Bon ! le prince vient par cette allée.

BOLESLAS.

Le prince !

KARL.

Il s'arrête et parle à ses gardes. Profitez de ce moment, Seigneur, tandis que je vais prévenir Élisène. Si je ne suis pas trop observé, je pourrai peut-être vous l'amener ici avant que vous ayez fini d'entretenir le prince. Je voudrais même.... Je sais où l'on a déposé les effets précieux et les vêtements dont on l'a dépouillée ; je puis...

BOLESLAS.

Je me repose sur ton zèle ; va promptement. Voici le prince.

(Karll sort.)

LUDWIG, à part.

Pendant ç' tems-là , allohs nous mettre en observation auprès du château. On n' sait pas , queuquefois.

SCÈNE XIV.

BOLESLAS, ALMARIC, GARDES.

BOLESLAS, à Almaric.

SEIGNEUR , puis-je obtenir de vous un moment d'entretien ?

ALMARIC.

Est-ce vous qui m'avez écrit ?

BOLESLAS.

Oui , Seigneur.

ALMARIC , à l'officier des gardes.

Tenez ma garde à quelque distance , et qu'on ne laisse approcher personne sans mon ordre.

(L'officier fait retirer les gardes dans la coulisse à droite et à gauche , et Almaric s'approche de Boleslas.)

BOLESLAS.

Seigneur , je viens vous dénoncer un crime

affreux dont se sont rendues coupables des personnes qui vous touchent de près et que vous chérissiez peut-être.

ALMARIC.

Si vous avez des preuves, parlez ; sinon, je n'écoute rien.

BOLESLAS.

Quant aux preuves sans réplique, il faudra les aller chercher bien loin, si les aveux des coupables ne nous en dispensent : mais il m'en reste une assez forte pour vous donner le plus vif désir d'employer tous vos soins et tout votre pouvoir à vous procurer les autres. C'est dans cette confiance que je viens m'exposer à tout ce que vous trouverez convenable d'ordonner de moi.

ALMARIC.

Eh bien ! je vous écoute.

BOLESLAS.

Vous voyez devant vous, Seigneur, l'ambassadeur du roi des Bulgares, ce Boleslas qui accompagnait votre épouse, et qui, dans la Moldavie, tomba sous le fer des brigands.

ALMARIC.

Vous, Boleslas !

BOLESLAS.

Oui, Prince ; mais à cet égard ma parole est mon seul titre de créance, on m'a dérobé tous les autres.

ALMARIC , avec une noble confiance

Continuez , Seigneur.

BOLESLAS.

Je fus secouru par des villageois qui de loin m'avaient vu tomber dans les flots ; peu de jours ont suffi pour guérir mes blessures ; alors je poursuivis ma route vers vos États. J'arrive , et j'apprends par les acclamations qui retentissent autour de ce palais que la princesse votre épouse vient d'y arriver aussi. Je perce la foule pour m'approcher de la fille de mon maître ; mais jugez de mon étonnement ! je vois celle que j'entends appeler votre épouse , et je ne reconnais point la fille du roi des Bulgares.

ALMARIC.

Que dites-vous ?

BOLESLAS.

Oserai-je vous l'avouer , Prince ? à cet aspect , mon premier soupçon vous accusa. Pardonnez ; cet inconcevable mystère devait bouleverser toutes mes idées. Karll me reconnaît ; il se trouble à ma vue ; le remords agit sur son âme , et c'est de lui que j'obtiens les premières lumières sur un complot abominable , dont je vois que vous êtes la victime , et non point le complice. Enfin , Seigneur , au lieu de la charmante Elisène , princesse de Bulgarie , c'est la sœur d'Oswald , la perfide , Olfride qui ose se parer du titre de votre épouse.

ALMARIC.

Qu'entends-je ! hâtez-vous de me donner la preuve dont vous me parliez à l'instant.

BOLESLAS.

Je désire auparavant que vous puissiez juger vous-même combien l'imposture diffère de la vérité , quand vous aurez mis en présence Olfride et Élisène.

ALMARIC.

Comment ?

BOLESLAS.

Oui , par un miracle de la Providence , la princesse Élisène , votre véritable épouse , a trompé la rage de ses assassins.

ALMARIC.

Où est-elle ?

BOLESLAS.

Dans ce palais.

ALMARIC.

Eh bien ! qu'elle se montre.

BOLESLAS.

Dans quelques instans , vous serez satisfait ; vous reconnaîtrez une personne qui déjà , m'a-t-on dit , a fixé votre attention.

ALMARIC.

Je l'ai vue ?

BOLESLAS.

Vous lui avez parlé.

ALMARIC.

Je lui ai parlé ! grand Dieu ! serait-ce....
Non , je ne puis le croire , Boleslas , vos accusations sont terribles, songez que vous allez paraître devant ceux qu'elles attaquent.

BOLESLAS.

C'est ce que je demande , et je vous prie d'observer attentivement comment eux-mêmes soutiendront ma présence.

ALMARIC.

Je vois justement approcher celle à qui vous refusez le titre de mon épouse. Gardes ! (*Aux gardes qui paraissent , montrant Boleslas.*) Veillez sur lui. (*A part , en observant Boleslas.*) Que le calme de son visage jette de trouble dans mon cœur !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, OLFRIDE, DAMES de sa suite,
OFFICIERS , GARDES.

OLFRIDE.

CHER prince , je vous cherchais ; je m'informais de vous à tout le monde , lorsqu'on m'a dit que vous étiez ici en conférence avec un inconnu. Vous pardonnerez à l'empressement de vous voir...

ALMANIC.

Madame, cet inconnu pourrait ne pas l'être pour vous. Regardez.

(Olfride regarde Boleslas avec inquiétude.)

BOLESLAS.

Vous cherchez vainement à me reconnaître, Madame; vous n'avez jamais pu voir Boleslas.

OLFRIDE, avec un mouvement de terreur.

Boleslas ! vous !

BOLESLAS.

Oui, Madame.

ALMANIC, à part, regardant Olfride.

Oh ! Ciel ! cette terreur qu'à ce nom seul...
(*A ses gardes.*) Qu'on cherche Oswald.

OLFRIDE, à part.

Boleslas ne peut avoir de preuves ; si je puis prévenir Oswald... Mais le voici !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, OSWALD.

OSWALD, entrant et jetant les yeux sur Boleslas.

CIEL !

OLFRIDE, l'interrompant vivement.

Oswald, tu reconnais cet homme sans doute ; eh bien ! apprends qu'il ose se dire Boleslas !

ALMARIC.

Oswald se trouble aussi !

OSWALD.

Seigneur, je n'ai point été maître d'un premier mouvement. Voici la vérité : oui, j'ai reconnu cet homme ; mais ce n'est point Boleslas : vous frémirez comme moi, quand vous saurez que je l'ai vu parmi les brigands qui, dans la Moldavie, nous ont privés du respectable Boleslas, et des compagnes chéries de la princesse. Ah ! Seigneur, hâtez-vous de le faire arrêter ; sa présence ici m'annonce plus d'un complot, qui pour vous me glace d'épouvante.

OLFRIDE.

Oui, Prince, cet homme est un infâme imposteur.

ALMARIC, à Boleslas.

Eh bien ! vous vous taisez ?

BOLESLAS, tranquillement.

J'attends un autre témoin,

OSWALD.

Où donc est-il ce témoin ?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISÈNE dans la plus grande parure. KARLL et LUDERS paraissent dans le fond sur la terrasse.

BOLESLAS, montrant Élisène.

Le voici.

ÉLISÈNE, descendant de la terrasse, à Boleslas.
Ah ! mon cher Boleslas !

ALMARIC.

Que vois-je ? vous, Madame ! vous que j'ai vue...

BOLESLAS.

C'est votre épouse, Seigneur, la princesse de Bulgarie.

(Mouvement général de surprise, de joie et d'admiration.)

OLFRIDE, reprenant son audace.

Prince, le voilà sans doute ce complot dont vous parlait Oswald.

ALMARIC.

Mais, Karl...

OLFRIDE.

Karl est un' traître qu'ils ont gagné. Et vous n'ordonnez pas encore qu'on les arrête ?

BOLESLAS.

Madame, votre triomphe serait bien plus

beau, si vous commenciez par nous convaincre de l'imposture. Cela doit être facile à la véritable princesse de Bulgarie ; la vue seule de son portrait...

OLFRIDE.

Mon portrait ? il fut envoyé de Bulgarie , et le prince peut vous montrer...

BOLESLAS.

Oui , votre portrait , Madame , nous le savons ; mais auriez-vous oublié qu'en remettant à votre époux le médaillon qui porte le chiffre d'Élisène vous lui faisiez en même tems le don précieux d'un portrait beaucoup plus ressemblant à la princesse ?

OLFRIDE.

Que veut-on dire ?

BOLESLAS , à Olfride. "

Allons , Madame , indiquez au prince le secret qui peut l'ouvrir , afin qu'il puisse , même en l'absence du modèle , contempler encore son image.

(Olfride paraît confondue.)

ÉLISÈNE.

Puisque Madame hésite , c'est à moi de parler. (*A Almaric.*) Seigneur , tant que vous n'en connaîtrez pas le secret , ce médaillon sera dans vos mains le don de la plus coupable perfidie ; mais pressez fortement le

186 LA FORÊT D'HERMANSTAD.

premier diamant de la lettre É, et vous tiendrez un don de l'amour.

(Vive inquiétude d'Olfride et d'Oswald. Almaric s'empresse d'ouvrir le médaillon, et demeure frappé d'étonnement.)

ALMARIC.

Grand Dieu ! ce sont vos traits, charmante Princesse. (*Froidement à Olfride.*) Regardez, Madame.

OLFRIDE.

Je suis perdue !

OSWALD.

O rage !

ALMARIC, montrant Oswald et Olfride.

Gardes, qu'on arrête cet homme et sa complice. (*On les arrête.*) Qu'ils aillent attendre, dans un obscur cachot, le supplice qu'ils ont mérité.

LUDERS, se précipitant aux pieds d'Élisène.

Ah ! bonne Princesse, souffrez...

ÉLISÈNE.

Bon Luders ! (*Elle lui prend la main, et le montrant au prince.*) Seigneur, sans lui, vous ne m'auriez jamais vue, peut-être.

ALMARIC.

Je ne suis donc pas assez riche pour m'acquitter envers lui. (*À Élisène.*) Chère épouse, une secrète inspiration du Ciel semblait avertir

ACTE III, SCÈNE XVII. 187

mon cœur du choix qu'il devait faire entre vous et votre indigne rivale. L'imposture a beau faire, elle peut abuser un instant, mais elle n'aura jamais les charmes de la vérité.

FIN DE LA FORÊT D'HERMANSTAD.

L'ILLUSTRE AVEUGLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. CAIGNIEZ;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
l'Ambigu-Comique, le 13 octobre 1806.**



AVIS DE :

A l'époque choisie, et depuis, jusqu'à Miesko, dont il est ici question, ce pays adorait encore les faux Dieux ; car c'est ce même Miesko qui le premier embrassa le christianisme. Miesko et ses prédécesseurs n'avaient que le titre de ducs ; mais comme ils avaient pour le moins autant d'autorité que les rois qui leur succédèrent, on a préféré leur donner une qualification qui exprime mieux le véritable degré d'autorité dont ils étaient revêtus.

PERSONNAGES.

SÉMOMISLAS, roi de Sarmatie. (Il est très-âgé.)

EDMOND, jeune aveugle, élevé sous ce nom par le vieux soldat Oberto.

ELVINA, fille du vieux soldat.

MIESKO, jeune prince, bru fils de Sémomislas.

RODOLPHE, grand castellan de Sandomir, neveu de Sémomislas.

LIDA, grande-duchesse de Lithuanie, fiancée à Miesko, et aimée de Rodolphe.

OBERTO, vieux soldat qui a élevé l'aveugle.

STAROW, confident de Rodolphe.

LINSKY, écuyer de Miesko.

KALIG, vieux officier de la cour de Sémomislas.

MOULINO, paysan naïf, voisin d'Oberto, et amoureux de sa fille.

UN GRAND-PRÊTRE.

PRÊTRES, OFFICIERS, GARDES, VILLAGEOIS, DAMES et PAGES de la Duchesse, DANSEURS et DANSEUSES, NOBLES et TARTARES, PEUPLE.

La scène est dans un village voisin de Varsovie au premier acte, et à Varsovie aux deux autres.

L'ILLUSTRE AVEUGLE, MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour de la ferme d'Oberto; mais ni mur ni haie ne ferme cette cour dans le fond et ne borne la vue. L'entrée de la maison est à droite. A gauche, est un hangard garni de feuillages, et adossé à un autre bâtiment de la ferme. Au-delà de la cour est une petite rivière, sur laquelle est un pont rustique et en mauvais état; plus loin, on voit la campagne. Sur une fenêtre, auprès de l'entrée de la maison, sont quelques pots de fleurs. Il y a un banc de bois sous la fenêtre. Sous le hangard, à gauche, sont quelques chaises et une petite table.

SCÈNE I.

ELVINA.

(Elle sort de la maison, tenant un arrosoir qu'elle pose à terre. Elle va examiner les fleurs qui sont sur la fenêtre; elle ôte l'un des pots.)

prendre près de là un pot d'œillets qu'elle met à la place de celui qu'elle vient d'ôter.) Qu'ils sont beaux, ces œillets ! Hélas ! Edmond ne pourra les voir ; mais il jouira de leur parfum. (*Elle prend l'arrosoir, et arrose les pots.*) Quand, dès l'aube du jour, il ouvre sa fenêtre, quand, le soir, il se repose sur ce banc, l'odeur d'une fleur nouvelle l'avertit aussitôt que son Elvina vient de s'occuper de lui.

SCÈNE II.

MOULINO, ELVINA, qui continue d'arroser.

MOULINO, entrant par la gauche.

Ah ! v'là nout' belle voisine ! Elle est seule ; si j'osions l'i dégoiser ç' que j'avons là su' l'cœur !... Mais avant d' l'i faire les r'proches qu'all' mérite, commençons par l'i torner un genti' compliment en manière d' préparation à ç' que j'voulons l'i dire. (*Elle fait quelques révérences gauches qu' Elvina n'aperçoit pas.*) Bonjour, mam'selle Elvina.

ELVINA, se retournant.

Ah ! c'est toi, Moulinos ?

MOULINO, avec embarras.

Mam'selle, v'là des fleurs qui... certainement, ces fleurs-là...

ELVINA, souriant.

Eh bien ! ces fleurs ?

MOULINO.

J' dis qu' ces fleurs-là et vous... vous êtes ben... (*A part.*) Ahons, j' n'en viendrons pas à bout.

ELVINA, riant.

Mais j'attends, Moulin.

MOULINO.

M'y v'là : ces fleurs sont belles, vous êtes belle itout, et j' dis qu'en vous voyant ensamble, on peut bien dire... Au surplus, comment vous portez-vous, mam'selle Elvina ?

ELVINA.

Fort bien, voisin. Mais sais-tu qu'il est joli ton compliment ?

MOULINO.

Oh ! dame, écoutez donc, j' n'avons pas la parole à la main tout comme vous, Mam'selle, qu'avez été si long-tems à l'école de ç'te grande dame d' Varsovie, qu'avait un château ici tout près ; mais, c'est égal, quand l' cœur... quoiqu'ça, j' dis... Est-ce que l' voisin Oberto n'est pas à la maison ?

ELVINA.

Mon père ? non, il est sorti avant le jour pour aller à sa coupe de foins, dans la prairie, auprès du petit bois.

MOULINO.

Ah ! oui, c'est vrai ; j' l'ons vu d' loin à la

tête d'ses faneurs, qu'avait, morguenne ! l'air d'un général d'armée. Oh ! dame, on voit ben qu'il a été long-tems soldat, maître Oberto. Et vout' aveugle, est-ce qu'i' n'est pas encore levé ?

ELVINA.

Il est avec mon père.

MOULINO.

Bon ! d'mandez-moi ç' qu'il est allé faire là ? l' pauvre garçon ! au milieu des champs, ou dans l' fin fond d'une cave, j' crais ben qu' c'est tout un pour lui.

ELVINA.

Tu te trompes, Moulino. Si ses yeux ne sont point frappés de l'éclat d'un beau jour, ses autres sens en reçoivent avec plus de charme la douce impression des premiers rayons du soleil et de cet air frais du matin qui circule autour de lui. Assis en ce moment au bord de la prairie où mon père et ses gens travaillent, il ne les voit pas, mais il les entend ; leurs chants et leurs joyeux propos réjouissent son cœur, et mon cher Edmond est heureux.

MOULINO.

Je l' crais ben qu'il est heureux, 'pisqu'il est vout' cher Edmond. Jarni ! faut-i' voir ça !

ELVINA.

Cela te fâche ?

MOULINO,

Attendez, j' vas vous en r'marcier, p't-ête?
Ah ! ça , parlons raison , main'selle Elvina :
mon père et le vôtre, d' quoi sont-i' convenus
d'puis long-tems ? Quand Oberto est v'nu
s'établir ici, qu'il y a acheté ç'te ferme à côté
d' la nôtre, vous aviez trois ans , moi quatre,
et vout' Edmond n' marchait pas encore tout
seul alors. Eh ben l' papa Mouline et l' papa
Oberto n' disient-i' pas en nous voyant pati-
foler ensemble : Jarnigoi ! qu' v'là d' jolis en-
fans ! faut qu' j'en fassions un jour un bon ma-
riage. Qu'en dites-vous, voisin Oberto ! — Eh !
voirement , papa Mouline , je n' vas pas à
l'encontre d' ça. — Eh ben ! tôte ! et là-d'ssus
i' s' donniont une poignée d' main. Dites ,
Main'selle, n'est-ce pas là un mariage conclu ?

ELVINA.

Fort bien ; mais on supposait sans doute
que ce mariage nous conviendrait à l'un et à
l'autre.

MOULINO.

V'là justement pourquoi j'ai toujours
compté là-dessus. Vous n'avez pas oublié
p't-ête tout c' qui s'est passé du d'puis ç' tems-
là entre vous et moi ?

ELVINA.

Eh ! mais , mon Dieu ! que s'est-il donc
passé ?

MOULINO.

Vous d'mandez c' qui s'est passé ? qui est-ce qui vous a appris les plus belles chansons ? qui est-ce qui vous donnait les plus gros bouquets les jours d' fête ? qui est-ce qu'on voyait toujours à côté d' vous quand on dansait en rond au clair d' la lune ? ç' qui s'est passé ! et au Colin-Maillard donc ? qui est-ce qui vous attrapait toujours et f'sait semblant de n' pas d'viner, à celle fin d' vous t'nir plus long-tems ? Ah ! ben , ç' qui s'est passé !

ELVINA.

Je ne vois pas, mon cher Moulino, ce que tout cela prouve.

MOULINO.

Ça prouve... ça prouverait tout, Mam'selle, si vous aviez encore pour moi ç't' amitié... Mais non , pour jouer à Colin - Maillard , vous aimez ben mieux Edinond , et c'est tout simple ; car ça s'ra toujours son tour à lui.

ELVINA.

Doucement , Moulino ; je ne souffrirai pas que vous plaisantiez sur le malheur de ce pauvre garçon.

MOULINO.

Mais vous l'aimez donc ben chèrement ?

ELVINA.

C'est en effet mon ami le plus cher , car je suis ce qu'il aime le plus au monde.

MOULINO.

A merveille ! allons, d' mieux en mieux ,
mam'selle Elvina.

ELVINA.

J'ai fait le serment de ne le quitter jamais.

MOULINO.

Faut pourtant ben vous marier un jour ?

ELVINA.

Je l'ignore ; mais , si je me marie , ce sera
donc avec Edmond , car je ne veux pas violer
mon serment.

MOULINO.

Ah ! c'est trop fort , ça. Comment ! vous
marier avec un aveugle ? y pensez - vous ,
mam'selle Elvina ? Pourquoi faire , en ç' cas ,
qu' vous êtes si jolie ? tout ç' qui m' charme
tant quand j' vous r' garde , ces yeux , ç'te
bouche , ç' teint vermeil , ç'te blancheur ;
n'est-ce pas tout autant d' bien perdu pour
lui ?...

ELVINA.

Mon ami , l'époux qui n'estimerait en moi
que ces qualités-là ne m'aimerait pas long-
tems. Edmond ne voit pas si je suis belle ;
mais il sait que je suis bonne , et cette opi-
nion me flatte infiniment davantage.

MOULINO.

Mais on dit qu' vout' Edmond n'a ni père
ni mère , et vous croyez que maître Oberto

consentira à vous marier avec un je n' sais qui , qu'il a trouvé je n' sais où , et qu'il a élevé par charité ?

ELVINA.

Mon père ne m'a point appris pourquoi ni comment il s'est chargé d'Edmond ; mais ce n'est point , comme tu le penses , par charité qu'il l'a élevé ; car il m'a dit souvent que nous étions bien pauvres autrefois , et que c'est à Edmond qu'il doit sa prospérité et l'aisance dont nous jouissons aujourd'hui. Ainsi tu vois , Mouline , que c'est à plus d'un titre que nous chérissons cet aimable jeune homme.

MOULINO.

C'est fort bien ; je n' trouve pas ça mauvais : pardi ! je l'aiue aussi , moi , ç' pauvre jeune homme ! Faut convenir même qu'i' s'rait p't-ête pus gentil garçon qu' moi s'il voyait clair ; mais dame ! j'avons bon pied bon œil , nous , et j' dirons toujours...

ELVINA.

Ah ! voilà mon père.

(On voit Oberto sur le pont.)

SCÈNE III.

MOULINO, ELVINA, OBERTO, une
faux sur l'épaule.

ELVINA, courant au-devant de son père.

Quoi ! mon père ; vous ne ramenez pas
Edmond ? si pendant votre absence...

OBERTO.

Point d'inquiétude, Elvina ; je l'ai laissé
auprès de nos fauteurs.

(Il va déposer sa faux.)

MOULINO.

Allez, Mam'selle, si l'i prend envie de r've-
nir ici tout seul ; i' trouvera ben son cli'min.
J' l'avons examiné queuquefois : en vérité,
à voir comme i' s' détorne des piarres, des
buissons et des ornières, on dirait, mor-
guienne ! qu'il a un œil au bout d' son bâton.

OBERTO.

Ah ! bonjour, mon ami.

MOULINO.

Bonjour, voisin. Vous n' vous doutez pas
p't-ête qu' j'étions tout à l'heure à nous dis-
puter, vout' fille et moi ?

OBERTO.

A disputer ?

ELVINA.

Moi, je disputais avec vous ?

MOULINO.

Non, vous allez voir qu'j'êtions d'accord !
T'nez, v'là ç'qua c'est, voisin...

ELVINA.

Laissons cela, Mouline,

MOULINO.

Non, non, Mam'selle, j' veux parler.
N'est-i' pas vrai, voisin, qu'vous avez dit à
mon père qu' vous n'seriais pas fâché qu'j'é-
pousisse vot' fille, et qu' mon père vous a dit
qu'i' s'rait itout charmé qu' vout' fille m'é-
pousât ?

OBERTO.

Cela est vrai, mon garçon.

MOULINO.

Là, vous l'entendez, mam'selle Elvina ?
quand j' vous l' disais qu' o'était un mariage
arrêté !

OBERTO.

Entre ton père et moi, oui ; mais entre toi
et ma fille, c'est une autre affaire, et celle-
là te regarde : quand vous serez d'accord,
nous le serons bientôt.

ELVINA.

Tu l'entends, Mouline.

MOULINO.

Oui, oui, que trop, Mam'selle ; mais ç'
que j' veux qu' vout' père entende aussi, c'est

qu' vous n'aimez qu' Edmond, et qu' i' n'y a qu' l' i qu' vous voulez épouser.

OBERTO, souriant.

Bon ! tu crois cela ?

MOULINO.

Pardi ! c'est assez visible !

OBERTO.

Ah ! ah !

MOULINO.

Et pis, Mam'selle n' s'en cache pas ; tout ç' qu' all' m' a dit là-d' sus...

ELVINA, avec embarras.

Moi ? je vous ai parlé...

MOULINO.

Suffit. Maître Oberto, faites vout' profit de c' que j' vous disons là. Au r' voir.

OBERTO, lui tendant la main.

Sans rancune pourtant ?

MOULINO.

Pas du tout, voisin. Ah ! ben, oui, d' la rancune ! j' ne renonce pas encore, voyez-vous... Acoutez, quoi qu' alle en dise, all' m' a aimé, vout' fille, j' l' i en ai rémémoré des preuves tout à l' heure ; eh ben ! j' continuerons d' l' i faire l' amour, j' la tourmenterons tant, qu' i' faudra ben qu' a' nous r' aime !

(Il va pour sortir.)

OBERTO.

Tu feras fort bien, mon ami.... Ah ! dis-moi donc : tu n'es pas encore parti pour Varsovie ? ton père m'a dit hier que tu devais y conduire aujourd'hui des denrées.

MOULINO.

C'est vrai ; mais y a queuqu' chose à refaire à nout' carriole ; l'charron est après, et il en a ben encore pour une heure. Ah ! mais à propos d'ça, vous devriez ben profiter d' l'occasion ; pardi ! c'est ben le cas, ou jamais, d'aller à la ville, aujourd'hui.

OBERTO.

Pourquoi donc ?

MOULINO.

Quoi ! vous n' savez pas qu' tout Varsovie s'ra aujourd'hui sens dessus dessous, qu'y aura des fêtes, des violons, des danses, des festins : qu' sais-je ? et tout ça pour l' mariage du prince Miesko, l' fils d' nout' roi Sémomislas, avec la princesse Lida, grande-duchesse de Lithuanie ; ça s'ra superbe ! Oui, faut venir avec moi, dans nout' carriole ; mam'selle Elvina y sera fort doucement. Il'y aura place aussi pour Edinond... Oujda, Mam'selle, j' sais bien qu' vous n' aurais pas d' plaisir sans lui. L' pauvre jeune homme n' se s'rait jamais trouvé à pareille fête, non ! d' s' habits magnifiques, d' s' illuminations, des...

OBERTO.

Oui, cela serait surtout fort intéressant pour Edmond.

ELVINA.

Nous te remercions, mon ami; des plaisirs aussi bruyans ne nous font point envie.

MOULINO.

Vous avez tort. Pour moi j'aime l'tapage : aussi comme j'vas faire claquer mon fouet en arrivant à Varsovie ! Au revoir.

SCÈNE IV.

ELVINA, OBERTO.

OBERTO.

ELVINA, tu n'aimes donc pas ce garçon ?

ELVINA.

Je l'aime comme le compagnon de mon enfance, voilà tout.

OBERTO.

Et tu ne voudrais pas l'épouser ?

ELVINA.

Moi l'épouser ! eh ! mon père, si je me mariais, si je m'éloignais de cette maison, qui me remplacerait auprès d'Edmond ? qui le conduirait tous les jours ? qui trouverait-il encore à ses côtés disposé sans cesse à l'écouter, à le plaindre, à le distraire ?

OBERTO.

Eh ! parbleu ! moi, j'espère.

ELVINA.

Ah ! je sais que vous l'aimez comme un fils. Mais vos occupations journalières... convenez-en, mon père, vous ne pouvez pas toujours être avec lui ; vous ne pouvez pas avoir pour lui ces prévenances, ces attentions délicates, ces soins renouvelés sans cesse, cet intérêt de tous les momens que la nature inspire à notre sexe, et qui sont pour nous des plaisirs plutôt que des devoirs. Ignorez-vous que tout cela est nécessaire au bonheur d'Edmond ? il en jouit depuis qu'il existe, et si j'avais la barbarie de l'abandonner un jour... (*pleurant*) l'infortuné... il en mourrait, mon père !

OBERTO.

Allons, allons... que diable ! tu me fais là des réflexions... (*Il essuie ses yeux.*) Oui, oui, tu as raison. Tu ne dois pas songer à te marier, à moins... Ma fille, écoute donc : ce que Mouline disait tout à l'heure de ton amitié pour Edmond, ton embarras... Est-ce qu'il aurait deviné la vérité, mon enfant ?

ELVINA, timidement.

Ce n'est que la jalousie qui le faisait parler.

OBERTO.

Eh ! mais, il n'a peut-être pas tant tort d'être jaloux. Allons, mon Elvina, parle fran-

chement à ton père, à ton ami. Est-ce que tu penserais à épouser Edmond ?

ELVINA.

Je vous jure, mon père, que cette idée ne m'est pas venue encore. J'en ai pensé jusqu'à présent qu'à l'aimer comme un frère. Mais je vous avoue qu'uniquement occupée de lui, je le préfère à tous les jeunes gens qui me font la cour, et que si vous m'ordonniez de faire un choix, ce serait lui que je vous nommerais.

OBERTO, réfléchissant.

Hon ?... Si nous en étions là...

ELVINA.

Mais nous n'en sommes pas là...

OBERTO, continuant de réfléchir.

Eh ! peut-être. Si tu n'y pensais pas, toi, il y a long-tems, moi, que j'y pense. Une seule difficulté m'arrête.

ELVINA.

Laquelle donc, mon père ?

OBERTO, souriant.

Qu'est-ce que cela te fait, si nous n'en sommes pas là.

ELVINA.

Dites toujours, mon père. Quelle difficulté ?

OBERTO.

Eh bien ! je crains qu'on ne découvre un

jour qu'Edmond est d'une naissance trop au-dessus de la nôtre, et qu'on ne m'accuse alors d'avoir voulu profiter...

ELVINA.

Sur quoi présumez-vous?..

OBERTO.

Écoute. J'étais soldat depuis quinze ans, quand j'épousai ta mère. Une blessure que la javeline d'un Hongrois me fit au genou, dans une affaire diablement chaude, me fit obtenir un grade de sous-officier et me re-traite après la campagne. Nous nous retirâmes alors dans un village auprès de Gnesna. Nous y vivions assez misérablement. Un beau jour, tu avais trois ans à cette époque, nous étions assis à la porte de notre chaumière, tu jouais à côté de nous, lorsque nous vîmes venir un inconnu, suivi d'une femme qui portait un enfant. Cet homme s'arrête et nous examine quelque temps sans parler; toi, tu laisses là tes jeux, et cours à la femme pour la prier de te laisser baiser l'enfant qu'elle tenait. L'inconnu t'observe, puis s'approche de nous et me dit : « Brave homme, voilà une bourse qui contient cinq cents pièces d'or, elle est pour celui qui voudra se charger de cet enfant. Parle, veux-tu l'enfant et la bourse ? » Nous nous regardions, ma femme et moi, quand nous t'entendîmes crier : « Oui, oui, prenons l'enfant, il est bien joli. » Nous acceptâmes la proposition; mais l'inconnu y mit

cette condition, que nous quitterions au plus tôt ce village, et que nous nous éloignerions au moins de trente lieues de Gnesna. Nous nous chargeâmes donc de l'enfant, c'était Edmond, et nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il était aveugle. Nos dispositions furent bientôt faites; nous quittâmes le voisinage de Gnesna, nous fîmes non-seulement trente lieues, mais près de cinquante, et nous nous fixâmes dans ce village, à quatre lieues de Varsovie, où, de l'orque renfermait la bourse, nous achetâmes cette métairie, que mon travail a fait prospérer; et sans la perte de ta mère, qui arriva deux ans après...

ELVIRA.

Ne parlons pas de cela, mon père.

OBERTO.

Or donc, ma fille, voici mes conjectures au sujet d'Edmond. Quand il me fut apporté, Gnesna était encore la résidence des souverains de la Sarmatie; ce n'est que depuis quelques années que Sémomislav a préféré le séjour de Varsovie où sa cour est fixée maintenant. Eh bien! cette précaution d'exiger notre éloignement du voisinage de la cour à cette époque, la forte somme que contenait la bourse, tout m'a fait souvent penser que notre Edmond pourrait être l'enfant de quelque grand seigneur de cette cour, qui, pour de puissantes raisons, aurait été forcé d'user de cette étrange et cruelle précaution. Tu vois

donc bien , ma fille , qu'il y aurait beaucoup de réflexions à faire avant de nous déterminer à un mariage.

(En ce moment on aperçoit Edmond qui arrive seul et s'avance sur le pont en tâtonnant avec son bâton.)

SCÈNE V.

OBERTO, ELVINA, EDMOND.

ELVINA , avec effroi , apercevant Edmond sur le pont.

Oh ! Ciel !

OBERTO , se retournant et criant.

Eh ! prends donc garde, Edmond, tu vas...

ELVINA , portant vivement la main à la bouche de son père.

Paix donc ! si vous l'effrayez , il tombe !
(*A Edmond.*) Tu es bien , Edmond ; mais ne bouge pas , attends-moi. (*Elle court à Edmond , le prend par la main , et l'aide à passer le pont.*) Quelle folie, mon ami, de vouloir passer seul sur ce vilain pont qui ne tient plus !

EDMOND.

Je t'attendais à la prairie , ma chère Elvina , tu ne venais pas ; et je m'ennuyais d'être si long-tems éloigné de toi.

OBERTO.

Ce maudit pont ! le diable s'en mêle ! je dis

toujours que je le ferai raccommoder à mes frais...

ELVINA.

Il y a bien long-tems que vous le dites, mon père.

OBERTO.

Je ne le dirai plus. Dès demain j'y mets des ouvriers.

EDMOND.

Écoute, Elvina ; n'entends-tu pas le bruit du cor ?

ELVINA, après un silence.

Je n'entends rien.

(Elle se lève pour aller écouter dans le fond.)

EDMOND.

Il y a sûrement une chasse dans la forêt... Écoute, à présent : voici bien distinctement l'air du rappel.

ELVINA, après un silence.

Je n'entends pas davantage.

OBERTO, qui a écouté aussi.

Ma foi, ni moi non plus. Tu t'es trompé, mon ami.

EDMOND.

Non, mon père. Tenez, voilà le son qui devient plus fort. On s'approche.

(Elvina et son père écoutent plus attentivement, et après un instant de silence, on entend le cor dans un très-grand éloignement.)

ELVINA.

Edmond a raison, mon père. Entendez-vous maintenant ?

OBERTO.

Oui... oui, c'est vrai. Peste ! notre ami a l'oreille fine ! car à peine puis-je l'entendre, à présent qu'il est plus près.

ELVINA.

C'est peut-être le prince Miesko qui chasse ?

OBERTO.

Le prince Miesko qui se marie aujourd'hui ? il a bien autre chose à faire, ma foi, qu'à battre la plaine pour atteindre un misérable chevreuil !

ELVINA.

Je n'y pensais plus. En effet ce ne peut être lui.

EDMOND, allant s'asseoir sur le banc.

Je félicite de tout mon cœur celle qu'il épouse ; car on dit que c'est bien le plus aimable prince !...

OBERTO.

' Aussi que les Dieux nous le conservent ! Si nous avions le malheur de le perdre, Sémomislàs n'aurait plus, pour lui succéder au trône des Sarimates, que son neveu Rodolphe, grand castellan de Sandomir, qui, certes, n'a pas la réputation de son cousin Miesko.

(Elvina fait remarquer à son père qu'Edmond lève la tête vers les pots de fleurs qui sont sur la fenêtre.)

EDMOND.

Où es-tu , Elvina ?

ELVINA, s'approchant vivement.

Me voilà , mon ami.

EDMOND, lui serrant la main avec sensibilité.

Aimable Elvina , je te remercie.

ELVINA.

Et de quoi , cher Edmond ?

EDMOND.

D'avoir garni ma fenêtre de fleurs nouvelles. Il n'y avait point là d'œillets ce matin ; n'est-ce pas , ma tendre amie ?

ELVINA.

Quoi ! tu peux t'apercevoir déjà ?

EDMOND, se levant.

Aucun des soins que tu me prodigues peut-il jamais échapper à mon attention ? Ah ! mon Elvina , si tu savais combien j'y suis sensible ! femme céleste , j'entends dire souvent que tu es belle , mais je ne puis comprendre ce que l'avantage de te voir pourrait ajouter au sentiment que tu m'inspires. Être auprès de mon Elvina , entendre sa douce voix , serrer sa main dans les miennes , voilà pour moi le bonheur suprême. Ce n'est point la privation d'une jouissance dont je ne puis me former d'idée qui me fait déplorer ma disgrâce ; mais je gémiss , mes bons amis , de ne pouvoir

214. L'ILLUSTRE AVEUGLE.

être utile à mon tour, et de sentir que vous fussiez tout pour moi, sans qu'il me soit possible de faire rien pour vous !

ELVINA.

Tu nous aimes, Edmond : c'est amplement t'acquitter envers nous.

OSBERTO.

Si tu savais, mon ami, ce que ma fille me disait tout à l'heure à ton sujet...

ELVINA, très-bas à son père, le doigt sur la bouche.

Chut !

EDMOND.

Pourquoi donc, Elvina, défendre à ton père de poursuivre ?

OSBERTO.

Comment ! tu... Ah ! parbleu ! ma fille, je crois que de ta part il entendra bientôt le simple mouvement d'un signal, car à peine as-tu fait autre chose.

EDMOND.

Achievez, mon père. Que vous disait donc ma chère Elvina ?

OSBERTO.

Eh ! mon pauvre ami, ne devines-tu pas que c'est à peu de chose près ce que tu me dis d'elle chaque fois que tu me parles en son absence ?

EDMOND.

Ah ! mon Elvina !

(On entend le cor beaucoup plus rapproché.)

OBERTO.

Ah ! ah ! est-ce que la chasse viendrait de ce côté ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MOULINO.

MOULINO, criant du pont où il s'arrête pour se regarder au loin.

VOISIN, y'nez donc voir. Vlà la chasse qui défile là-bas, et qui m'paraît v'nir par ici.

OBERTO.

Eh bien ! laisse-la venir.

MOULINO, s'approchant.

Vous n' savez pas qui est-ce qui chasse aujourd'hui ? on dit qu'c'est l'grand castellan d'Sandomir, l'prince Rodolphe, l'propre neveu d'nout' roi Sémonistlas !

OBERTO.

Ah ! ma foi, si c'est lui..

MOULINO.

T' faut, morguienne ! que c' prince-là soit ben enragé pour la chasse, toujours, après l'tour qu'on en a raconté qu'un sanglier l'a

joué une fois au moment qu'il était quasi mort.

ELVINA.

Comment donc ?

OBERTO.

Moulinno a raison. Rodolphe venait, dit-on, d'abattre un sanglier; mais tandis qu'il lui enfonçait sa javeline dans le flanc, l'animal, près d'expirer, fit un dernier effort, se retourna, et sa gueule écumante attrapa la main du prince, à laquelle il fit une large blessure. Le prince, ajoute-t-on, fut longtemps à guérir, et il en conserve encore la cicatrice.

MOULINO, à Elvina.

Écoutez donc, Mam'selle, c'est qu'un sanglier qu'on égorge, ça t'fâche, voyez-vous. Mais v'nez donc, v'nez donc vite; v'là qu'on s'approche. Faut voir ça, Elvina; faut voir ça, Edmond?

EDMOND, souriant.

Pour ma part, je te remercie, Moulinno.

OBERTO.

L'imbécile !

MOULINO.

Ah! oui, qu'j' suis donc... (*Courant vers le pont.*) Oh! j' veux voir le prince Rodolphe, moi.

OBERTO.

Si c'eût été Miesko, j'aurais volontiers

couru jusqu'au grand pré. La vue d'un prince aussi bon que vaillant réjouit toujours le cœur d'un vieux soldat.

MOULINO, s'arrêtant sur le pont.

Les v'là tout près, les v'là qui mettent pied à terre. (*Bruit de chasse.*) Mafine, voisin, c'est qu'i' v'nont ici tout dret. Faudra ben qu'vous les voyais p't-ête.

OBERTO, avec humeur.

Que diable ! ils ne pouvaient pas prendre un autre chemin !

(*On entend tout le tumulte de la chasse. On voit arriver sur le pont des officiers et des piqueurs.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, RODOLPHE, STAROW, KALIG, toute la suite.

RODOLPHE, à Oberto.

Etes-vous le maître de cette ferme ?

OBERTO.

Oui, Votre Altesse.

RODOLPHE.

Eh bien ! mon ami, vous m'obligerez beaucoup si vous pouvez me procurer quelques rafraîchissemens. J'ai une soif !...

OBERTO.

Avec grand plaisir, Seigneur. (*A Elvina*)

Va, ma fille, tu appelleras Tronk et son camarade. Ils t'aideront. (*A Rodolphe.*) Son Altesse veut-elle s'asseoir ici, ou passer dans une grande salle que j'ai là ?

RODOLPHE.

Nous serons ici fort bien. (*Il s'assied sous le hangard, auprès de la petite table.*) Vous avez été militaire, à ce qu'il me paraît ?

OBERTO.

Oui, mon Prince, seize ans, avec honneur, dans la légion de Plozko.

RODOLPHE.

Bien, bien, mon brave. Vous vous nommez ?

OBERTO.

Oberto, pour vous servir, mon Prince.

KALIG, à part.

Oberto !

(Kalig regarde autour de lui, aperçoit Edmond et l'examine. Elvina vient poser une petite cruche et des gobelets sur la table auprès de Rodolphe.)

RODOLPHE.

Bien obligé, ma belle. (*A Oberto.*) C'est votre fille sans doute ?

OBERTO.

Oui, mon Prince.

RODOLPHE.

Elle est charmante.

EDMOND, bas à Elvina.

Éloignons-nous, Elvina.

ELVINA.

Oui, viens, mon ami.

(Elle lui prend le bras et le conduit vers l'entrée de la maison; mais elle s'arrête pour laisser passer deux garçons de ferme qui apportent de grandes cruches. Oberto indique à ceux-ci d'en aller faire la distribution aux gens qui sont dans le fond.)

MOULINO, à part, voyant boire Rodolphe.

C'est qu'il boit vraiment, le prince !

KALIG, tirant Mouline à part.

Ce jeune homme qu'on vient d'emmenager est donc aveugle ?

MOULINO.

Oh ! mon Dieu ! oui, et des deux yeux, encore.

KALIG.

Est-ce le fils du fermier ?

MOULINO.

Non ; mais c'est tout comme.

KALIG, à part.

Oh ! oh !

OBERTO, revenant de parler aux gens du fond.

Nous, pendant ce tems-là, allons passer un habit ; il est bon de faire voir...

(Il entre dans la maison après Elvina et Edmond.)

KALIG, à part.

Serait-ce cet Oberto que je cherche ?

(Rodolphe fait signe aux officiers qui sont auprès de lui de s'éloigner, mais il retient Starow. Mouline va causer dans le fond avec les piqueurs.)

SCÈNE VIII.

RODOLPHE , STAROW , sur le devant ,
MOULINO , ET TOUTE LA SUITE de Rodolphe ,
dans le fond.

RODOLPHE.

Mon cher Starow , j'avais besoin de cette partie de chasse pour me distraire du tourment infernal que je souffre à l'idée seule du bonheur dont va jouir l'odieux Miesko. La charmante duchesse de Lithuanie épouse donc aujourd'hui mon rival ! Perfide Lida !... Tu l'as pu remarquer , Starow ; qui ne se serait livré comme moi au doux espoir de lui plaire , quand je la vis , pour la première fois , dans mon voyage à Wilna. Mais elle n'était pas encore venue à Varsovie ; elle n'avait pas encore vu Miesko. Eh ! ne devais-je pas m'y attendre ? Aux yeux de l'orgueilleuse Lida , l'héritier du trône des Sarmates devait l'emporter , sans doute , sur le castellan de Sandomir. Cependant ce Rodolphe , qu'elle méprise , a peut-être à ce trône des droits plus certains que ceux de Miesko.

STAROW.

Que dites-vous , Seigneur ? vos droits plus certains que ceux du fils de Sémomislas ?

RODOLPHE.

Non, sans doute, s'il était véritablement son fils.

STAROW.

Quoi ! vous douteriez...

RODOLPHE.

Je puis me tromper ; mais mon opinion n'est point sans fondement : écoute. Tu sais qu'après plusieurs années de mariage, Sémomislas n'avait point encore eu d'enfant ; il avançait en âge ainsi que son épouse : l'espoir de se voir revivre dans un héritier de sa puissance s'évanouissait chaque jour, lorsqu'enfin le Ciel remplit ses vœux en lui donnant un fils ; mais ce fils naquit aveugle. Sémomislas, dans le chagrin qu'il en eut, refusa de le voir, et l'enfant fut laissé dans l'appartement de la reine ; dont personne de la Cour ne pouvait approcher. Six mois après, il fallut procéder à la cérémonie usitée parini nous pour imposer le nom aux enfans des princes ; les palatins, les castellans, tout les grands de l'État s'étaient rendus à Gnesna ; on était réuni dans le temple de nos Dieux ; l'auguste cérémonie allait commencer, lorsque le grand-prêtre, après avoir considéré l'enfant qu'on venait de lui apporter, s'écria : O prodige ! le fils de notre souverain vient de recouvrer la vue ! A ces mots, il l'éleva sur ses bras, et l'on put voir

distinctement l'enfant tourner les yeux sur toute l'assemblée. Sémomislas en témoigna un joie extrême ; toute sa cour s'empressa de l'en féliciter ; mille cris d'actions de grâces frappèrent les voûtes du temple ; la cérémonie s'acheva enfin , et le nom de Miesko fut donné à ce merveilleux enfant.

STAROW.

Eh bien ! Seigneur , que concluez-vous de cet événement ?

RODOLPHE.

Que le miracle est faux ; et l'enfant présenté au temple, un enfant étranger substitué au fils aveugle de Sémomislas.

STAROW.

Sémomislas aurait voulu tromper ainsi les Sarmates ?

RODOLPHE.

Non : Sémomislas est lui-même dans l'erreur ; mais c'est la reine que j'accuse de cette odieuse supercherie. Elle avait alors pour confident intime le palatin de Rava. Tu te rappelles qu'à cette époque ce palatin perdit un fils au berceau ; il serait possible que cet enfant , qu'on a dit mort... Au reste , on n'a surtout cela que des conjectures , et je sens qu'il est peu probable aujourd'hui que la vérité se découvre. Le palatin est mort depuis deux ans ; la reine , que ses remords auraient pu trahir enfin , vient d'emporter son

secret dans la tombe. J'ai vainement tenté de découvrir s'il n'existerait pas quelques agens secondaires de cette intrigue obscure. (*Plus bas en montrant Kalig.*) Tiens, j'ai cru long-tems que Kalig, cet officier, là-bas, qui, m'a-t-on dit, a vu la reine dans ses derniers momens, pouvait savoir quelque chose; mais j'ai eu beau l'interroger, il est impénétrable.

STAROW.

C'est qu'il ne sait rien. Tenez, Seigneur, le peu de succès de vos démarches me ferait croire que rien de ce que vous présumez n'a existé, et que Miesko est bien le fils de Sémomislas.

RODOLPHE.

Je le croirais enfin moi-même, si j'étais le seul à qui de pareilles idées fussent venues. Mais laissons cela : il est tems de retourner à Varsovie. Je me trouve dans la cruelle obligation d'être présent à la cérémonie de l'hymen de Miesko, et de voir celle que j'aime.... O rage ! si, dans les fêtes qui vont avoir lieu, il s'offrait une occasion.... tremble, Miesko ! le désir de la vengeance fait bouillonner mon sang ; je ne réponds pas... Allons, il faut partir.

(Il se retourne vers sa suite : tout le monde se rapproche, et il donne l'ordre du départ.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, OBERTO.

(Oberto a mis un habit très-propre ; il s'approche du prince, et le salue.)

RODOLPHE, à Starow, indiquant Oberto.

STAROW, donne...

OBERTO, vivement.

Son Altesse m'affligerait beaucoup de vouloir payer un si léger service.

RODOLPHE, lui prenant la main.

Eh bien ! mon brave, je n'oublierai pas votre généreuse hospitalité.

(Il s'en va avec toute sa suite ; mais Kalig reste et observe. Mouline sort avec tout le monde, pour voir plus long-tems le prince.)

SCÈNE X.

KALIG, OBERTO.

OBERTO, à lui-même.

Ce prince n'a pas l'air si méchant qu'on le dit : il est vraiment... Allons, Oberto, te voilà comme tout le monde : parce qu'il a daigné, sans y penser, je gage, t'adresser deux mots d'honnêteté, c'est assez, il est charmant, c'est un honnête homme !... Mais

que veut cet officier qui n'a pas suivi les autres ?

(Kalig , après avoir regardé s'il ne peut plus être aperçu des gens du prince, se rapproche d'Oberto.)

KALIG , regardant autour de lui.

Sommes-nous bien seuls ?

OBERTO.

Pourquoi cette question ?

KALIG.

J'ai à vous parler.

OBERTO , tout étonné.

Ah ! (*Il va regarder à la porte de la maison et revient auprès de Kalig.*) Allons , parlez , mon officier.

KALIG.

Vous vous nommez Oberto ?

OBERTO.

Oui.

KALIG.

Vous avez habité un autre village , avant celui-ci ?

OBERTO.

Oui , Urzena , à six lieues de Gnesna ; mais il y a diablement long-tems.

KALIG.

C'est à Urzena qu'on vint un jour vous confier un enfant aveugle ?

OBERTO, troublé.

Oui... oui... c'est... c'est bien vrai.

KALIG.

Et cet enfant existe encore ?

OBERTO.

Grâce au Ciel ! vous l'avez pu voir en entrant, il était là avec ma fille.

KALIG.

Oui, je l'ai vu.

OBERTO.

Ah ! daignez m'apprendre..... vous me voyez tout tremblant... Ce cher Edmond ! c'est que je l'aime autant que... De grâce ! hâtez-vous de me dire quels sont ses parens ?

KALIG.

J'ignore absolument tout ce qui le concerne.

OBERTO.

Quoi ! vous ne... Eh ! que me voulez-vous donc, en ce cas ?

KALIG.

Je suis simplement chargé d'une commission auprès de vous. Depuis près de deux ans j'ai fait pour vous trouver mille démarches vaines ; mais tantôt je vous entends nommer au prince ; je remarque auprès de vous un jeune homme aveugle, et je ne doute plus que vous ne soyez celui

qu'il m'est prescrit de chercher. (*Tirant de son sein un parchemin cacheté.*) Voici un écrit que j'ai toujours porté sur moi dans l'espoir que le hasard amènerait un jour notre rencontre ; il vous est adressé , et je dois vous le remettre dans le cas seulement où l'enfant qu'on vous a confié vivrait encore : cette condition existe , prenez donc cet écrit.

(Il lui présente le parchemin.)

OBERTO , le prenant en hésitant.

C'est à moi... qu'il est adressé ? (*Regardant le cachet.*) Que vois-je ? ce cachet...

KALIG.

C'est celui de notre feue reine.

OBERTO , avec saisissement.

De la reine !

(Sa main qui tremble laisse échapper l'écrit.)

KALIG , le ramassant et le lui remettant.

Calmez votre agitation , et...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ELVINA.

ELVINA.

Mon père , votre déjeuner est prêt ; nous vous attendons.

OBERTO, avec trouble et cachant l'écrit.

C'est bon, c'est bon... je n'ai pas faim.
Va-t'en.

ELVINA, étonnée.

Mais qu'avez-vous donc, mon père ? vous
me paraissez troublé. Cet étranger...

OBERTO.

Ventrebleu ! tu avais bien besoin de venir
en ce moment ! je suis en affaire ; encore une
fois, va-t'en.

ELVINA, les larmes aux yeux.

Jamais vous ne m'avez traitée ainsi, mon
père !

OBERTO.

Moi ! je... (*Il l'embrasse.*) Rentre, mon
enfant, rentre, je t'en prie ; laisse-moi finir
avec cet officier. Va, ma bonne amie, va.
(*Il la reconduit avec caresse, et Elvina sort en jetant
des regards inquiets sur son père et sur l'officier.*)

SCÈNE XII.

KALIG, OBERTO.

OBERTO.

PARDON, mon officier ; daignez achever
maintenant.

KALIG.

Je n'avais plus qu'un mot à dire : c'était de

vous recommander de lire cet écrit sans témoin. Adieu , Oberto.

O B E R T O.

Attendez donc ; je puis bien au moins le lire devant vous ?

K A L I G.

Non ; j'en ignore le contenu , et il m'est expressément défendu de chercher à le connaître. Je vous laisse.

(Il s'éloigne , et Oberto reste stupéfait)

SCÈNE XIII.

O B E R T O.

MA main tremble.... je n'ose briser ce cachet.... respirons auparavant. Mon cher Edmond , c'est ta destinée qui va se dévoiler à mes yeux ! et c'est la reine... Allons , du courage, Oberto ! (*Il brise le cachet, développe le parchemin , le tourne en différens sens , se frotte les yeux , s'essuie le front ; enfin il lit. A mesure qu'il avance dans sa lecture , sa surprise et son émotion augmentent ; sa pantomime exprime la plus violente agitation.*) Edmond fils de Sémomislal ! unique héritier du trône des Sarmates ! C'est trop fort ! c'est trop fort !... je ne supporterai jamais... Achéons. (*il veut lire.*) Je n'y vois plus rien... un nuage est

devant mes yeux... Quoi ! mon Edmond ! mon cher... mon prince ! (*Il pleure et s'essuie les yeux.*) Ah ! voilà qui me soulage... j'avais besoin... sans cela, je crois que j'allais mourir de joie, d'admiration, de... (*Il achève de s'essuyer les yeux.*) Allons, allons, il faut du calme ici. (*Il marche à grands pas.*) Quoi ! le prince Miesko n'est pas... Ventrebleu ! ceci n'est point une petite affaire !

(*Il se remet à marcher.*)

SCÈNE XIV.

MOULINO, OBERTO.

MOULINO, accourant.

Vos commissions pour Varsovie, voisin ; j'vas partir, nout' carriole...

OBERTO, continuant sans faire attention à Moulin.

Oberto, le sort de Varsovie, de tout l'empire des Sarmates, est aujourd'hui dans tes mains ! si tu te tais, tout reste ; si tu parles, tout change. Tu dis un mot, la vérité se montre, et la couronne...

MOULINO, s'approchant.

Tiens ! qu'est-ce qu'ous dites donc là, voisin Oberto ?

OBERTO, avec saisissement.

Tu m'écoutais, toi ?

MOULINO.

J'arrive tout à c't'heure pour vous dire qu'nout' carriole est prête, et vous d'mander vos commissions.... Mais que diable parliez-vous d' couronne, et pis d'Varsovie, qu' vous changerez d'place quand vous voudrez ? M'est avis qu' vous fesiais un rêve, voisin.

OBERTO.

Eh bien! oui... oui... c'est cela! je m'amusaïs à... Est-ce que tu n'as pas quelquefois rêvé tout éveillé que tu étais riche, puissant, grand seigneur ?

MOULINO.

Ah ! oui, oui, j'avons ben rêvé 'queuqu' fois qu' j'étions devenu riche, riche ! et pis que j' prenions du bon tems ; et pis qu' j'allions à la ville vendre nos denrées en carrosse. Mais, pour ça, j'étions toujours Moulino.

OBERTO, à part.

Il n'a rien entendu. (*Haut.*) Eh bien ! mon cher, je n'ai point de commission à te donner ; laisse-moi bien vite, j'ai affaire.

MOULINO.

Au revoir donc, voisin.

(Il va pour sortir.)

OBERTO, le rappelant.

Ah ! Moulino ? (*A part.*) Nous pourrions profiter... (*Haut.*) Ne pourrais-tu retarder ton départ de quelques minutes ?

MOULINO.

Si fait, dà.

OBERTO.

C'est que, vois-tu ; mes deux chariots sont aux champs ce matin , et puis ta carriole est plus commode ; il est possible que nous nous décidions à partir avec toi.

MOULINO , joyeux.

Vraiment ? Jarnigoi ! qu'ça m' s'rait agréable !

OBERTO.

Va . va . mon ami , tu reviendras dans un quart d'heure.

MOULINO.

Eh ben ! j' vas couvrir la carriole , et arranger quenqu' chose de doux , pour qu' main'selle Elvina....

OBERTO , vivement.

Et Edmond surtout !

MOULINO.

Edmond ?

OBERTO.

Ouï , oui , Edmond. Parbleu ! s'il n'était pas bien...

MOULINO.

Eh ben ! eh ben ! on aura soin d' lui itout.
(*A part.*) Tiens , l' père et la fille n' avont qu' leur Edmond en tête ! (*Haut.*) Laissez-moi faire , vous s' rez content , voisin.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XV.

OBERTO, ELVINA.

OBERTO.

ALLORS trouver mes enfans. (*A Elvina qui paraît à la porte.*) Ah ! viens, viens, ma fille. Grandes nouvelles ! appelle Edmond.

ELVINA.

Grandes nouvelles ? vous m'effrayez, mon père !

OBERTO.

Elles sont bonnes. Appelle Edmond, te dis-je.

ELVINA.

Le voici.

(*Elle va au-devant d'Edmond qui entre.*)

SCÈNE XVI.

ELVINA, OBERTO, EDMOND.

OBERTO, allant pour embrasser Edmond.

Mon cher Edmond ! (*T'oblant à ses genoux.*) Ah ! souffrez, mon Prince, que je sois le premier à vous rendre mon hommage !

ELVINA.

Ciel ! que faites-vous, mon père ?

EDMOND, baissant ses bras sur Oberto.

A mes genoux, Oberto ! d'où vient ?...

OBERTO.

Eh ! voilà la grande nouvelle, mes enfans !...
Tiens, ma fille, vois-tu cet écrit ? il est tout
entier de la main de notre défunte reine :
c'est à moi qu'il est adressé. Miesko n'est pas
le fils de Sémomíslas, c'est Edmond !

EDMOND,

Moi !

ELVINA.

Edmond !

EDMOND.

Juste Ciel ! Mais expliquez-nous donc...

OBERTO.

Oui, oui, je vais vous lire la lettre....
Écoutez-moi. (*Il lit.*) « Oberto... (*A Elvina.*)
Tu vois qu'elle savait mon nom, la reine.
(*Il lit.*) « Oberto, si cet écrit.. » (*A Elvina.*)
Tiens lis toi-même, Elvina ; je n'en viendrais
jamais à bout.

ELVINA, avec trouble, prenant l'écrit.

Mon père... je ne sais si je pourrai plus
que vous...

EDMOND.

Lis, ma chère Elvina.

ELVINA, lisant avec émotion.

« Oberto, si cet écrit vous parvient, et si

» village d'Urzena existe encore , apprenez
 » sa destinée. J'ai trompé les Sarmates , j'ai
 » trompé mon auguste époux : Miesko n'est
 » point mon fils , n'est point celui de Sémo-
 » mislas ; mon véritable fils naquit aveugle.
 » Le vif chagrin qu'en témoigna mon époux
 » m'inspira la coupable pensée de supposer
 » un prodige ; le palatin de Rava s'empres-
 » sa d'approuver mon plan , et sut m'en faciliter
 » l'exécution. J'eus la barbarie de souffrir
 » qu'on m'enlevât mon enfant , et c'est celui
 » qu'on porta chez vous , Oberto. »

OBERTO.

Voilà qui est clair , sans doute. Continue ,
 ma fille.

ELVINA , tristement.

Ah ! Edmond ! tu serais... Vous ! le fils de
 notre roi !

EDMOND.

Non , chère Elvina , je ne puis croire...

OBERTO.

Oh ! point de doute ; le cachet , la signa-
 ture... Continue , te dis-je. (*Il se met à mar-
 cher à grands pas.*) O Providence ! et c'est
 moi ?

(*Il continue de marcher en se frottant les mains de
 satisfaction.*)

ELVINA , lisant.

« Toutes les précautions furent prises pour

» assurer notre secret. Le palatin avait un fils
 » de l'âge du mien... »

OBERTO, sans faire attention à ce qu'on lit.

Oui, Votre Majesté, celui que vous voyez,
 c'est votre...

ELVINA.

Mon père...

OBERTO, s'arrêtant.

'Ah! pardon, j'étais déjà devant le roi. Eh
 bien! què dit la reine?

ELVINA, lisant.

« Le palatin avait un fils de l'âge du mien ;
 » on supposa sa mort, et cet enfant qu'on
 » nommait Théobald, c'est Miesko. »

OBERTO.

Bon ! bon ! il lui restera quelque chose, au
 moins.

ELVINA, lisant.

« Cependant, pour ne pas perdre entière-
 » ment la trace de mon fils, j'avais eu soin, à
 » l'insu de mon complice, de lui imprimer,
 » avec une liqueur corrosive, sur l'avant-bras
 » gauche, à côté d'un signe naturel, une M,
 » première lettre du nom de Miesko qu'il de-
 » vait porter. » (*A son père.*) Ah ! voyons,
 mon père !

OBERTO.

Tout à l'heure. Finissons d'abord ceci.

ELVINA , agitée.

Pardonnez , mon père... je ne puis... mon trouble...

OBERTO.

J'entends. C'est comme moi : la joie... Eh bien ! donne.

ELVINA , tristement , à part.

La joie , dit-il !

OBERTO , prenant l'écrit et lisant à son tour.

« Première lettre du nom de Miesko....
 » (*Élevant la voix.*) Je vous ordonne ,
 » Oberto , au nom des Dieux protecteurs des
 » Sarmates , d'aller aussitôt divulguer la vé-
 » rité. Je laisse à votre prudence le soin de
 » cette manifestation , qui doit rendre au vé-
 » ritable héritier du trône les droits et le
 » nom dont l'a dépouillé mon crime. Salut.
 » JUDITH de Bohême , reine des Sarmates. »
 Je vous obéirai , Madame !

ELVINA , prenant le bras d'Edmond.

Ah ! voyez promptement mon père !

OBERTO découvre le bras d'Edmond et s'écrie.

Voilà la lettre ! regarde , Elvina ; là , tout à côté de ce signe naturel.

ELVINA , douloureusement.

Je la vois , mon père !

(Elle laisse tomber sa tête sur le sein de son père.)

OBERTO.

Qu'est - ce donc , ma fille ? tu pleures à présent , quand notre Edmond...

EDMOND.

Tu pleures , mon Elvina ? Ah ! je partage ta douleur. Oberto , écoutez-moi : un si grand changement dans ma destinée me serait plus funeste qu'avantageux ; eh bien ! cet écrit , mon père , il faut l'anéantir.

OBERTO.

Que dites-vous , Seigneur ?

ELVINA , tendrement.

Ah ! mon Prince !

EDMOND.

Dis Edmond , mon Elvina , toujours Edmond ! Je ne puis être heureux qu'avec toi , que par toi ! toi seule , dans cette nuit profonde où le Ciel me condamne à vivre , toi seule peux guider mes pas et me faire chérir l'existence. Ah ! remerciez plutôt ma mère du crime dont elle s'accuse ; elle a mis à ma place un prince qui , par sa valeur et ses vertus , a mérité toute la confiance et l'amour des Sarmates. Oui , mon cher Oberto , je croirais volontiers que le succès miraculeux de cette salutaire supercherie est l'ouvrage des Dieux mêmes. Eh bien ! mon père , gardez le silence ; laissez régner Miesko , et permettez-moi d'être encore votre Edmond , l'heureux Edmond de ma tendre Elvina.

OBERTO.

Non , Prince , cela n'est pas possible.

ELVINA.

Eh ! pourquoi donc , mon père ? Pourquoi , si vous aimez véritablement Edmond , ne pas garder le silence ?

OBERTO.

Garder le silence ! non , mes enfans , l'ordre de la reine doit être exécuté ; sa mort l'a rendu sacré. Tu l'as entendu , ma fille ; c'est du fond de son tombeau qu'elle me crie : Oberto , je vous ordonne , au nom des Dieux protecteurs des Sarmates , d'aller aussitôt divulguer la vérité.

ELVINA.

Mais si cet officier ne vous avait pas trouvé ?

OBERTO.

Alors j'ignorerais que j'ai un devoir à remplir , et je n'aurais rien à me reprocher. Allons , mon Prince , il faut partir.

ELVINA.

Quoi ! sur-le-champ , mon père ?

OBERTO.

Sur-le-champ : l'ordre l'exprime ainsi.

ELVINA , timidement.

Et moi ?

OBERTO.

Parbleu ! tu viens avec nous. Notre aveugle peut-il se passer de sa conductrice ?

EDMOND.

Ah ! mon père , quel que soit le sort qu'on me prépare , Elvina m'accompagnera toujours.

(On entend le bruit de plusieurs voix au-dehors.)

OBERTO.

Qu'est-ce que c'est ? nos faneurs reviennent déjà ! Bon , tant mieux , je vais leur dire ce qu'il y aura à faire dans notre absence.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS , PAYSANS , PAYSANNES.

(Une troupe de faneurs , portant des fourches et des râtaux , arrivent joyeusement. Oberto va à leur rencontre.)

OBERTO , aux faneurs.

Vous arrivez à propos , vous autres. Écoutez.

(Il leur parle.)

EDMOND , à Elvina.

Oui , mon Elvina , tu seras toujours l'objet le plus cher à mon cœur. Le rang suprême n'aurait pour moi quelque prix qu'autant qu'il me laisserait le pouvoir d'ajouter à ton bonheur.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, MOULINO.

MOULINO, accourant.

En ben ! voisin , êtes-vous décidé ?

OBERTO.

Oui, Mouline, nous partons.

MOULINO.

Ah ! queu joie !

OBERTO , à Edmond et à sa fille,

Allons , venez , mes enfans.

(Les paysans se rangent pour les laisser passer.)

MOULINO , aux paysans.

Oui , mes amis , j'allons à la ville , j'allons voir les fêtes , j'allons... D'main , d'main , j' vous en conterai d' belles , allez !

(Oberto, Edmond et Elvina passent au milieu des paysans qui les saluent et les regardent aller , tandis que la toile se baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une place publique. Sur les premiers plans à gauche est le péristyle du palais de Sémomidas ; en face à droite est l'entrée d'une autre partie du palais qu'habite la grande-duchesse. On y monte par plusieurs degrés. On voit plus loin le portique d'un temple qui s'étend diagonalement depuis l'une des coulisses à droite jusque vers la moitié de la largeur du théâtre, il est fermé d'une porte de bronze. Quand cette porte s'ouvre, on aperçoit une partie de l'intérieur du temple, dont la position oblique dérobe le reste à l'œil du spectateur. Des lances croisées forment une espèce de barrière entre les deux palais et le temple ; on peut entrer par le milieu. Ces lances s'enlèvent plus tard. La gauche du fond du théâtre offre la continuation de la place publique décorée de riches fabriques jusque dans le plus grand éloignement.

SCÈNE I.

OBERTO , ELVINA , EDMOND ,
MOULINO , KALIG.

(Au lever du rideau, des gardes sont postés à l'entrée de la barrière formée par les lances. Kalig sort du palais à gauche, et va donner une consigne aux gardes. Oberto, suivi d'Elvina qui conduit Edmond, veut entrer ; mais les gardes s'y opposent.)

KALIG.

C'EST vous, Oberto ? (*Aux gardes.*) Lais-

sez, laissez passer. Ce jeune homme, qui a le malheur d'être aveugle, ne peut rester sans danger au milieu de la foule qui va remplir ces lieux.

(On laisse entrer Oberto, Elvina et Edmond.)

OBERTO, en entrant.

Parbleu ! mon officier, c'est fort heureux que vous vous soyez trouvé là ! c'est que j'ai affaire ici, moi (à part), et une grande affaire encore !

MOULINO, en dehors, aux gardes qui le repoussent.

Laissez-moi donc passer aussi. J'ais d'la compagnie, moi, afin qu'vous l'sachiez.

KALIG, aux gardes.

Laissez...

MOULINO, entrant et se retournant vers les gardes.

Pardi ! c'est le voisin Oberto, c'est sa fille et c'garçon que j'v'nons d'amener dans nout' carriole. Vous voyez donc ben... (À Kalig.) Eh ! ils étaient drôles de n' pas m' laisser passer !

OBERTO.

Veux-tu bien te taire, Moulino ?

MOULINO.

Eh ben ! oui, oui, v'là qu'est fini. Au fond, n' faut pas leus en vouloir, i' n' savent pas...

OBERTO.

Allons, paix ! (Tirant Kalig à part.)

244 L'ILLUSTRE AVEUGLE.

Vous ne vous doutez peut-être pas, mon officier, de ce que renferme l'écrit que vous m'avez remis ce matin ?

KALIG.

Renferme-t-il l'ordre de me le communiquer ?

OBERTO.

Non.

KALIG.

En ce cas, je vous laisse.

(Il s'éloigne et sort par le fond.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, excepté KALIG.

OBERTO, le regardant aller.

VOILA, certes, une discrétion bien rare !

MOULINO, regardant autour de lui avec extase.

Qu' c'est donc beau tout ça ! r'gardez donc, main'selle Elvina ! r'gardez donc... queu dommage, Edmond...

OBERTO, qui réfléchit.

Eh ! laisse-nous donc tranquilles, toi. (*Il se rapproche de sa fille et d'Edmond.*) Nous voici à la Cour ; mais il s'agit maintenant de trouver accès auprès du roi, et c'est ce qui ne sera peut-être pas facile.

ELVINA.

Ah ! mon père , je frémis à l'idée des suites que peut avoir votre démarche ! nous étions si heureux !

OBERTO.

Nous le serons davantage : c'est moi qui t'en réponds.

EDMOND.

Pouvez-vous le croire , Oberto ? tenez , vous le dirai-je , mon père ? le bruit confus de cette multitude qui se heurte et se presse autour de ce palais , ses acclamations qui redoublent par intervalles , le tumulte de ces préparatifs de fêtes , tout en ces lieux importune mon oreille et me fait déjà regretter notre paisible et champêtre asile. Ah ! c'est là que le silence de la nature n'est interrompu que par des bruits où l'ame s'intéresse ; le chant des oiseaux , les sons lointains de la flûte rustique , et surtout , mon Elvina , par les accens de ta douce voix , dont le charme apporte toujours à mon cœur l'impression d'un nouveau plaisir. Oui , mon père , si vous voulez m'en croire , nous retournerons au village , et nous nous garderons bien de troubler ces fêtes.

OBERTO.

Eh ! morbleu ! c'est pour qu'il leur en succède de plus belles ! Non , non , n'espérez pas ébranler ma résolution. (*Tandis qu'il*

continue de parler, on entend dans l'éloignement des appels de trompette.) Tout ici me transporte et m'élève l'ame ! l'appareil royal dont je me vois entouré, ce superbe palais, ce temple dont les portes vont s'ouvrir, ces trompettes guerrières qui annoncent l'anguste solennité... Je ne me possède plus ! mon sang pétille, je crois entendre déjà... Allons, allons, mes enfans, du courage ; il n'y a plus à balancer.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, KALIG, qui revient pour rentrer au palais.

OBERTO, l'arrêtant.

Un mot, s'il vous plaît, mon officier.

(Il l'amène sur le devant.)

ELVINA, à Edmond.

Nous tenterions en vain, mon cher Edmond, de dissuader mon père...

OBERTO, à Calig.

Vous saurez qu'il m'est ordonné dans l'écrit que vous m'avez remis... (*Kalig va pour se retirer.*) Un moment donc, je ne veux point vous en dire le contenu. Que diable ! vous êtes un singulier homme ! (*Kalig s'arrête.*) C'est au roi qu'il m'est ordonné de le montrer, cet écrit : or, il faut pour cela que je lui

parle : pour lui parler , il faut que quelqu'un m'y aide ; et ce quelqu'un c'est vous , puisque je vous trouve là. M'écouteriez-vous maintenant ?

KALIG.

Je vous écoute, en ce cas.

OBERTO.

A la bonne heure , voilà parler enfin.

KALIG.

Mais je ne vous cache pas qu'une difficulté, que je crois insurmontable, vous empêchera de parler vous-même au roi. Depuis longtemps Sémomislas n'est plus guère accessible qu'aux princes de sa maison et à ses premiers officiers. Vous devez penser d'ailleurs que dans un jour aussi solennel que celui-ci...

OBERTO.

Oh ! mais c'est très-solennel aussi ce que j'ai à lui dire ! il faut absolument qu'un de ceux qui ont le droit de l'approcher m'introduise auprès de lui.

KALIG.

Par exemple, on parle facilement au prince Miesko. Mais ce serait encore mal prendre son tems , quand l'heure de son hymen approche...

OBERTO.

Miesko ? non . non , ce n'est point à lui que je dois m'adresser, ah ! diable ! (A part.)

Ceci le concerne de trop près, ma foi ! (*Haut.*)
 Mais , j'y songe , le prince Rodolphe , que
 j'ai vu ce matin chez moi , qui m'a parlé ,
 qui m'a plusieurs fois appelé mon brave ,
 il ne se marie pas , lui ?

KALIG.

Non : mais il n'en est pas moins occupé ,
 et je doute fort qu'il soit d'humeur en ce
 moment... (*Mouvement dans le fond , occa-
 sionné par les gardes qui se rangent et por-
 tent les armes pour Rodolphe qui va passer.*)
 Le voilà justement, le prince Rodolphe , qui
 vient au palais.

OBERTO , à sa fille.

. Mettons-nous sur son passage.

KALIG.

Je souhaite qu'il veuille vous écouter.
 Pour moi, j'avoue que je n'oserais pas vous
 présenter à lui.

OBERTO.

Oh ! je me présenterai bien moi-même.
 (*A Elvina qui veut s'éloigner.*) Reste donc ,
 ma fille. Là , plus près de moi , pour qu'Ed-
 mond soit à portée.... Allons , allons , ne
 tremble pas.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS,, RODOLPHE.

(Rodolphe, en brillant costume, entre par la droite.
Il a l'air soucieux et marche vers le portique à gauche.)

OBERTO, se mettant sur son passage.

PRINCE, je voudrais vous parler. (*Rodolphe le regarde avec fierté, et continue sa marche.*
Seigneur, je suis ce vieux soldat chez qui, ce matin...

RODOLPHE, durement.

Revenez une autre fois.

OBERTO, l'arrêtant par le bras.

Mon Prince, l'affaire ne souffre aucun retard.

RODOLPHE, dégageant brusquement son bras.

Quelle audace! (*Se retournant vers le fond.*) Gardes!

OBERTO, vivement, à voix basse.

De grâce! point d'éclat devant le fils de votre maître.

(Il lui montre Edmond.)

RODOLPHE.

Qu'entends-je? (*Aux gardes qui s'approchent.*) Eloignez-vous. (*A Oberto, à voix basse.*) Que voulez-vous dire?

OBERTO.

Regardez ce jeune homme.

RODOLPHE.

Il est aveugle ?

OBERTO.

Oui, et c'est le fils de Sémo...

RODOLPHE.

Chut !... (*A part avec joie*). Le fils de Sémomiaslas ! (*A Oberto*). Les preuves ?

OBERTO.

Sur moi... et sur lui.

RODOLPHE, regardant autour de lui.

Eh bien ! il faut... Écoutez : il serait prudent de l'éloigner en ce moment, et quand il en sera tems...

OBERTO.

Je vous comprends, Seigneur.

(Il va parler bas à sa fille.)

RODOLPHE, à part.

Je n'ose encore me livrer au doux espoir que cet homme fait briller à mes yeux !

OBERTO, revenant, à Rodolphe.

Seigneur, ils vont s'éloigner, et dès que vous le jugerez convenable...

RODOLPHE

Fort bien. Suivez-moi dans le palais.

(Il entre sous le portique à gauche, et Oberto le suit.)

SCÈNE V.

ELVINA, EDMOND, MOULINO,
KALIG, GARDES dans le fond.

MOULINO, tout extasié.

MAIS voyez donc, voyez donc, l'voisin Obertol c'est qu'il va avec l'prince, dà! c'est qu'i' vous l'i parlait, là... tout aussi sans façon... Ah! mais v'là c' que c'est : i' l'i a fait boire d' son meilleur, c' matin, et ça vous fait tout d' suite une connaissance.

ELVINA, tristement.

Allons, mon cher Edmond, éloignons-nous. Espérons que le Ciel...

KALIG.

Rangez-vous, mes amis. La Grande-Duchesse sort de chez le roi et va rentrer chez elle. Le prince Miesko l'accompagne.

(On voit le peuple accourir dans le fond. Elvina fait ranger Edmond dans le coin à droite du théâtre).

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LIDA, MIESKO,
LINSKY, DAMES et PAGES de la suite
de la duchesse, et PEUPLE en dehors.

LE PEUPLE.

Vive le prince Miesko ! vive la princesse
Lida !

MIESKO, au peuple.

Mes amis, ces jours que vous priez le Ciel
de nous accorder seront tous consacrés à tra-
vailler à votre bonheur. Que les malheureux
ne craignent jamais de nous adresser leurs
plaintes. Plus nous pourrons sécher de larmes,
plus nous nous croirons dignes de la faveur
des Dieux.

EDMOND, à part.

Et voilà le prince que votre père veut...
Ah ! je n'y consentirai jamais ! (*Levant les
bras au Ciel.*) Grands Dieux ! écoutez mes
vœux sincères ! comblez Miesko de prospé-
rités, et ne souffrez pas...

ELVINA, bas, s'apercevant que Lida les observe.

Silence, mon ami !

LIDA, à Miesko.

Cher Prince, voyez donc ce jeune homme
dont les vœux appellent sur vous les bénédic-
tions du Ciel.

NIESKO, vivement.

Il est aveugle !

(Il s'approche d'Edmond.)

MOULINO, à part.

Bon ! c'est l' tour d'Edmond à présent !

NIESKO, prenant la main d'Edmond.

Dites-moi, jeune homme... (*Se retournant, à Lida.*) Ne vous étonnez pas, ma chère Lida, de l'intérêt qu'il m'inspire ; j'étais aveugle aussi, m'a-t-on dit, quand je vins au monde ; mais un miracle du Ciel... (*À Edmond.*) Dites-moi, mon bon ami, pourquoi vous trouvez-je ici ? serait-il en mon pouvoir d'apporter quelque adoucissement à votre situation ?

EDMOND, avec trouble.

Non, Prince. Jusque aujourd'hui ma situation fut heureuse ! les soins qu'on a pris de moi... Que pourrait-il manquer à mon bonheur ? je suis aimé.

NIESKO.

Je voudrais trouver l'occasion de vous rendre plus heureux encore.

EDMOND.

Vous, Seigneur ! Ah ! c'est trop... pardonnez, ces yeux, que le Ciel a privés du plaisir de contempler en ce moment le plus aimable des princes, se remplissent de larmes. Mon cœur... Ah ! que je puisse au moins, sur cette main chérie... (*Il baise la main du prince,*

puis saisissant celle d'Elvina.) Allons, mon Elvina... Seigneur, nous allons nous retirer, quand vous avez paru : permettez...

MIESKO.

Comment vous nommez-vous ?

EDMOND.

On me nomme...

ELVINA.

Edmond, Seigneur.

MIESKO.

Eh bien ! allez, Edmond. Je n'ai qu'une prière à faire à votre aimable conductrice, c'est de diriger quelquefois vos pas vers les lieux où l'on peut me rencontrer.

EDMOND, avec sentiment.

Seigneur, je l'en prierai souvent moi-même.

(Elvina l'emmène).

MOULINO, à part, les suivant.

Bon, bon, avant que l'jour s' passe, p't-ête ben qu'y aura un prince qui m' parlera itout, à moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LIDA, MIESKO, LINSKI, GARDES et
PEUPLE dans le fond.

MIESKO, à Linsky.

Mon cher Linsky, je te charge de t'informer de la demeure et de tout ce qui concerne cet intéressant jeune homme.

LINSKY.

Oui, Seigneur.

LIDA.

Ah! cher Prince, comment ne partagerais-je pas les sentimens d'amour que vous inspirez à tout ce qui vous approche? avez-vous pu craindre un seul instant que l'importune poursuite du castellan de Sandomir pût jamais vous nuire dans mon cœur? Cependant je ne puis trop vous recommander de vous défier de lui : ses discours injurieux, ses perfides insinuations à votre égard... Je crois Rodolphe capable de tout.

MIESKO.

Aimable Princesse, laissons Rodolphe et sa fureur jalouse : il vous aime et vous perd, il est assez puni. Mais le temple va s'ouvrir : l'instant approche où je vais faire aux Dieux le serment de vous adorer toujours. Je retourne auprès de mon père, et je reviens

bientôt avec lui et toute sa cour, vous chercher et vous conduire aux pieds de nos autels.

(Il la quitte, et rentre au palais. Lida le regarde aller avec une expression d'amour. Le peuple se disperse insensiblement pendant la scène suivante.)

SCÈNE VIII.

LIDA, seule d'abord, ensuite RODOLPHE, STAROW, OBERTO, qui reste dans le fond.

LIDA.

Que vois-je? Rodolphe a rencontré Miesko : son visage est riant! il serre la main de son rival! le sourire de Rodolphe me fait trembler! il vient, rentrons.

RODOLPHE, entrant, à Lida, prête à monter les degrés du portique à droite.

La Grande-Duchesse de Lithuanie daignera-t-elle recevoir mes félicitations?

LIDA.

Seigneur, elles pourraient me flatter beaucoup, si elles étaient sincères.

RODOLPHE.

Vous avez raison, Madame, de douter que je puisse me réjouir du bonheur de mon rival. Si du moins je pouvais croire au vôtre,

si je ne voyais que moi seul à plaindre, je souffrirais en silence, et...

LIDA.

Rodolphe, pour vous épargner l'inutile soin de le rompre, ce silence, je vous laisse.

RODOLPHE.

Encore un mot, Madame. Des révélations inattendues ont quelquefois dévoilé des vérités qu'on avait cru couvrir d'une ombre impénétrable.

LIDA.

Que voulez-vous dire, Seigneur?

RODOLPHE.

Qu'il serait possible que Miesko ne fût pas ce que vous pensez. Il faut que j'en convienne, la charmante duchesse ne peut dignement donner sa main qu'à l'héritier du trône, et si l'heureux Miesko était cet héritier...

LIDA.

Qu'entends-je! vous osez prétendre que Miesko...

RODOLPHE, à voix basse.

Pourrait n'être point le fils de Sémomislas.

LIDA, avec indignation.

N'être point le fils... (*Se reprenant avec ironie.*) Seigneur, voici l'heure où le prince que j'aime va venir, avec son père, pour

me conduire au temple, souffrez que j'aie les attendre.

(Elle le quitte avec fierté et entre sous le portique à droite).

SCÈNE IX.

RODOLPHE, STAROW, OBERTO.

RODOLPHE, à part.

ORGUEILLEUSE Lida ! tu me braves ; mais bientôt... (*Appelant.*) Oberto ! (*Bas.*) Allez chercher le prince.

OBERTO, hésitant

Le prince ?

RODOLPHE.

Oui, votre auguste élève. Oublieriez-vous déjà ?...

OBERTO.

Ah ! pardon ! ce titre est si nouveau pour moi... Ce matin je l'appelais encore mon fils. J'y cours, Seigneur.

(Il sort.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, STAROW, GARDES
dans le fond.

RODOLPHE.

Mon cher Starow, pouvais-je espérer que l'heure de la vengeance fût pour moi si prochaine ! Cette heureuse découverte change toutes mes dispositions. Il était difficile d'attaquer Miesko, environné, comme il l'était, de tout le prestige du souverain pouvoir. Il est vrai que nous avons su gagner son écuyer Linsky ; mais, dans cette nouvelle conjoncture, l'assistance de Linsky nous devient probablement inutile. D'ailleurs, la mort de Miesko ne m'importe plus autant ; ses droits vont être anéantis, et, dans la classe où Miesko va descendre, je pourrai, sans danger, le laisser vivre ou l'écraser à mon choix.

STAROW.

Ne craignez-vous pas, Seigneur, que, même en perdant ses droits, Miesko ne conserve encore son pouvoir ? n'a-t-il pas toute l'estime et toute la tendresse de Sémomislas ? suffit-il, pour les lui ôter aussitôt, de présenter à ce père, malgré lui désabusé, un jeune homme aveugle, son véritable fils, sans doute ; mais un fils qu'il ne connaît pas, qu'il n'a point chéri dès l'enfance ; un fils...

RODOLPHE.

Que m'importent les regrets et les affections de Sémomistas ! une fois la vérité publiquement déclarée, Sémomistas sera forcé de la reconnaître. Est-ce un faible vieillard qui pourra se soustraire aux effets qu'elle doit produire ? Non, non, que l'aveugle se montre, ses droits sont proclamés, Miesko tombe, et mon triomphe est certain.

STAROW.

Mais, Seigneur, l'obstacle à vos plus chers désirs ne sera que remplacé, et non détruit : l'aveugle reconnu...

RODOLPHE.

Si tu me connais bien, Starow, tu dois présumer que notre aveugle ne jouira pas long-tems de son étonnante élévation ; je veux qu'il soit, aux yeux des Sarmates, tel qu'un brillant météore qui, dans la nuit sombre, frappe un chêne altier, le brise et s'évapore aussitôt ; mais j'aperçois Oberto ; sa fille conduit ici l'aveugle. Tâchons de m'attirer la confiance de ce nouveau Miesko.

SCÈNE XI.

OBERTO, RODOLPHE, EDMOND,
ELVINA, STAROW.

OBERTO, entrant le premier.

ALLONS, ma fille, fais approcher.

ELVINA.

Ciel ! c'est le prince...

EDMOND, vivement, tendant les bras.

Le prince Miesko ! où est-il ?

OBERTO, à voix basse.

Vous vous trompez. Seigneur, c'est votre parent, le grand castellan de Sandomir.
(Edmond laisse retomber ses bras d'un air indifférent.)

RODOLPHE.

D'où vient cette affection pour Miesko, et cette indifférence pour moi ?

ELVINA, à Rodolphe.

Seigneur, il ne vous connaît point encore, et Miesko lui a parlé tantôt avec tant de bonté...

RODOLPHE, mécontent.

Miesko lui a parlé ? (*Il s'approche d'Edmond et lui prend la main.*) Cher Prince, je retrouve donc un parent qu'il me sera doux de chérir. Je rends grâces aux Dieux de ce qu'ils n'ont pas permis qu'une odieuse imposture triomphât plus long-tems. Sénomislus va retrouver un digne héritier de sa couronne..

EDMOND, vivement.

Un digne héritier de sa couronne ! Ah ! Seigneur, ne déguisez point votre véritable pensée dites franchement, et je le dirai de bon cœur avec vous, qu'il eût été plus heu-

reux pour l'État et pour moi qu'on m'eût laissé dans mon humble asile, et que Miesko eût conservé des droits qu'il a su légitimer par tant de vertus et de qualités aimables.

RODOLPHE.

Laissons Miesko ; ce jeune homme devient dès ce moment étranger aux intérêts qui doivent nous occuper.

EDMOND.

Miesko étranger aux intérêts de la Sarmatie ! Non, Seigneur, Miesko ne perdra rien, ou je n'aurai pas véritablement le pouvoir que doit me donner ma naissance. Eh ! grands Dieux ! que me servirait de régner, s'il ne m'était pas permis d'être juste !

RODOLPHE, avec un mouvement de dépit.

Croyez-vous, Prince, que Miesko vous saura gré de vos généreuses intentions ? surtout quand il vous verra devenir l'heureux époux de la princesse qu'il adore ?

EDMOND.

Que dites-vous, Seigneur ?

RODOLPHE.

Oui, Prince, la charmante duchesse de Lithuanie doit sa main à l'héritier du trône, et c'est à vous, maintenant...

EDMOND, à Elvina qui chancelle à côté de lui.

Qu'as-tu donc, mon Elvina ?

ELVINA , retenant ses larmes.

Ah! Prince, soyez heureux avec elle... cessez de vous occuper d'une infortunée...

EDMOND.

Moi que je consente!.. (*A Rodolphe.*) Non, Seigneur, la grande-duchesse ne peut être mon épouse, je ne puis l'aimer, je ne puis être aimé d'elle; non, non! voilà ma seule compagne, voilà celle qui ne me quittera jamais.

RODOLPHE.

Eh bien! Seigneur, vous serez le maître de suivre l'impulsion de votre cœur; j'aurai soin de contribuer moi-même à tout ce qui pourra vous plaire. (*A Starow, à part.*) Starow, conduis-les chez toi, et qu'ils y attendent l'instant où il sera convenable de les faire paraître. (*A Edmond.*) Allez, Prince, cet officier va vous conduire. Il me tarde de pouvoir vous rendre publiquement mon sincère hommage.

EDMOND, bas à Elvina, tandis qu'ils s'éloignent.

Je n'aime point cet homme, Elvina; ce n'est point là Miesko!

(Ils sortent par la gauche, au-delà du péristyle.)

SCÈNE XIV.

LE ROI, MIESKO, RODOLPHE,
OFFICIERS, GARDES, DANSEURS et
DANSEUSES, PEUPLE.

(Le roi et toute sa cour sortent du portique à gauche, et marchent au bruit des fanfares vers le portique à droite ; mais le roi s'arrête à la vue du peuple qui remplit le fond de la scène. Pendant cette entrée, on fait disparaître la barrière.)

SÉMOMISLAS, au peuple.

Mes amis, tandis qu'on prépare au temple le sacrifice qui doit consacrer ce grand hymenée, témoignez, par vos danses et vos jeux, l'allégresse de vos cœurs ; célébrez le bonheur de ces époux, célébrez celui de votre roi, qui, dans cette auguste alliance, a principalement considéré les intérêts de son peuple et ceux de toute la Sarinatie. (*Après un bruit de fanfare.*) Allons chercher la Duchesse.

SCÈNE XV.

DANSEURS et DANSEUSES, GARDES, PEUPLE.

(Les danses commencent. Le ballet peut être coupé par une entrée de Tartares ou d'hommes à demi-sauvages tels que plusieurs contrées de la Pologne pouvaient en offrir encore dans ces tems reculés.)

SCÈNE XVI.

SÉMOMISLAS, MIESKO, LIDA,
RODOLPHE, UN GRAND-PRÊTRE,
PRÊTRES, OFFICIERS, GARDES ET PEUPLE.

(A la fin du ballet, les portes du temple s'ouvrent; des prêtres apportent un autel sur le parvis, d'autres tiennent différens vases destinés aux sacrifices. Le roi rentre avec sa cour, amenant la Duchesse qu'il conduit à l'autel avec Miesko : le grand-prêtre les reçoit, il allume l'encens, les époux s'inclinent, le pontife étend la main. Roulement de timbales, et Oberto paraît.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, OBERTO, suivi d'EDMOND
et d'ELVINA.

OBERTO, criant de toute sa force.

SUSPENDEZ l'hymen de Miesko! il n'est point
fils de Sémomîslas.

(Étonnement et tumulte. Le roi, Miesko, Lida,
Rodolphe, ensemble pendant le bruit de l'or-
chestre.)

LIDA.

Oh ! Ciel !

MIESKO.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Que veut-il dire ?

SÉMOMISLAS.

Quel est le ténéraire ?...

(Ils se rapprochent de l'avant-scène.)

LIDA , regardant Rodolphe,

Rodolphe le connaissait , sans doute.

OBERTO , tenant Edmond par la main.

O mon roi ! voici votre fils.

SÉMOMISLAS.

Mon fils !

LIDA et MIESKO , ensemble , à part.

Son fils !

OBERTO , présentant l'écrit au roi.

Oui , Seigneur. Daignez vous-même jeter les yeux...

SÉMOMISLAS.

Voyons. (*A Rodolphe.*) Ciel ! ces caractères sont de la main de mon épouse !

RODOLPHE.

Est-il possible !

SÉMOMISLAS.

Je frémis du mystère qu'ils vont me dévoiler !

(Il lit.)

LIDA , à Miesko.

Ah ! Prince , n'est-ce point un affreux complot ?

(Le roi se trouble en lisant , s'interrompt pour regarder Edmond , puis continue de lire.)

MIESKO, bas à Lida.

Chère Princesse ! ah ! c'est la vérité ! voyez quel trouble agite le roi, à la lecture de ce funeste écrit !

SÉMOMISLAS, à part.

Grands Dieux !

(Il continue de lire.)

EDMOND, bas à Elvina.

Ah ! mon Elvina !

ELVINA.

Je me soutiens à peine !

OBERTO, bas à Elvina.

Du courage !

SÉMOMISLAS, à part.

Qu'ai-je lu !

(Il s'approche d'Edmond, lui prend la main et le regarde attentivement.)

OBERTO, bas à Edmond.

C'est le roi.

(Edmond s'incline profondément.)

SÉMOMISLAS, à part.

Ces traits... (*Bas à Miesko, en lui serrant la main.*) Cet homme avait raison, Miesko, tu n'es pas mon fils ! (*A sa cour.*) Rentrons au palais. (*A Edmond.*) Venez, malheureux jeune homme. (*A Rodolphe.*) Rodolphe, tu vas assembler mon conseil. Nous lirons cet écrit, nous interrogerons cet homme. (*mon-*

trant Oberto), enfin nous ne négligerons rien pour nous assurer de la vérité. (*Au grand-prêtre, à haute voix.*) Saint pontife, un événement d'une haute importance, et qui mérite le plus sévère examen, nous force de suspendre en ce moment l'auguste solennité.

RODOLPHE, à part.

Je triomphe !

SÉMOMISLAS, à voix basse à Miesko.

Suis-nous, mon cher Miesko, si tu n'es plus mon fils, j'aurai toujours pour toi la tendresse d'un père.

(Il témoigne ses regrets à la Duchesse et s'achemine vers le palais. Miesko serre douloureusement la main de Lida, qui le quitte pour rentrer chez elle, suivie de ses femmes. Rodolphe jette un coup d'œil de satisfaction sur le désespoir des deux amans. Tout le monde qui est resté dans le fond exprime au grand étonnement, et la toile se baisse sur ce tableau.)

FIN DU SECOND ACTE.

Nota pour les théâtres qui n'ont point de ballet.

Si l'on supprime le ballet, Sémomielas dira seulement au peuple, scène XIV; *Mes amis, livrez-vous à l'allégresse de vos cœurs ; célébrez le bonheur de ces époux , célébrez celui , etc.* (le reste du couplet). Aussitôt qu'il sera entré avec sa cour sous le portique à droite, les prêtres paraîtront comme dans la scène XVI, et le roi rentrera de suite pour conduire les époux à l'autel. Il faudra aussi retrancher à la fin du second couplet de Rodolphe, scène XII, ces deux mots : *Les danses*, et dire seulement : *Les cérémonies et tous ces témoignages*, etc.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le jardin du palais, baigné par la Vistule. A droite est une terrasse sur laquelle on monte par trois ou quatre marches. Cette terrasse indique que le palais, qu'on n'aperçoit pas, est à peu de distance de ce côté-là. A gauche sont de grands arbres indiquant l'entrée du parc. Dans le fond une balustrade, à hauteur d'appui, sépare cette partie du jardin du fleuve qui s'étend à perte de vue et ne laisse apercevoir que des sommets de montagnes dans le plus grand éloignement. Dans le fond à gauche, en face de la terrasse est une porte grillée. C'est par cette porte qu'on va sur un rocher qu'on voit de ce côté, au-delà de la balustrade. Ce rocher fort élevé est creusé en dessous et pend sur le fleuve. On voit dessus quelques ruines qui paraissent celles d'un petit temple. Un sentier bordé de broussailles conduit diagonalement du bas du rocher jusqu'à sa pointe la plus haute.

SCÈNE I.

MOULINO, sortant de la porte grillée à gauche.

MAIS, mon Dieu ! je n' pourrons donc pas sortir du château ! j' sommes, morguienne ! ici comme un r'nard pris au piège. V'là deux heures que j' marche et que j' trouve d' tous côtés des gens à hallebarde qui m' disent : on n' passe pas. — Mais, camarades, je n' passe pas non plus, j' m'en vas. — On n' passe

pas. (*Montrant la porte grillée.*) Tout à Pheure, j' vois ç'te grille ouverte : vite ! j' sors par là. Ah ! bon ! qu' je m' dis à part moi , m' v'là dehors pourtant ! Ah ben ! oui , dehors ! n' v'là-t-i' pas que j' monte , que j' monte , qu' ça n'en finissait pas , et que je m' trouve à la parfin tout en haut de ç' rocher là-bas , où ç' que je n' vois plus à droite , à gauche et d'vant moi que ç'te grande rivière qu'il appelle la Vistole. Mafine ! m'a ben fallu r'venir sur mes pas ; et v'là la nuit qui va v'nir ! jarni ! faudra donc.... Si j' pouvions rencontrer au moins l' voisin Oberto, pour qu'i' m'explique par le menu comment i' s' fait qu' nout' aveugle est un prince , et l' fils du roi , encore ! mais c'est que j' n'en r'viens pas , moi !... Voyais donc , voyais donc ! c'est avec l' fils du roi que j'avons joué si souvent , quand j'étions tous les deux p'tits garçons : c'est-i' possible ça !... C'est d' lui pourtant , ç'te fois que j' l'avons malicieusement fait trébucher , c'est d' lui qu' j'avons r'çu sur l'œil gauche ç' coup de poing... qu'était fier j' dis ! Quoi ! ç' coup de poing... c'était d'un prince ! par la jarni ! faudra que j' l'i rémémote ça ; oui , oui , j' sis ben sûr qu' ça m' vaudra... suffit , on pourra dire qu' Moulinio a r'çu là un bon coup d' poing ! (*Bruit de trompette à droite. Moulinio va regarder sur la terrasse.*) Oh ! oh ! j' crais qu' v'là l' roi qui vient par ici avec l' prince Rodolphe ! Quand i' s'ront

passés , le r' tournerons voir du côté du château si je n' trouverons pas enfin l' voisin Oberto et main'selle Elvina.

(Il se range dans le fond et s'en va bien vite par la terrasse, aussitôt que Sémomislav et Rodolphe en sont descendus.)

SCÈNE II.

SÉMOMISLAV, RODOLPHE, QUELQUES GARDES dans le fond.

SÉMOMISLAV.

ELOIGNONS-NOUS un instant , mon cher Rodolphe , de cette foule qui m'obsède. Je veux te communiquer mes desseins et prendre tes avis. L'événement de cette journée , en me rendant un fils que la nature m'ordonne de chérir , n'a point pour cela détruit l'affection vraiment paternelle qu'a dû m'inspirer Miesko.

RODOLPHE.

Théobald , voulez-vous dire , Seigneur ?

SÉMOMISLAV.

Théobald , soit ; mais laisse-moi continuer de l'appeler Miesko ou mon fils. On ne perd pas en un jour une si longue et si chère habitude.

RODOLPHE.

Poursuivez , Seigneur.

SÉMOMISLAS.

L'intérêt des Sarmates m'avait fait traiter du mariage de celui que je croyais mon fils avec l'héritière du grand-duché de Lithuanie. Les qualités aimables de Miesko devaient faciliter l'exécution de cet accord politique ; Miesko devait plaire et plut en effet à la duchesse. Aujourd'hui tout est changé : j'ai toujours un fils, mais ce n'est plus Miesko. Il faudrait donc, pour unir Edmond et la Duchesse, faire violence à tous deux. Je ne dois point y penser. D'ailleurs Edmond est assez malheureux des disgrâces de la nature, sans lui imposer encore le fardeau d'un devoir politique.

RODOLPHE.

Je suis entièrement de votre avis, Seigneur. En effet la charmante Duchesse ne peut épouser Edmond.

SÉMOMISLAS.

Eh bien ! elle ne l'épousera point. D'un autre côté, Miesko, en cessant d'être mon fils, a droit d'attendre de ma tendresse, et même de ma justice, tous les dédommagemens qui sont en mon pouvoir. Je n'en vois pas d'autre que la main de la Duchesse, et le titre de Grand-Duc de Lithuanie que ce mariage lui donnera.

RODOLPHE.

Y pensez-vous, Seigneur ? la Grande-Duchesse épouserait...

SÉMOMISLAS.

Le palatin de Rava ; je vois peu d'obstacles à cette nouvelle négociation.

RODOLPHE.

Et comptez-vous pour rien le danger qu'il y aurait de rendre si puissant un vassal ambitieux ?

SÉMOMISLAS.

Je n'ai rien à craindre de Miesko.

RODOLPHE.

Vous pourriez vous tromper , Seigneur. Quelque chose que vous fassiez pour Miesko , il ne se croira point dédommagé de ce qu'il perd aujourd'hui. Croyez-vous donc qu'il puisse dévorer tranquillement l'affront qu'il vient de recevoir. Je ne vous dissimule pas que je crains pour votre fils l'effet de son ressentiment. A la vérité, c'est moi que vous avez chargé de veiller sur Edmond ; cependant puis-je répondre... Je n'accuse point Miesko , mais pourquoi l'a-t-on vu disparaître à la sortie du conseil ? pourquoi s'éloigne-t-il de vous en ce moment ? quelles pensées peuvent l'occuper dans la solitude ?

SÉMOMISLAS.

Rodolphe , tes doutes outragent Miesko. Il adore la Duchesse, il croit la perdre ; il n'est pas difficile de deviner l'objet des pensées qui l'occupent. Si tu n'as point d'autres

objections contre le dessein que mon cœur vient de m'inspirer , il s'accomplira.

RODOLPHE , avec contrainte.

Seigneur, on ne peut qu'admirer vos généreuses résolutions. (*A part.*) Je saurai bien en empêcher l'effet.

SÉMOMISLAS.

Eh bien ! Rodolphe , fais chercher Miesko , et qu'on l'avertisse que je veux lui parler. Je rentre au palais.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE III.

RODOLPHE.

Tout me fait la loi de presser l'exécution de mon projet. Le lieutenant Fritz , qui m'est dévoué , commande le poste que j'ai placé à la porte de l'appartement où je tiens Edmond. J'ai pris soin d'en écarter Oberto et sa fille. Je puis donc disposer du prince quand je voudrai. D'un autre côté , si Starow peut m'assurer de l'écuyer de Miesko , il me sera facile d'imputer à Miesko lui-même... Mais Starow tarde bien à revenir. C'est ici cependant... Qui vient en ces lieux ?... Ah ! c'est Elvina et son père. Tâchons de les éloigner promptement.

(Le jour commence à baisser.)

SCÈNE IV.

RODOLPHE, ELVINA, OBERTO.

ELVINA, à son père descendant la terrasse.

Oui, mon père, je veux parler au prince Rodolphe. (*A Rodolphe.*) Seigneur, vous avez donné l'ordre de ne laisser approcher personne de l'appartement qui renferme le prince Edmond. C'est par oubli, sans doute, que mon père et moi ne sommes point exceptés.

RODOLPHE.

Non, cet ordre est général et ne souffre point d'exception.

ELVINA.

Qu'entends-je ? Il nous serait défendu de revoir le prince ! à nous ses amis les plus chers, à nous dont il a juré lui-même de ne se séparer jamais ?

RODOLPHE.

Mes amis, on pourra vous permettre quelquefois d'approcher de lui. Mais vous ne devez point espérer...

ELVINA.

Quelquefois, grands Dieux !

OBERTO, à part.

Oh ! mais ceci commence... (*Haut.*) Ma

filles, c'est tous les jours que le prince veut dire.

RODOLPHE.

Oberto, vous osez, je crois, me manquer de respect!

OBERTO.

Pardonnez, Prince, si j'ai cru donner à votre expression son véritable sens. Je vous aurais plutôt, selon moi, manqué de respect, si je vous avais prêté l'intention de déplaire au fils de votre maître.

RODOLPHE.

Oberto!

ELVINA, bas à son père.

Mon père...

OBERTO, à sa fille.

Eh! non, non, ventrebien! Je ne me tairai pas. Je n'aurai point en vain élevé l'enfance de l'héritier du trône, je ne l'aurai point vingt ans chéri comme un fils, pour renoncer en un jour à la satisfaction que je m'étais promise de passer auprès de lui le reste de ma vie. (*A Rodolphe.*) Seigneur, je ne demande point, pour ce que j'ai fait, ni trésors ni dignités; mais qu'on me laisse auprès de mon Edmond; je vous ai dit comme je l'aime; eh bien! Prince, il faut que je le voie tous les jours pour l'aimer à mon aise.

RODOLPHE, à part.

Contraignons-nous. (*Haut.*) Allons, cal-

me-toi, mon cher Oberto, et vous aussi, ma belle amie; vous le reverrez demain.

ELVINA, avec crainte.

Et... tous les jours, Seigneur?

RODOLPHE.

Oui... oui, tous les jours.

OBERTO.

Sans doute, sans doute. Je savais bien, moi, que c'était un malentendu.

RODOLPHE.

Retournez au palais, mes amis; j'ai déjà donné des ordres pour que rien de ce qui peut vous être agréable ne vous soit épargné.

OBERTO, à Elvina qui hésite à le suivre.

Allons, viens, ma fille; qui te retient encore?

ELVINA, bas, montrant Rodolphe.

Mon père, si nous pouvions obtenir...

OBERTO.

De revoir notre Edmond aujourd'hui? non, ta prière serait vaine; mais nous lui parlerons demain. Il est prince après tout, et, morbleu! j'espère que ce ne sera pas pour rien.

(Ils remontent la terrasse et s'en vont.)

SCÈNE V.

(La nuit vient sensiblement.)

RODOLPHE, STAROW, entrant par la gauche.

RODOLPHE.

ENFIN me voilà libre ! (*A Starow qui entre.*)
Ah ! Starow. Eh bien ! Miesko, où est-il ?

STAROW.

Seigneur, je sais qu'après avoir promené long-temps ses amoureuses rêveries dans les allées du parc, il vient de sortir enfin pour aller chez la Duchesse.

RODOLPHE.

En es-tu bien sûr ?

STAROW.

Je l'ai vu moi-même diriger ses pas de ce côté.

RODOLPHE.

Heureuse circonstance ! il ne pouvait s'absenter plus à propos pour mes desseins. Mais son écuyer Linsky, viendra-t-il ?

STAROW.

Oui, Seigneur, et nous pouvons compter sur lui. Le vif ressentiment d'une punition sévère que lui fit un jour infliger son maître

nourrit depuis lors dans son cœur le désir de la vengeance.

RODOLPHE.

Fort bien. J'aurais pu me passer de Linsky, mais, en me servant d'un homme connu pour être à Miesko, j'établis sans peine la probabilité que Miesko seul aura pu diriger le coup hardi que nous allons frapper.

STAROW.

Mais, Seigneur, je serai avec Linsky, moi, et je suis connu pour être à vous.

RODOLPHE.

Sois tranquille, j'ai tout prévu. N'as-tu pas préparé la barque ?

STAROW.

Oui, je l'ai attachée là-bas, de l'autre côté de ce rocher.

RODOLPHE.

Eh bien ! toi seul devras passer dans cette barque avec l'aveugle. Linsky t'attendra sur le bord du fleuve ; mais au lieu de le rejoindre, tu iras aborder ailleurs. De mon côté, averti par le signal dont nous sommes convenus, je répands l'alarme au palais ; alors, recherche générale, le rocher n'est point oublié, et l'on ne trouve que Linsky.

STAROW.

Fort bien, Seigneur, me voilà rassuré.

RODOLPHE.

Cependant, à tout hasard, aie soin de nommer plusieurs fois Linsky devant Edmond. Si le coup manque, car il faut tout prévoir, l'aveugle aura retenu ce nom, et, répété par lui, ce nom accusera Miesko : au moins je me serai vengé de mon odieux rival.

STAROW.

J'entends quelqu'un : c'est Linsky, sans doute.

SCÈNE VI.

LINSKY, RODOLPHE, STAROW.

RODOLPHE, à Linsky qui entre par la gauche.

LINSKY est donc toujours disposé à me servir ?

LINSKY.

Oui, Seigneur. Mais Starow m'a fait entendre que ce n'est plus Miesko...

RODOLPHE.

Non.

LINSKY, à part.

Je respire !

RODOLPHE.

C'est d'Edmond qu'il s'agit en ce moment.

LINSKY.

Du prince aveugle ?

RODOLPHE.

Oui. Balancerai- tu ?

LINSKY.

Moi, Seigneur ! ordonnez ; mon zèle...

RODOLPHE.

Il suffit. Mais voici la nuit ; tout est maintenant tranquille au palais. Il est temps d'agir.

LINSKY.

Quoi ! Seigneur, c'est sur-le-champ...

RODOLPHE.

Sur-le-champ.

LINSKY, à part.

Ciel !

RODOLPHE.

Résumons notre plan. Toi, Linsky, tu vas nous attendre ici, tandis que nous allons chercher Edmond. Dans peu d'instans tu nous reverras. Observe bien si personne ne s'approche de cet endroit. Toi, Starow, tu viens avec moi, tu vas persuader à l'aveugle que nous allons le conduire auprès d'Oberto et de sa fille. Tu peux lui parler sans inconvénient, il ne connaît point ta voix. Nous le ferons sortir du palais par une porte secrète, et nous rejoindrons ici Linsky. Alors, mes amis, je vous l'abandonne, vous le conduirez par les détours de ce rocher jusqu'à la barque que vient de préparer Starow.

LINSKY, à part.

Bon , Rodolphe n'y sera pas.

RODOLPHE.

De gré ou de force vous l'y faites entrer.
Mais qu'il n'y en ait qu'un de vous qui entre
dans la barque avec lui ; ce sera toi , Starow ;
Linsky restera en observation sur la rive.
Alors , mon cher Starow . pousse au large ,
gagne le milieu du fleuve , et là...

STAROW.

Je vous comprends , Seigneur.

RODOLPHE.

Resté seul dans la barque , tu donneras
aussitôt le son de cor , signal du succès. A ce
signal , je cours avertir le roi de la dispari-
tion d'Edmond , et je préside moi-même aux
vaines recherches qu'il ne manquera pas d'or-
donner. Toi , Linsky , tu attendras que Sta-
row vienne te rejoindre. Cependant il pour-
rait arriver qu'un obstacle l'en empêchât.
Dans ce cas , il t'en avertirait par un second
son de cor. (*A Starow , avec un coup d'œil
d'intelligence.*) Entends-tu , Starow.

STAROW.

Oui , Seigneur.

RODOLPHE.

Ainsi , Linsky , il te faudra , pour quitter
le poste que je viens de t'assigner , attendre
ce second signal.

LINSKY.

Cela suffit, Seigneur.

STAROW, à part.

Il l'attendra long-tems, celui-là.

RODOLPHE.

Allons, suis-moi, Starow.

(Ils sortent).

SCÈNE VII.

(Il fait tout-à-fait nuit; mais la lune éclaire le fond de la scène.)

LINSKY.

JESE Ciel ! c'est à l'instant même que le complot va s'exécuter ! moi qui croyais ne venir que pour les entendre concerter leurs mesures ! Ah ! courons au palais, courons dénoncer... Que vais-je faire ? le secours arriverait trop tard, et le crime... Restons... Rodolphe ne sera point avec nous : c'est donc à Starow seul que je dois avoir affaire ; il me sera facile... Oui, restons. Rodolphe ne me soupçonne point : il a pu croire que j'aurais voulu trahir pour lui un maître que j'aime ! mais quel est le crime qu'un scélérat ne trouve pas vraisemblable ? Lassé de voir toujours le trop confiant Miesko se rire de mes inquiétudes, j'ai voulu, sans l'en prévenir, paraître

me rendre complice de son mortel ennemi , pour pénétrer dans ses secrets et parvenir à savoir de quels pièges je pouvais garantir mon généreux maître ; mais Rodolphe , qui n'en-
vie plus à Miesko ses droits au trône , tourne aujourd'hui sa rage contre celui qui lui suc-
cède : c'est le malheureux Edmond qu'il dé-
voue à la mort... Eh bien ! je saurai l'empê-
cher aussi. Rassuré maintenant sur le danger
qui menaçait mon maître... que dis-je ? ras-
suré ! quelle horrible idée me frappe ! En ef-
fet , si ce n'est plus mon maître que ce noir
complot regarde , pourquoi donc vouloir en-
core se servir de moi ? oui , c'est Miesko
qu'on veut perdre aussi. Ce son de cor qui
doit avertir Rodolphe de donner l'éveil au pa-
lais ; cette affectation de me recommander
d'attendre Starow sur le bord du fleuve . où
l'on pourra me trouver... Plus de doute ; c'est
un moyen d'imputer à Miesko la disparition
de l'aveugle. Ah ! tâchons de sauver Edmond ,
ce sera sauver aussi mon maître. Mais je crois
entendre... oui , ce sont eux ! ô Ciel ! seconde-
moi ! Les voici , dissimulons.

SCÈNE VIII.

LINSKY, RODOLPHE, EDMOND
STAROW, portant un cor en sautoir.

(Rodolphe, tenant Edmond par la main, le fait descendre de la terrasse; Starow le tient de l'autre côté. Edmond paraît inquiet.)

EDMOND.

Pourquoi cette main serre-t-elle si violemment la mienne?... et pourquoi tremble-t-elle? (*Rodolphe lâche promptement la main d'Edmond et fait signe à Linsky d'approcher.*) De grâce, répondez, où me conduisez-vous?

(Rodolphe fait signe à Starow de répondre.)

STAROW.

Je vous l'ai dit, Seigneur : dans la partie du palais où sont en ce moment Oberto et sa fille; nous n'avons pu résister aux prières de l'aimable Elvina; et tandis que le prince Rodolphe est auprès de Sémomislav, nous vous conduisons secrètement auprès de vos amis.

(Il veut l'entraîner.)

EDMOND, résistant.

Mais, je ne suis plus au palais; l'air qui me frappe...

STAROW.

Effectivement, nous sommes dans une cour qu'il nous faut traverser...

EDMOND.

Dans une cour ! cette cour est donc bien vaste ?

LINSKY.

Oui, Seigneur, très-vaste.

EDMOND.

Elle est donc remplie d'arbres et de fleurs ?

RODOLPHE, à part.

Je frissonne !

EDMOND.

Elle est donc sur le bord du fleuve ?

STAROW, embarrassé.

Du fleuve ?

EDMOND, indiquant le fond.

Oui, il est là : j'entends le bruit de ses flots, je sens l'humidité qui s'en exhale.

RODOLPHE, très-bas, avec impatience.

Allons donc.

EDMOND, vivement.

N'est-ce pas la voix de Rodolphe ?

STAROW.

Vous vous trompez, Seigneur, c'est mon camarade Linsky...

EDMOND.

Linsky ?

STAROW.

Qui nous presse d'avancer. Marchons.

EDMOND, témoignant de l'effroi.

Il faut que l'on me reconduise où l'on m'a pris.

STAROW.

Pourquoi donc, Seigneur?

EDMOND.

Je ne suis point en sûreté.

STAROW.

Je vous jure, mon Prince...

EDMOND, fortement.

Je ne suis point en sûreté, vous dis-je!

LINSKY, lui prenant la main.

Je vous réponds, Seigneur, que vous n'avez rien à craindre.

EDMOND.

Oh! Ciel! combien êtes-vous ici? Je ne reconnais point la main qui tout à l'heure... celle-ci est plus douce.

LINSKY.

C'est celle d'un ami, Seigneur; calmez votre inquiétude.

EDMOND.

Ah! qui serait assez barbare pour abuser de ma situation!

(Rodolphe fait à Starow un signe d'impatience.)

STAROW, attirant Edmond.

Allons, venez, cher Prince.

(Le fond du théâtre devient plus obscur.)

EDMOND.

Non; je sens qu'un orage nous menace, et je crains, s'il faut aller loin encore...

STAROW.

Un orage, dit-il?

LINSKY.

Il a raison; le ciel s'obscurcit là-bas.

(Il fait un éclair.)

STAROW.

Nous ne voyons que de légers nuages; cet orage ne sera rien.

EDMOND.

Je vous dis qu'il sera terrible. (*Coup de tonnerre éloigné.*) L'entendez-vous? déjà le tonnerre gronde!

STAROW, sur un nouveau signe d'impatience de Rodolphe.

Eh bien! Seigneur, nous retournons à votre appartement.

(Il le fait marcher quelque pas vers la terrasse, et le ramène aussitôt du côté opposé.)

EDMOND.

Arrêtez! ce n'est point de ce côté. (*Montrant la droite.*) C'est de là que nous venons.

(Rodolphe, d'un geste furieux, ordonne qu'on l'entraîne. Starow et Linsky obéissent.)

EDMOND, les repoussant vigoureusement.

Misérables! quel est le traître qui vous commande cet affreux attentat?

STAROW.

Il faut nous suivre, Seigneur.

EDMOND.

Scélérats !... Ah ! secourez-moi, grands Dieux ! et permettez que mes cris...

(Sur un signe de Rodolphe, Starow lui ferme la bouche, et l'entraîne avec violence vers la porte grillée. Linsky, témoin à part l'intention qu'il a de sauver l'aveugle. Rodolphe inquiet les regarde aller quelque temps.)

SCÈNE IX.

RODOLPHE, ELVINA, qui descend la terrasse et va se cacher dans le fond.

RODOLPHE.

ALLONS, son silence me rassure; il ne peut plus résister, (*Regardant vers la terrasse.*) Sa voix sans doute n'aura pu parvenir... Non, non, je ne vois personne. Plus d'inquiétude; allons attendre le signal.

(Il sort par la terrasse.)

SCÈNE X.

ELVINA.

(Pendant cette scène et les suivantes, les éclairs et le tonnerre augmentent; le fond de la scène, que la lune éclairait, s'obscurcit entièrement.)

Un affreux complot se trame ici : j'ai cru

tout à l'heure entendre la voix d'Edmond, j'accours, et je ne vois que Rodolphe seul, qui paraît craindre que quelqu'un n'approche, qui parle de signal... Ah ! je ne puis en douter, Rodolphe est un traître !... Mais Edmond... oui, c'était sa voix ! comment découvrir ?... Qu'entends-je ! (*On entend un bruit d'épées du côté de la porte grillée. Elvina court voir.*) Des épées brillent là-bas dans l'ombre ! serait-ce un défenseur que les Dieux envoient au secours de l'opprimé ? Je les aperçois ! quelle fureur les anime (*) !

SCÈNE XI.

ELVINA, LINSKY, d'abord dans la coulisse.

LINSKY, dans la coulisse.

MEURS, perfide !

(*) *Nota.* Si l'on veut exécuter un combat, Starow et Linsky peuvent en ce moment entrer sur la scène, en se battant avec acharnement. Linsky serait censé rompre devant Starow ; il peut tomber, et continuer de se battre dans cette position ; se relever ensuite, reprendre son avantage ; poursuivre Starow, et rentrer tous deux dans la porte grillée. Pendant le combat, Elvina reste tremblante dans le fond jusqu'à ce qu'ils soient rentrés dans la coulisse. Rien à changer au dialogue.

ELVINA.

Je frémis ! est-ce la juste cause qui triomphe ?... mais je ne vois point Edmond !
(Éclair et tonnerre.) Ah ! cet orage... l'horreur du crime qui m'environne ; tout ici me glace d'effroi ! N'entends-je pas marcher ?
(Elle va regarder à la porte grillée.) C'est un de ces hommes... il vient de ce côté... non, il s'arrête... Ciel ! le voici.

(Elle court se cacher de l'autre côté du théâtre.)

LINSKY, entrant par la grille, regardant autour de lui avec inquiétude, et tenant à la main le cor qu'avait Starow.

Qu'est-il donc devenu ?

ELVINA, à part.

Est-ce d'Edmond qu'il parle ?

LINSKY, à lui-même.

Je l'ai vainement cherché au bas du rocher. D'ailleurs, tandis que nous nous battons, il m'a semblé le voir revenir de ce côté.

(Il va regarder sur la terrasse.)

ELVINA, à part.

Qui cherche-t-il ?

LINSKY, quittant la terrasse.

Il n'est pas là. Il faut qu'il ne soit pas rentré dans le jardin : retournons... Mais auparavant risquons de faire retentir ce cor avec lequel Starow devait avertir son maître ; et Rodolphe, trompé par ce signal, avertira le

roi, amenera du monde, et m'aidera lui-même à secourir celui qu'il voulait immoler.

ELVINA, à part.

Il a, je crois, parlé de Rodolphe ! mais j'entends à peine... (*Linsky va auprès de la balustrade dans le fond, et donne un son de cor.*) Juste Ciel ! c'est un signal qu'il donne ! est-ce celui qu'attend Rodolphe ?

LINSKY.

Retournons au rocher. S'il s'est égaré dans ses détours, le côté du fleuve surtout offre pour lui mille dangers ! Courons-y promptement.

(Il sort par la grille.)

SCÈNE XII.

ELVINA.

C'est sans doute Edmond qu'il cherche. Est-il son assassin ? est-il son défenseur ? Mais où peut être Edmond ? mortelle inquiétude ! où porterai-je mes pas ? Edmond ! Edmond ! réponds à la voix de ton Elvina ! (*Éclair.*) Grand Dieu ! à la lueur de cet éclair j'ai cru voir sur ce rocher... C'est Edmond ! le malheureux ! s'il fait un pas.... Ah ! courons !

(Elle sort précipitamment par la grille.)

SCÈNE XIII.

EDMOND, ensuite ELVINA.

(Le tonnerre éclate ; et l'on voit au milieu des éclairs, sur la cime du rocher, Edmond qui sort de derrière les ruines du petit temple.)

EDMOND, sur le rocher.

Dieux ! faites-moi rencontrer un mortel secourable qui puisse guider mes pas. Je m'égaré dans un lieu désert et sauvage. A cet air vif qui m'enveloppe, il me semble que la terre va me manquer, et qu'un abîme est devant moi !... Avançons encore quelques pas.

(On aperçoit Elvina gravissant le rocher. A la vue d'Edmond qui s'est avancé vers son extrémité, elle s'arrête un instant avec un mouvement d'effroi.)

ELVINA, poussant un cri aigu.

Ab !

EDMOND.

Elvina !

ELVINA, avec force.

Oui, c'est ton Elvina !

(Elle monte plus rapidement.)

EDMOND.

Les justes Dieux ont entendu ma prière.
(Elvina rejoint Edmond et le serre dans ses bras.)

ELVINA.

Preuons ce chemin. Il est plus long peut-être ; mais sa pente est plus douce.

(Elle se détourne et s'éloigne avec Edmond derrière une masse de verdure qui les dérobe aussitôt à l'œil du spectateur.)

SCÈNE XIV.

OBERTO, descendant la terrasse.

MALÉDICTION sur les traîtres ! Edmond a disparu ; il n'est plus au palais ; et c'est Rodolphe qui vient d'en prévenir le roi ! Rodolphe ! juste Ciel ! le crime serait-il consommé ?..... Mais qu'est devenue ma fille ? pendant cet orage , quand des assassins peut-être... grands Dieux ! se serait-elle exposée... Oh ! oui ; si elle a vu le danger d'Edmond , ma fille aura couru sans doute ! Ah ! pourquoi ne les ai-je pas crus ce matin ? ils avaient raison ; n'étions-nous pas heureux ? cependant le devoir... oui, le devoir ; mais a-t-il été mon seul motif ? Allons , Oberto , sois de bonne foi ; un grain d'ambition t'avait tourné la tête. Misérable que je suis ! s'il arrive malheur à mon cher Edmond , je ne me le pardonnerai jamais ! Mais qu'entends-je ? (*Regardant vers la terrasse.*) Voici des flambeaux. des armes : Rodolphe à la tête des

t-on retrouver... (*Regardant du côté du rocher.*) Que vois-je ? n'est-ce point Edmond là-bas sur la pente du rocher ? c'est lui-même et ma fille avec lui. O bonheur ! courons les aider à descendre...

(*Il sort précipitamment par la grille.*)

SCÈNE XV.

RODOLPHE, GARDÉS.

GARDÉS, dispersez-vous dans ces jardins. Tâchez de prévenir un affreux attentat. Que quelques-uns de vous aillent aussi parcourir le rocher dans tous ses détours. Allez promptement. (*À part tandis que les gardes s'éloignent.*) L'heureux signal a frappé mon oreille ! je triomphe !.... mais contraignons-nous ; voici le roi.

SCÈNE XVI.

RODOLPHE, SÉMOMISLAS, OFFICIEUX,
GARDÉS, VALETS portant des flambeaux.

(*Le devant du théâtre s'éclaire.*)

SÉMOMISLAS.

Am ! Rodolphe, a-t-on couru ?...

RODOLPHE.

Oui, Seigneur. Vos gardes parcourent en

ce moment tout le jardin et les bords du fleuve. Vous me voyez dans une inquiétude...
(*A part.*) J'ai peine à contenir ma joie !

SÉMOMISLAS.

Mais quel peut être l'auteur d'un si noir complot ?

RODOLPHE.

Est-il si difficile de le présumer, Seigneur ?
c'est quelqu'un qui depuis tantôt a fui votre présence ; c'est... justement le voici.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MIESKO.

SÉMOMISLAS.

MIESKO !

MIESKO, entrant par la gauche.

Seigneur, que viens-je d'apprendre ? vos gardes cherchent votre fils, que des scélérats...

SÉMOMISLAS.

Miesko, me direz-vous d'où vous venez en ce moment ?

MIESKO, étonné, regardant alternativement Rodolphe et le roi.

D'où je viens, Seigneur ?..... Je sors de chez la duchesse, et j'étais loin de m'attendre

RODOLPHE, à Sémomislas.

L'écuyer de Miesko ! vous l'entendez ,
Seigneur , c'est Miesko...

EDMOND, avec force.

Non , mon père , je ne puis croire que
Miesko soit coupable. Quand son écuyer
Linsky serait mon assassin ; quand Linsky
même accuserait son maître, ce ne serait point
encore à Miesko que j'imputerais ce crime.

MIESKO, à Linsky.

Linsky , que veut dire ceci ?

LINSKY.

Que , sans moi , Seigneur , le malheureux
Edmond serait en ce moment au fond des
flots. Starow devait l'y précipiter par l'ordre
de Rodolphe ; mais ce bras l'a su prévenir ,
on le trouvera à vingt pas d'ici baigné dans son
sang.

RODOLPHE.

Starow est mort !

SÉMONISLAS, regardant Rodolphe.

Rodolphe !

RODOLPHE.

Vaine défaite , Linsky. (*À Sémomislas.*)
Si Starow est mort , c'est qu'il voulait sauver
votre fils , Seigneur.

EDMOND.

Attendez... J'ai tout lieu de penser que l'un

de mes ravisseurs a pris ma défense. Les entendant se battre et me sentant libre , je me suis hâté de m'éloigner d'eux ; mais est-ce à Starow , est-ce à quelque autre que je dois ma délivrance , voilà ce qu'il importe d'approfondir.

RODOLPHE , prenant la main d'Edmond.

Ah ! Seigneur , en attendant que le vrai coupable se découvre , souffrez que je vous félicite d'avoir pu vous soustraire...

EDMOND , avec un mouvement rapide , retenant la main de Rodolphe.

Oh ! Ciel !

RODOLPHE , effrayé , voulant retirer sa main.-
Qu'avez-vous donc , Seigneur ?

EDMOND.

La main de l'un de mes assassins à quelque temps serré la mienne avec violence ; la voilà cette main ! je reconnais la cicatrice qui la distingue.

SÉMONISLAÏS.

O justice des Dieux !

MIESKO.

Quoi ! Rodolphe , tu voulais...

RODOLPHE.

Oui . Miesko ; en frappant Edmond , c'est toi que je voulais immoler à ma vengeance.

304 L'ILLUSTRE AVEUGLE
sémomialis, aux gardes, montrant Rodolphe
Sainten-le.
(Au moment où l'on arrête Rodolphe, on voit un
mouvement sur la terrasse.)
UN GARDE, annonçant de la terrasse.
La Grande-Duchesse.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉPES, LIDA, ET AUTRES DE LA
SUITE.

LIDA, arrivant précipitamment.
Qu'ai-je appris, Seigneur? on ose accuser
Miesko d'un crime!

SÉMOMIALIS, montrant Rodolphe.
Non, Madame, voilà le coupable. Qu'on
l'entraîne.

RODOLPHE.
Je sais que l'appliance m'attend. (Regardant
Miesko et la Duchesse.) Mais je préfère la
mort au tourment de voir mon rival heureux.

OBERTO, à part.
On dirait que l'animal fureux qui lui fit un
jour cette blessure lui avait par là soufflé sa
rage!

(On entraîne Rodolphe.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, excepté RODOLPHE.

LINSKY, à Miesko.

Mon cher maître, si je ne vous ai pas prévenu...

MIESKO, lui serrant la main.

Linsky, tu as bien fait.

SÉMOMISLAS.

Brave Linsky, je reconnaitrai ce service.

EDMOND, à Sémomislas.

Seigneur, me sera-t-il permis de suivre envers ceux que j'aime les mouvemens de mon cœur ?

SÉMOMISLAS.

Ordonne, mon fils; tu peux, dès ce moment, disposer à ton gré du souverain pouvoir.

EDMOND.

Eh bien ! mon père, Miesko l'exercera pour moi.

MIESKO.

Que dites-vous, Seigneur ?

EDMOND.

Oui, cher Prince. Si ma naissance me donne ce pouvoir suprême, la nature, vous

306 L'ILLUSTRE AVEUGLE. ACTE III. SC. XX.

le voyez , m'a refusé les moyens de le rendre utile au bonheur de l'État ; je ne veux donc en user aujourd'hui que pour vous ordonner de l'accepter. Il vous faut , avec votre main , offrir un trône à l'aimable Duchesse : que dès demain les fêtes et les chants d'hyménée recommencent ; j'espère que cette fois mon bon ami Oberto voudra bien ne pas les interrompre.

OBERTO.

Je m'en garderai bien , Seigneur.

SÉMOMILAS.

Edmond , c'est mon plus cher désir que tu priens en ce moment. (*A Oberto et à sa fille.*) Quant à vous , mes amis ; je ne doute point que mon fils ne désire de s'acquitter dignement de tout ce qu'il vous doit ; de quelque prix qu'il veuille payer vos généreux soins ; et surtout de tendre dévouement de l'aimable Elvina , je ne prétends point y mettre obstacle : je ne lui aurais abandonné qu'un vain pouvoir , si je m'étais réservé celui de honorer sa reconnaissance.

EDMOND.

Eh bien ! Elvina sera mon épouse , et mon cher Oberto toujours mon père.

FIN DE L'ILLUSTRE AVEUGLE.

FIN DE LA PIÈCE.

SC

LE

FAUX ALEXIS,

ou

LE MARIAGE PAR VENGEANCE,

MÉLODRAME EN DEUX ACTES,

PAR M. CAIGNIEZ;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
l'Ambigu-Comique, le 8 mai 1807.

PERSONNAGES.

POUGATCHEFF, imposteur se faisant passer pour le fils de Pierre-le-Grand.
ZAMOSKI, duc et gouverneur de Smolensko.
ADELNA, fille de Zamoski.
RISBERG, colonel, ami de Zamoski.
WARUSCO, lieutenant de Pougatcheff.
OURSCOFF, paysan des environs de Smolensko, et sergent dans l'armée de Pougatcheff.
PEDRONA, paysanne, mère d'Ourscoff.
LISKA, jeune paysanne, nièce de Pedrona.
KISKI, jeune paysan, amoureux de Liska.
LOWDBROG, sous-officier de Cosaques.
UN OFFICIER de Zamoski.

PERSONNAGES MUETS.

OFFICIERS et SOLDATS de l'armée de la Czarine et de la garnison de Smolensko.
GENDARMES, SOLDATS et COSAQUES de Pougatcheff.
FEMMES de la suite d'Adelna.
HABITANS de Smolensko.
PAYSANS ET PAYSANNES.
DEUX GARÇONS de cabaret.
DANSEURS ET DANSEUSES pris parmi les personnages ci-dessus.
La Scène est à Smolensko au premier acte ; et dans un village voisin, chez Ourscoff, au second acte..

LE
FAUX ALEXIS,
MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le vestibule du palais de Zamoski à Smolensko. Trois grandes arcades, dans le fond, laissent voir la place publique ; celle du milieu est ouverte ; les deux autres sont fermées de grilles, avec fers de lance dorés.

SCÈNE I.

**ZAMOSKI, RISBERG, ET PRINCIPAUX
OFFICIERS** de la garnison sous le vestibule ;
troupes rangées en bataille sur la place dans le
fond.

(Au lever du rideau, les officiers, leurs épées nues, sont dans l'attitude de prêter serment entre les mains de Zamoski.)

ZAMOSKI.

**Braves défenseurs de Smolensko, en jurant
fidélité à l'illustre veuve de Pierre-le-Grand,
vous venez de jurer aussi de verser, s'il le**

faut , tout votre sang , pour conserver à votre seule et légitime souveraine cette place importante que le faux Alexis menace en ce moment. Allons passer dans les rangs des soldats et leur faire prêter les mêmes serment.

(Il sort par la porte du milieu , avec Risberg et les autres officiers , au bruit des trompettes et des tambours. A leur approche , la troupe porte les armes et sépare ses rangs.)

SCÈNE II.

ADELNA , ET DEUX DE SES FEMMES ,
sous le vestibule.

(Adelna, suivie de ses femmes, entre sur la scène avec les marques de la plus vive inquiétude, et regarde vers la place.)

ADELNA , à elle-même.

Oh ! Ciel ! que signifient tous ces mouvemens militaires ?... La sûreté de cette place serait-elle menacée ? le faux Alexis à la tête de ses Cosaques s'approcherait-il des murs de Simbolsko ? (*A ses femmes.*) Toute cette nuit , mon repos a été troublé par des bruits inquiétans ; de fréquens messages sont venus au palais ; parmi les voix confuses qui par intervalles interrompaient un silence effrayant , j'ai plusieurs fois remarqué celle de mon père. Au-dehors , le bruit renouvelé sans cesse d'une multitude de pas qui retentis-

saient sourdement sur le pavé à vivement excité ma curiosité, et j'ai vu dans l'ombre plusieurs détachemens de nos troupes qui se croisaient en différens sens. Oui, on a sûrement reçu cette nuit des nouvelles alarmantes ! à peine le jour commence, que toute la garnison est sous les armes ! (*Regardant sur la place.*) Voilà mon père qui parcourt ses rangs. Le voilà qui parle à nos guerriers. À son geste animé, au feu de son visage, on voit qu'il veut faire passer dans leurs âmes la noble ardeur dont la sienne est enflammée.

PLUSIEURS VOIX, crient en même tems.

Nous le jurons !

(Roulement de timbales et fanfares.)

ADELNA.

Ah ! ce serment est le cri précurseur des combats ! Mon père revient au palais : grand Dieu ! que va-t-il m'apprendre ?

(Les troupes défilent ; et Zamoski rentre sous le vestibule.)

SCÈNE III.

ADELNA, ZAMOSKI.

ZAMOSKI.

ADELNA, ma chère fille, je vois dans tes yeux tout l'excès de ton inquiétude. Je ne puis te cacher plus long-tems le danger qui

nous menace : Pougatcheff est sous nos murs.

ADELNA.

Pougatcheff, dites-vous ?

ZAMOSKI.

Oui , Pougatcheff ; c'est , dit-on , le véritable nom de ce féroce aventurier qui , par la plus grossière imposture , et à la faveur de quelques traits de ressemblance avec Alexis , veut faire croire aujourd'hui qu'il est ce fils infortuné de Pierre-le-Grand , cet Alexis dont un sort funeste a , depuis plus de dix ans , terminé les jours.

ADELNA.

Je sais que cet imposteur a soulevé les Cosaques contre Catherine , et qu'à la tête de ces barbares il a déjà su se rendre maître de plusieurs places ; mais pouvais-je croire qu'il fût si près de Smolensko ?

ZAMOSKI.

J'avais depuis deux jours reçu l'avis qu'il se dirigeait vers cette place. Quoiqu'il fût encore éloigné , j'avais déjà fait des dispositions pour notre défense ; mais cette nuit nos postes avancés ont reconnu son avant-garde , dont un grand bois leur avait long-temps caché la marche. Une heure après on introduit un parlementaire qui , au nom de son maître , me somme avec insolence de rendre la place ou de m'attendre à subir l'assaut. Ma

filles, que devait faire Zamoski, le fidèle sujet de Catherine, le gouverneur de Smolensko ?

ADELNA.

Refuser la capitulation, et se préparer au combat.

ZAMOSKI.

Et c'est ce qu'a fait ton père, ma chère Adelnà. Cependant je ne puis me dissimuler tout le danger de notre position. La garnison n'est point assez nombreuse pour faire une longue résistance. Depuis long-temps je réclame en vain de notre souveraine les secours nécessaires à la conservation de ce pays. Les lenteurs, les difficultés qu'on me fait essuyer sont l'effet de la défaveur où je suis auprès d'elle; défaveur que mes envieux savent entretenir, en lui rappelant sans cesse mon ancienne affection pour le véritable Alexis. Quoi qu'il en soit, les dernières nouvelles qui me sont parvenues m'annoncent qu'une forte armée est en marche pour s'opposer aux progrès de Pougatcheff : c'est le général comte Menzoloïff qui la commande.

ADELNA.

Eh bien ! mon père, le comte Menzoloïff n'est-il pas votre ami particulier ? et ne devons-nous pas espérer ?...

ZAMOSKI.

Ah ! je crains que Menzoloïff n'arrive trop tard pour secourir Smolensko.

ADELNA.

Mais ce ramas de Cosaques et d'autres barbares indisciplinés que Pougatcheff traîne à sa suite, est-il donc si redoutable ?

ZAMOSKI.

Que trop , hélas ! car le nombre des partisans de ce rebelle augmente sans cesse, et l'on apprend chaque jour que quelque nouveau renfort des meilleures troupes de la Czarine vient de se ranger volontairement sous ses drapeaux. Il vient encore de grossir son armée d'une foule de Lithuaniens et de Severiens , qu'une aveugle crédulité attache à sa cause.

ADELNA.

Mais par quel prestige cet imposteur sait-il donc les séduire ?

ZAMOSKI.

Les hommes sont toujours facilement séduits par tout ce qui paraît offrir l'intérêt d'une injustice à réparer ; intérêt qui s'augmente encore par cette teinte de merveilleux qu'offre la fable de Pougatcheff. En effet, un prince malheureux, victime de la sévérité de son père, un prince qu'on a dit mort pendant dix ans, et qui semble aujourd'hui sortir du tombeau pour réclamer, les armes à la main, un trône que Catherine lui a ravi ; c'est plus qu'il n'en faut pour entraîner la foule des esprits crédules. Je m'étonne même

qu'un faux Alexis ait si long-tems tardé à se montrer , car tout favorisait le succès d'une telle imposture. Alexis est mort dans sa prison , par le seul effet d'une révolution que produisit sur lui la lecture de sa sentence de mort. Des raisons particulières n'ayant point alors permis de donner à cet événement toute la publicité qu'il aurait exigé , il a pu paraître douteux à beaucoup de monde que ce prince fût mort en effet ; mais moi , et plusieurs seigneurs de la Cour , en avons la certitude ; moi particulièrement , qui l'ai tenu dans mes bras jusqu'à son dernier soupir. Je l'aimais , ce prince , à qui l'on ne peut reprocher peut-être que les égaremens d'une jeunesse trop fougueuse. Il fut accusé d'avoir conspiré contre son père ; je ne prétends point qu'il fût innocent ; le sénat l'a jugé coupable , et je veux croire qu'il l'a justement condamné ; mais aujourd'hui que Pierre-le-Grand n'est plus , si son fils existait encore , si celui qui se dit Alexis était Alexis lui-même , ma chère Adéla , tu m'aurais vu le premier embrasser sa cause et combattre sous ses drapeaux. Mais laissons ce sujet , et parlons des mesures qu'il convient de prendre sur - le - champ pour la sûreté.

A D É L A.

Quoi ! mon père , en serait-il d'autres que celles qui concernent la vôtre ?

ZAMOSKI.

Oui, ma fille. Tu vas partir pour Moscou, sous la conduite d'un de mes plus fidèles serviteurs et avec une escorte assez nombreuse pour protéger ta route.

ADELNA.

Mai nous quitter, mon père ! et dans un moment...

ZAMOSKI.

Il le faut, ma chère Adelna. Je viens d'envoyer le colonel Risberg pour examiner de quel côté de la ville il sera prudent de te faire sortir.

ADELNA.

Ce soin est inutile, mon père, je ne vous quitte pas.

ZAMOSKI.

Que dis-tu, ma fille ? Songe donc que dans une heure, à l'instant même peut-être, l'assaut va commencer ! Veux-tu qu'à l'horreur de ma situation se joigne encore le tourment de trembler pour tes jours ?

ADELNA.

Et voulez-vous que, dans ma fuite, je tremble à chaque instant pour les vôtres ? M'applaudirai-je de ma sûreté, quand j'entendrai de loin le fracas épouvantable des instrumens de mort ? Juste Ciel ! voulez-vous que mon cœur soit déchiré mille fois, et que l'affreuse image de mon père expirant se

renouvelle à chaque coup de canon qui frappera mon oreille ? Non , non ! je ne vous quitte pas. Je veux partager votre danger, en juger par mes yeux ; frémir d'effroi s'il s'approche, respirer d'aise s'il s'éloigne. Ah ! mon père , si le fer d'un barbare venait déchirer votre sein , qui mieux que votre Adéla saurait étancher votre sang et panser vos blessures ? Non , non ! je ne vous quitte pas.

ZAMOSKI.

Fille chérie , que ne puis-je te satisfaire ! Mais tu vas juger toi-même de la nécessité d'éviter par un prompt départ le sort affreux qui te menace. Je croyais pouvoir te taire l'insultante proposition que Pougatcheff m'a fait faire par son envoyé. C'était peu de me sommer insolemment de me rendre ; il a eu l'audace de m'offrir son amitié , et de me demander ta main pour prix de sa faveur !

ADELA.

Grand Dieu !

ZAMOSKI.

Eh , bien ! avoueras-tu maintenant qu'une prompte fuite est le seul parti qui te reste ?

ADELA.

Non , mon père.

ZAMOSKI.

Et l'infamie qui t'attend , si le faux Alexis entre vainqueur dans la place ?

ADELNA.

La fille de Zamoski saura l'éviter ; elle
saura mourir.

ZAMOSKI.

Fille généreuse , j'admire ta résolution ,
mais je ne puis l'approuver ; il faut partir ,
Adelna. Un père t'en a supplié , maintenant
le gouverneur de Smoleusko te l'ordonne.

ADELNA.

Quoi ! mon père...

ZAMOSKI.

Voici le colonel Risberg : que va-t-il nous
apprendre ?

SCÈNE IV.

ADELNA, ZAMOSKI, RISBERG.

RISBERG.

Mon prince , nous avons trop tardé. La
fuite de Madame est désormais impossible ;
la ville est cernée , les Cosaques sont maîtres
de toutes les issues.

ZAMOSKI, avec amertume.

Allons , ma fille , te voilà satisfaite , tu
restes dans Smoleusko.

ADELNA.

Je vous aime , mon père ; mais j'en

aurais été plus à plaindre. Ciel ! qu'allons-nous devenir ?

RISBERG.

Rassurez-vous, Madame, le courrier qui fut expédié avant-hier au comte Menzoloïff doit être arrivé à sa destination. A la lecture de ses dépêches, le comte va presser sans doute la marche de son armée, et sous deux jours peut-être il sera sous nos murs.

ADELNA.

Ah ! je ne doute point de l'empressement de Menzoloïff à venir secourir mon père !

ZAMOSKI.

Allons, ma fille, retourne à ton appartement, tandis que nous allons tout ordonner pour notre défense.

(Adelna quitte douloureusement son père.)

SCÈNE V.

ZAMOSKI, RISBERG, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, nous venons de surprendre auprès des remparts un détachement de quelques Cosaques, qui s'était approché pour faire une reconnaissance. Ils se sont vigoureusement défendus, surtout le chef, qui n'est, je crois, qu'un sous-officier.

ZAMOSKI.

Où sont-ils ?

L'OFFICIER.

On les amène sur cette place.

RISBERG.

Seigneur, il serait peut-être intéressant de les interroger sur les desseins et les forces de l'ennemi.

ZAMOSKI.

Tu as raison, Risberg. (*A l'officier.*) Qu'on les introduise. (*L'officier sort.*) Ah ! mon cher Risberg, le sort de ma fille cause seul mes alarmes ! pourquoi faut-il ?... Mais voici ces Cosaques.

SCÈNE VI.

ZAMOSKI, RISBERG, OURSCOFF ET
COSAQUES prisonniers, L'OFFICIER ET SOLDATS
de Zamoski.

(Ourscoff en Cosaque, barbe noire et épaisse, moustaches tressées.)

ZAMOSKI.

Cosaques, quel était votre dessein, quand on vous a surpris auprès des remparts ?

OURSCOFF.

nos chefs , et eux à notre souverain , le magnanime Alexis.

ZAMOSKI.

Sais-tu quel est son projet ?

OURSCOFF.

D'entrer aujourd'hui dans Smolensko.

RISBERG.

Ses forces ?

OURSCOFF.

Plus que suffisantes pour soumettre cette place , si vous ne vous hâtez de lui en ouvrir les portes.

ZAMOSKI.

Lui en ouvrir les portes ! Présomptueux Cosaque , apprends que les braves défenseurs de Smolensko viennent de jurer de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang , pour conserver cette place à l'auguste Catherine.

OURSCOFF.

Tant pis.

ZAMOSKI.

Pour ton Alexis , sans doute ?

OURSCOFF.

Non ; pour vous , mon Prince. Vous serez vaincu , et cela me fâche , parce que je vous estime , et que je vous connais pour un brave homme.

ZAMOSKI.

Tu me connais , dis-tu ?

OURS COFF.

Oui. Je sais qu'il n'est personne à Smolensko, ni dans ses environs, qui ne bénisse votre nom et celui de la duchesse votre fille.

RISBERG.

Seigneur, cet homme est bien instruit de ce qui vous regarde et son langage, d'ailleurs...
(*Examinant Ourscoff.*) Tu n'es point Cosaque ?

OURS COFF.

Le colonel Risberg ne se souviendrait-il pas aussi de ma figure ?

RISBERG.

En effet, je crois reconnaître...

OURS COFF.

Un soldat de votre régiment, mon Colonel.

RISBERG.

Ourscoff ?

OURS COFF, avec sensibilité.

Ah ! mon Colonel ! vous ne vous imaginez jamais le plaisir que vous venez de me faire !

RISBERG.

En quoi donc ?

OURS COFF, les larmes aux yeux.

Je ne vous avais point encore rappelé mon nom, mon Colonel !

RISBERG, à Zamoski.

Duc de Smolensko, vous voyez le plus intrépide, mais en même tems le plus grossier et le plus indocile personnage qui fût dans mon régiment.

OURSCOFF.

C'est la vérité, mon Colonel. Oui, j'ai toujours eu mauvaise tête; mais ma grossière écorce renferme un cœur sensible et des sentimens d'honneur. Je ne crains pas que vous citiez de moi rien qui soit contraire à ce que je dis là.

RISBERG, avec sévérité.

Excepté la cause que tu défends aujourd'hui.

OURSCOFF.

La cause d'Alexis est juste, au moins je le crois ainsi. D'ailleurs, je n'ai point déserté mes drapeaux pour passer sous les siens. J'avais depuis deux ans obtenu mon congé, pour une blessure dont les suites avaient été jugées incurables, et dont, malgré l'arrêt du chirurgien-major, je fus radicalement guéri peu de tems après. Mais aussi, je respirais l'air natal; j'étais auprès de ma bonne mère Pédrona, à Molno, ce petit village à trois lieues d'ici.

ZAMOSKI.

es de Molno?

Oui, mon Prince. Si vous connaissez mon village, mon village vous connaît bien aussi; car il s'est ressenti comme les autres du bien que vous faites à la ronde. J'étais donc chez moi, aidant ma mère, et travaillant de bon cœur du matin au soir à labourer la terre, lorsque j'entendis raconter un jour que le prince Alexis n'était pas mort comme on l'avait dit; qu'il s'était tenu long-tems caché dans l'Ukraine, sous le nom de Pougatcheff; mais qu'il venait de lever une puissante armée pour aller reprendre le bien qui lui appartient. « Tu » es brave, me dit-on, Alexis aime les braves, » tu feras ton chemin, et avant un an je te » garantis officier. » C'était une terrible amorce, convenez-en, mon Colonel! Cependant j'ai balancé long-tems : j'avais regret de quitter encore ma mère; et puis le diable m'avait ensorcelé de ma cousine Liska, une très-jolie fille; un peu nigarde à la vérité, mais faite à ravir, et au demeurant la meilleure fille du monde. Eh bien! malgré tout cela, Alexis, son armée de Cosaques et mon grade d'officier ne me sortaient pas de la tête; si bien que, décampant un beau matin, j'ai couru m'enrôler, et quoiqu'il n'y ait que deux mois, je me suis comporté de manière que me voilà déjà sergent. Tout ce que je regrette aujourd'hui, c'est que notre brave gouverneur Zamoski, et vous, mon Colonel, ne soyez point encore du parti d'Alexis.

ACTE I. SCÈNE VI.

325

ZAMOSKI.

Misérable ! nous du parti d'un brigand
dont tous les pas sont marqués par des actes
de barbarie et de féroacité !

OURS COFF.

Alexis est un terrible homme ; j'en suis
d'accord ; il fait même quelquefois des choses
qu'en bonne conscience... mais à qui la faute ?
Qu'on lui rende son bien, et il deviendra
doux comme un mouton.

RISBERG.

Son bien ! l'infâme imposteur ! Tu crois
donc, Ourscoff, que ce monstre est véritable-
ment le fils de Pierre-le-Grand ?

OURS COFF.

Certainement, mon Colonel ; si j'en avais
douté, vous ne me verriez point ici.

RISBERG.

Quelles preuves t'en a-t-on données ?

OURS COFF.

Point d'autres que le témoignage de gens
dignes de foi.

ZAMOSKI.

Et penses-tu que je sois aussi digne de foi ?

OURS COFF.

Oui, mon Prince.

ZAMOSKI.

Eh bien ! la plus forte que je puisse te don-
Melodrames. 5.

ner, moi, de l'imposture de Poutgatcheff c'est que tu ne me vois point courir à sa rencontre et le serrer dans mes bras ; car t vois en moi celui qui fut l'ami du malheureux Alexis.

OURSCOFF.

Vous, mon Prince ! (*À part.*) Ah ! diable
(Il reste absorbé. Coup de canon.)

ZAMOSKI.

Qu'entends-je ?

RISBERG.

C'est le canon de la place, Seigneur ;
nous avertit que l'ennemi s'avance.

ZAMOSKI.

Eh bien ! Colonel, allons le recevoir. Ma
ma fille revient : ah ! tâchons d'obtenir d'elle
de ne point s'éloigner de ce palais.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ADELNA et FEMME
de sa suite.

ADELNA, accourant.

Mon père, qu'ai-je entendu ? serait-il
déjà le signal du carnage ?

ZAMOSKI.

Pourquoi venir ici, ma fille ?

ADELNA , apercevant les Cosaques.

Que vois-je ?

ZAMOSKI.

Rassure-toi, ce sont des prisonniers. (*A ses gardes.*) Vous, conduisez ces Cosaques dans la tour carrée, et qu'on veille à ce qu'ils ne s'échappent.

OURSCOFF, à part.

Morbleu ! l'aimable princesse ! que je la plains, si... (*Aux gardes qui veulent l'em-mener.*) Un moment, vous autres. (*A Zamoski.*) Gouverneur, deux mots, s'il vous plaît.

ZAMOSKI.

Parle.

OURSCOFF, à voix basse.

Vous êtes déterminé à vous défendre ?

ZAMOSKI.

Oui.

OURSCOFF, montrant Adelnà.

Il faut mettre ce trésor à l'abri.

ZAMOSKI.

Ce soin me regarde.

OURSCOFF.

Sans doute. Mais je ne vois d'abri sûr pour la duchesse que loin de ces murs et du camp des Cosaques.

ZAMOSKI.

Qui pourrait l'y conduire ?

OURS COFF.

Moi. Moi seul ici peux la sauver. Confie-la-moi revêtue de l'habit d'un de ces Cosaques je me charge de la faire sortir de la place, et de la conduire sans danger en tel lieu que vous désignerez.

ADELNA, qui a écouté.

Quelle insolence !

ZAMOSKI, avec indignation.

Malheureux ! tu oses...

OURS COFF.

Vous rendre un signalé service. Oui, moi Prince.

(Zamoski étonné le regarde fixement.)

ADELNA, à part.

Oh ! Ciel ! mon père hésiterait-il ?

ZAMOSKI, regardant Risberg.

Risberg ? (*Risberg répond par un geste d doute.*) Ourscoff, j'ai peut-être grand tort, mais ma confiance serait impardonnable.

OURS COFF.

En effet, Seigneur, vous avez raison mais j'enrage de ne pouvoir vous prouver qu vous avez tort.

ZAMOSKI, aux gardes.

Allez.

OURS COFF, à Zamoski.

Nous ne serons pas long-tems prisonniers.
(*A part.*) Pauvre princesse !

(On emmène Ourscoff et les Cosaques. On entend des appels de trompette et le bruit du tambour.)

SCÈNE VIII.

ADELNA, ZAMOSKI, RISBERG,
FEMMES D'ADELNA.

ZAMOSKI.

MA fille, je te laisse. Mais promets-moi que, si le danger augmente, tu te retireras dans les souterrains du palais, jusqu'à ce que moi, Risberg, ou quelque autre de nos amis, allions te retrouver.

ADELNA.

Je ne vous promets rien, mon père ; car je ne veux point vous perdre de vue.

ZAMOSKI, à un officier.

Est-ce vous qui commandez ce poste ?

L'OFFICIER.

Oui, Gouverneur.

(Zamoski lui parle bas, en indiquant sa fille.)

ADELNA, à part.

Il me consigne au palais ? cruelle prévoyance !

ZAMOSKI.

Adieu, ma fille.

ADELNA.

Et vous ne m'enbrassez pas, mon père ?

ZAMOSKI, l'embrassant.

Chère enfant ! (*A Risberg, dissimulant son émotion.*) Allons, Risberg, allons combattre les Cosaques.

(Il sort,)

ADELNA, arrêtant Risberg.

Colonel, au nom du Ciel, veillez sur mon père.

RISBERG.

Reposez-vous sur moi, Madame.

(Il suit Zamoski.)

SCÈNE IX.

ADELNA, SES FEMMES.

ADELNA.

De quelles horreurs je suis environnée !
Mon père court affronter les hasards d'un combat inégal ; s'il succombe, grand Dieu ! si le barbare Pougatcheff entre vainqueur dans Smolensko, je deviendrai donc le prix... Non, non, je l'ai juré, une mort prompte saura me garantir de cet outrage. (*A ses femmes.*) Rentrons, mes bonnes amies,

montons sur la galerie la plus élevée du palais , d'où l'on découvre les remparts et les dehors de la ville. Nous pourrons voir sans obstacle les manœuvres de nos troupes et tous les mouvemens de l'ennemi ; mon œil avide , attaché sur mon père , ne le perdra point un seul instant de vue , le suivra partout , et saura toujours le distinguer dans la foule des combattans. Suivez-moi.

(*Adelna et ses femmes rentrent dans le palais.*)

SCÈNE X.

KISKI, HABITANS.

(*Des habitans, hommes et femmes , effrayés , parmi lesquels se trouve Kiski , se répandent sur la place et fuient de divers côtés ; Kiski les laisse aller , et se précipite sous le vestibule.*)

KISKI.

Ma fine ! qu' les autres courent où i' voudront , pisque j' trouvons ç'te porte ouverte , tâchons... Ah ! pauvre Kiski ! pourvu qu'on t' laisse ici r'prendre haleine !... Jarnigoi ! c'est qu'i' n' fait pas bon du tout dans les rues ! les boulets y pleuvent déjà , qu' c'est une bénédiction ! Palsangué ! qu' j'avons été mal avisé d' v'nir hier à la ville ! Ç't' ordonnance d' fermer les portes qu'est venue là sans dire gare ! c'est i' pas traître , ça ? Mais ç' qu'est l' pus guignonant , c'est qu'i' n' s'en

est fallu de rien qu' j'étions dehors, et qu' j'allions tout bellement coucher oheux nous à Molno. (*Coup de canon.*) Allons, pan ! en v'là encore un qui n' s'ra pas perdu pour tout l' monde. O mon Dieu ! mon Dieu ! c'est pourtant inams' elle Liska qu'est cause que j' soimmes dans ç'te bagarre. Après avoir vendu nos denrées, j'avions encore du tems d' reste pour sortir de Smolensko ; mais n' v'là-t-i' pas qu'i' m' prend fantaisie d' l'i r'porter, à ç'te belle Liska, queuqu' joli affiquet ; là... queuqu' drôlerie, en manière d' galantise ; à celle fin d' nous mettre en bonne posture dans son esprit. Moi, là-d'ssus j'entre dans une boutique ; j' marchande pendant une heure ; j' choisis l' meilleur marché, et j' m'en vas tout glorieux pour passer les portes ; bernique ! on v'nait d' les farmer ! Jarni ! ç' que c'est qu' d'aimer uue fille, et une ingrate encore ! car tu sais ben, mon pauvre Kiski, qu' Liska n'a jamais eu pour toi d' réciproque, surtout d'puis deux ans qu' son maudit cousin Ourscoff était r'venu d' l'armée. Mais Dieu merci, il est r'parti tout nouvellement pour aller encore s'enrôler je n' sais où. Eh ben ! qu'all' l'attende à présent ; il est p't-êt déjà mort. (*Redoublement de coups de canon et bruit éloigné de mousqueterie. Un détachement passe rapidement sur la place.*) Allons, v'là qu' ça s'échauffe ! (*Regardant passer le détachement.*) Courez, courez, Messieurs ; les plus pressés seront les premiers

servis. (*Fort coup d'obusier suivi d'une bombe qu'on voit traverser le fond du théâtre, et un instant après un grand bruit d'éroulement.*) Eh! mon Dieu! queuqu' c'est qu' ça? (*Il court voir dans le fond.*) Jarniguenne! c'est une bombe qui vient d'abattre là-bas tout un pan de ç'te tour carrée, où ç' que j'ai vu tout à l'heure qu'on enfermaït des prisonniers cosaques. Tiens, tiens! les v'là qui sortent! faut conv'nir qu' leux camarades ont une drôle de manière d' forcer les sarrures. Voyez donc, queu' vilaines mines ça vous a des Cosaques! et surtout ç'ti-là qui va l' premier à la tête. Les v'là qui v'nont par ici.

SCÈNE XI.

OURSCOFF, KISKI, COSAQUES.

(*On voit passer sur la place Ourscöff à la tête des Cosaques qui viennent de s'échapper. Les Cosaques s'éloignent; mais Ourscöff, apercevant Kiski, s'arrête, puis s'approche de l'entrée du vestibule.*)

KISKI, revenant sur le devant.

MISÉRICORDE! v'là l' plus rébarbatif d' la bande qui s'arrête pour mer'garder!... J'crais, morguienne! qu'i' veut entrer ici! (*Il se tient tout tremblant dans un coin.*) L' v'là, l' v'là! j' n'ai plus d' sang dans les veines.

OURSCOFF, après avoir regardé à droite et à gauche, s'avançant avec précaution sous le vestibule.

Je ne me suis point trompé, c'est lui-même!

KISKI

Allons, c'est à moi qu'il en veut. C'est fini, j' ne r'viendrai pas de celle-là! (*A genoux.*) Grâce, monsieur l' Cosaque! j' suis l'ami d' tout l' monde; ne m' faites pas d' mal.

OURSCOFF.

Que diable fais-tu ici, toi?

KISKI.

C' que j' fais? vous l' voyez bien, j' tremble d' toutes mes forces.

OURSCOFF.

Mon pauvre Kiski, tu ne me reconnais donc pas?

KISKI, se relevant.

Eh!... eh! mais, c'est vous, voisin Ourscoff! Dam', acoutez donc, ça n'était pas facile d' vous dévisager: ç'te barbe, ces moustaches, ç't accoutrement, ça vous rend si vilain... Non, non, quand j' dis vilain, ç' n'est pas ça; j' veux dire qu' ça vous donne un air, là... ç't air qui... c'est beau d'êt' laid comme ça!

OURSCOFF.

Fort bien, fort bien; mais, dis-moi vite, comment se porte ma mère?

KISKI.

Vout' mère ? allez, elle a fait un beau train, quand vous êtes parti.

OURSCOFF.

Morbleu ! je te demande comment elle se porte.

KISKI.

Oh ! très-bien, quant à ça ; all' crie aussi fort qu'auparavant ; mais si vous aviez vu dans queu' colère a' s'est mise contre vous ! « C' vagabond-là (c'est elle qui disait ça), • i' m' f'ra mourir d' chagrin ! • Et pis, all' rudoyait tout l' monde, all' cassait les meubles, a' s' tordait les bras ; et quand c'était passé, a' s' laissait aller sur une chaise, où ç' qu'all' restait une heure entière, les mains jointes, les yeux au ciel, avec d' grosses larmes qui l'i roulaient su' l' visage, qu' c'était une pitié !

OURSCOFF, saisissant violemment la main de Kiski.

Ma mère pleurerait ? (*A part, s'essuyant les yeux.*) Je suis un grand misérable !

KISKI.

Ehben ! oui, oui, v'là ç' qu'all' disait aussi ; et puis... qu'est-ce qu'all' disait donc encore, qu' vous étiez un...

OURSCOFF.

Halte-là, je te dispense de te mettre en frais de mémoire. (*A lui-même.*) Ma pauvre mère !

Ah ! si j'avais su ce que m'a dit tantôt le prince Zamoski !

KISKI, à part.

Tiens ! des princes l'i parlent, à lui.

OURSCOFF, à lui-même.

C'est décidé, à la première occasion, je cours embrasser ma mère, épouser ma Liska, et renouçant... (*A Kiski.*) Qu'a dit ma chère Liska ?

KISKI.

Çu'alle a dit ? (*A part.*) Contons-l'i une bourde. (*Haut.*) Oh ! mon Dieu ! a-t-elle dit, qu'il aille si loin qu' je n' le r'voyons jamais, j'aurons toujours d's amoureux d' reste.

OURSCOFF, le prenant au collet.

Tu mens, traître ! elle n'a pas dit cela.

KISKI.

Eh ben ! non, non, a' n'a pas dit ça ; mais alle a dit qu'euqu' chose...

OURSCOFF.

Paix ! (*A part.*) Rassurons-nous, j'avais oublié que cet imbécile s'avise d'être mon rival. (*Haut.*) Eh bien ! mon ami, j'espère qu'on me reverra sous peu à Molno.

KISKI.

Oh ! n' faut pas vous gêner ; on n' vous y attend pas d' sitôt.

OURS COFF.

Quand y retournes-tu ?

KISKI.

Eh ! mon Dieu , tout d' suite , si les portes
étaient ouvertes

OURS COFF.

On va les ouvrir.

KISKI.

Bah !... Ah ! oui , j'entends , avec ç'te clef
qu'a ouvert vout' prison tout à l'heure ?

OURS COFF.

Justement. (*Grand bruit de canon. Les
tambours battent la charge. Après avoir
regardé dans le fond.*) Je l'avais bien dit , si
les Cosaques ne sont pas déjà dans la place,
cela ne va pas tarder.

KISKI.

O mon Dieu ! mon Dieu ! où m' fourrer ?

OURS COFF.

Ah ! voilà mes camarades de prison qui
reviennent ; ils ont trouvé des armes. Allons,
bon'gré, mal gré, il faut que j'aille les joindre ;
l'habit que je porte m'en fait la loi. Ciel ! que
vont devenir Zamoski et sa malheureuse fille !
Au revoir, Kiski.

(Il va pour sortir.)

KISKI, se jetant aux genoux d'Ourscoff, et l'arrê-
tant par une jambe.

Par pitié, mon cher Ourscoff, pisqu'i' n'y

a plus d' salut ici qu' pour les Cosaques.
prenez-moi sous vout' protection !

O U R S C O F F, voulant dégager sa jambe.

Ventrebleu ! me laisseras-tu ?

K I S K I, le retenant encore.

T'nez, j' vous assure, foi d' Kiski, que
mam'selle Liska vous a ben pleuré, et c'était
justice, en vérité.

O U R S C O F F, se dégageant.

Eh bien ! suis-moi, si cela t'amuse.

K I S K I.

Où donc ?

O U R S C O F F, sortant précipitamment.

Au feu.

K I S K I, se relevant tout effaré.

Ben obligé. Tiens, queu' protection i' m'oi
fre là, lui ! (*Regardant vers la droite*). Eh
mais, n'est-ce pas la princesse que j' voyon
accourir ? Oh ! comme all' descend ç't esca
lier quatre à quatre ! où veut-elle aller, donc

SCÈNE XII.

ADELNA, DAMES DE SA SUITE, KISKI.

(Adelna entre toute éperdue; les femmes qui la suivent se précipitent sur son passage, et la prennent dans leurs bras pour la retenir.)

ADELNA.

Laissez-moi, laissez-moi! J'ai vu le fer ennemi levé sur la tête de mon père. (*Avec force et colère.*) Laissez-moi, vous dis-je.

(Elle échappe à ses femmes, se précipite sur la place et sort par la droite.)

KISKI.

C'est qu'elle y va vraiment! Morguenne! queuille obstinée! Oh! mais, ça vous a du cœur, une princesse! (*Nouvelle fusillade.*) Aïe, aïe, aïe! Ah! si j' pouvions trouver ici queuqu' bon endroit... si p'tit qu'i' soit, j' saurions ben m'y nicher. Pauvre Kiski, si t'en réchappes, t'en auras d' belles à raconter!

(Il se sauve par la gauche.)

SCÈNE XIII.

ADELNA, COSAQUES, OURSCOFF,
sur la place, FEMMES D'ADELNA sous le vestibule.

(Adelna reparait sur la place, poursuivie par quelques Cosaques qui finissent par l'entourer; mais au moment où l'un d'entre eux est prêt à la saisir, Ourscoff accourt de la gauche, et tire un coup de pistolet qui jette à terre le Cosaque : il saisit ensuite la main d'Adelna et l'amène sous le vestibule. Les autres Cosaques veulent les suivre.)

OURSCOFF, furieux, en attitude menaçante.

Par la mort ! le premier qui s'approche...

(Mouvement parmi les Cosaques, qui s'écartent tous à l'approche de Pougatcheff.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, POUGATCHEFF,
LOWDBROG, OFFICIERS ET COSAQUES de la suite.

POUGATCHEFF, à Ourscoff.

COSAQUE, qu'as-tu fait là ?

OURSCOFF.

Sire, je viens de brûler la cervelle à ce malheureux qui voulait enlever cette femme. J'ai pensé qu'il était dans l'intention du gé-

néreux Alexis qu'on respectât la fille du gouverneur de Smolensko.

POUGATCHEFF.

La fille de Zamoski !

ADELNA.

Ah ! qu'a-t-on fait de mon père ?

POUGATCHEFF.

Rassurez-vous, Madame, Zamoski est mon prisonnier.

ADELNA.

N'est-il point blessé ?

POUGATCHEFF.

Non, Madame. (*A sa suite.*) Où l'a-t-on conduit ?

LOWDBROG.

Ici près, Sire, dans une salle basse du palais.

ADELNA, voulant sortir.

Ah ! laissez-moi...

POUGATCHEFF.

Restez, Madame. (*A part.*) Qu'elle est belle ! et qu'on avait raison de me la vanter ! (*A Ourscoff.*) Ton nom ?

OURSCOFF.

Ourscoff, Sire.

POUGATCHEFF.

Bien, Ourscoff. On m'a déjà parlé de toi comme d'un brave. (*Lui donnant une bourse.*) Tiens. (*Ourscoff hésite, et Pougatcheff ajoute*

avec dureté. Prends. (*Oursloff prend la bourse.*) (*Adelna.*) Madame, vous ne voulez pas que je me donne qu'au sort des armes la soumission de cette place; son orgueil a rejeté mes offres: il en est puni. Je puis maintenant disposer en maître de sa destinée et de la vôtre; il a perdu, par sa défaite, tout droit aux avantages qu'il pouvait espérer d'une honorable capitulation; eh bien! si vous y consentez, Madame, il n'aura rien perdu.

ADELNA.

Que faut-il faire?

POUGATCHEFF.

Aujourd'hui même devenir mon épouse.

ADELNA.

Moi! l'épouse d'un barbare!

POUGATCHEFF.

Dites de votre légitime souverain, du fils de Pierre-le-Grand.

ADELNA.

Toi, mon légitime souverain? toi, le fils... Non, le sang de Pierre-le-Grand ne peut couler dans les veines d'un brigand tel que toi!

POUGATCHEFF, avec une fureur concentrée.

Madame, rendez grâce au sentiment impérieux que votre première vue vient d'exciter dans mon cœur; sans l'amour qui relie mon bras, j'aurais déjà puni votre audace.

ADELNA.

L'amour ! dis plutôt l'intérêt : tu voudrais appuyer ton imposture , et couvrir de l'éclat d'une illustre alliance la bassesse de ton origine.

POUGATCHEFF.

C'en est trop , Adelna, tremble que ma fureur...

ADELNA.

Tu peux me donner la mort ; je te brave et te méprise.

POUGATCHEFF, à un officier.

Qu'on aille chercher Zamoski. (*L'officier sort avec quatre Cosaques*). Nous verrons si Madame soutiendra long-temps cette fierté qui m'outrage.

ADELNA, à part.

Que veut-il dire ?

POUGATCHEFF, à part.

Warusco ne revient pas ! éprouverait-il encore quelque résistance ! Ah ! le voici.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, WARUSCO.

POUGATCHEFF.

EH bien ! Warsuco ?

WARUSCO.

Alexis, le colonel Risberg et quelques-uns des siens défendaient encore un poste important avec un acharnement incroyable; je l'ai enfin forcé de mettre bas les armes, et je l'ai fait conduire auprès de Zamoski. Maintenant tout est soumis dans Smolenska.

POUGATCHEFF, à ses officiers.

Eh bien! que toute hostilité cesse, et qu'on aille rétablir l'ordre parmi les vainqueurs.

WARUSCO.

Les principaux habitans se rassemblent, et tu vas les voir venir te prêter serment de fidélité.

POUGATCHEFF.

Fort bien. Ah! voici Zamoski.

OUBSCOFF, à part.

Ah! ah! c'est Tordao qui l'amène, bon!

POUGATCHEFF, à Adéla.

Songez, Madame, que d'un mot vous pouvez briser ses fers, et vous porter tous deux au comble des honneurs. (*Bruit confus au-dehors.*) Quel est ce bruit?

WARUSCO.

Ce sont les habitans que je viens de t'annoncer.

POUGATCHEFF.

Qu'ils s'approchent.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ZAMOSKI, SOLDATS
qui l'amènent, HABITANS DE SMOLENSKO.

(En même tems qu'on voit arriver les habitans sur la place dans le fond, des Cosaques amènent Zamoski d'un autre côté. Adelnà veut se précipiter dans les bras de son père; les armes croisées des Cosaques l'en empêchent. Pougatcheff va au-devant des habitans qui s'inclinent devant lui. Pendant ces mouvemens, Ourscoff s'approche du sous-officier qui a amené Zamoski.)

OURS COFF, à voix basse.

TORDAC ?

(Ourscoff le tire à l'écart et lui parle bas, en lui montrant la bourse qu'il a reçue d'Alexia.)

POUG ATCHEFF, aux habitans.

Habitans de Smolensko, je suis satisfait de votre soumission. Le fils de Pierre-le-Grand se souviendra de la promptitude de votre zèle à reconnaître la légitimité de ses droits. (*Revenant sur le devant.*) Zamoski, tu vois l'empressement de tout ce peuple à me reconnaître pour son souverain. Imité-le, et que ta fille soit le gage de la paix que je veux bien encore t'offrir.

ZAMOSKI.

Ma fille a dû déjà te répondre; je n'ai rien à te dire.

POUGATCHEFF.

Tu as tout pouvoir sur ses résolutions
que lui ordonnes-tu ?

ZAMOSKI.

De mourir, plutôt que de se déshonorer.

POUGATCHEFF.

Vieillard imprudent ! la faveur de
rimer t'est donc bien précieuse ? je sais
bien combien tu as éprouvé son injustice ;
tu conserves pour elle une fidélité...

ZAMOSKI.

Inviolable. Un souverain peut se trahir
et devenir injuste ; mais un sujet qui se
trahit est un séditieux qu'il faut punir.

POUGATCHEFF.

Eh bien ! puisqu'il s'obstine à méconnaître
son légitime souverain, le séditieux Zamoski
a mérité la mort, et va la recevoir.

ADELNA.

Mon père ! Ah ! toute ma fierté cède
au respect du coup qui le menace ! (*Tomba
à genoux de Pougatcheff.*) C'est à tes genoux
que je t'implore ; prends tous nos biens, laisse-
nous fuir avec mon père, et si ce n'est point
assez, assigne-nous toi-même l'affreux désert ;
voudras-tu cacher notre existence ; je serai
heureuse encore d'y vivre auprès de mon père.

ZAMOSKI, avec sévérité.

Ma fille !

ACTE I, SCÈNE XVI. 347

ADELNA, encore aux genoux de Pougatcheff.

Ton âme sera-t-elle inflexible ? me rendras-tu mon père ?

POUGATCHEFF.

Adelna, tu n'as qu'un moyen de le sauver ; sois mon épouse.

ADELNA, se relevant avec fierté.

Jamais.

POUGATCHEFF, avec colère.

Zamoski , ordonne à ta fille d'accepter ma main.

ZAMOSKI.

Elle m'a prévenu, j'allais lui ordonner de reprendre l'attitude qui convient à sa dignité.

POUGATCHEFF.

Eh bien ! ta fille périra.

ZAMOSKI.

Fais-nous donc immoler ensemble.

POUGATCHEFF.

Ensemble ! non. Je veux doubler ton supplice ; avant de subir le tien , tu verras celui de ta fille.

OURSCOFF, à part , avec agitation.

C'est un diable incarné !

POUGATCHEFF.

Encore une fois, Adelna, réponds : seras-tu mon épouse ?

ADELNA, avec indignation.

Moi, ton épouse ! Vil brigand, l'horreur que tu m'inspires est si forte, que j'aimerais mieux épouser le dernier de tes soldats.

POUGATCHEFF.

Qu'entends-je ? tu aimerais mieux, dis-tu...
(*Il la regarde un instant avec des yeux farouches, puis se tournant rapidement vers Warusco.*) Warusco !

WARUSCO.

Que veux-tu, Alexis ?

POUGATCHEFF, aux gardes qui retiennent Zamoski.

Reconduisez Zamoski. (*A ceux qui retiennent Adelnna.*) Et vous, éloignez Madame.

(*Les gardes se disposent à obéir, mais Adelnna s'échappe et se précipite dans les bras de son père.*)

ADELNA.

Mon père !

ZAMOSKI.

Du courage, Adelnna, et n'oublie pas un instant que tu es la fille de Zamoski.

(Pougatcheff ordonne d'un geste furieux qu'on les sépare. On entraîne Zamoski, et on emmène Adelnna dans le palais, où ses femmes la suivent.)

SCÈNE XVII.

POUGATCHEFF , WARUSCO , OURSCOFF, COSAQUES ET HABITANS DE SMOLENSKO.

OURSCOFF, à part.

QUEL est le projet d'Alexis ? il en conçoit parfois de si bizarres...

(Il écoute avec attention.)

POUGATCHEFF, à Warusco.

Mon cher Warusco, un mot d'Adelna vient de m'éclairer sur le moyen de satisfaire ma vengeance. Ce ne serait point la punir assez que d'ordonner sa mort. La mort n'est que le supplice d'un moment ; elle saurait le subir en me bravant encore : eh bien ! puisque c'est son orgueil qui m'outrage, c'est son orgueil qu'il me faut punir. Je veux l'accabler d'humiliation ; ce sera pour son cœur altier un supplice plus cruel que la mort.

WARUSCO.

Mais par quel moyen ?..

POUGATCHEFF.

N'a-t-elle pas dit qu'elle aimerait mieux épouser le dernier de mes soldats ?

OURSCOFF, à part.

Ah ! ah !

WARUSCO.

Je te comprends. Cette vengeance est digne de toi.

Méiodrames. 5.

30

POUGATCHEFF.

Voyons, trouve-moi vite, parmi les plus grossiers personnages de mon armée...

OURSCOFF, à part.

Parbleu ! risquons. (*Se présentant à Pougatcheff.*) Sire, me voilà prêt.

POUGATCHEFF.

Que veux-tu ?

OURSCOFF.

Je vous ai entendu, Sire ; si je me connais bien, et si mon miroir ne me trompe pas, je suis l'homme qu'il vous faut...

POUGATCHEFF.

Toi ?

OURSCOFF.

Oui, Sire. Ne cherchez pas plus loin : donnez-moi cette fière beauté pour mon épouse, et corbleu ! je vous l'humilierai de la bonne manière.

POUGATCHEFF. |

En effet, plus je te considère... (*A Warusco.*) Par ma foi, Warusco, je crois que je ne puis mieux choisir. La superbe Adélna, élevée au sein des grandeurs et de l'opulence, accoutumée aux égards, aux respects, devenir l'épouse d'un homme de cette espèce... (*A Ourscuff.*) Eh bien ! Ourscuff, tu épouseras la duchesse ; mais tu me promets de la traiter...

OURS COFF.

En Cosaque; comptez sur moi, Sire.

POUGATCHEFF.

Fort bien. (*Il parle à l'oreille de Warusco, puis ajoute à voix basse.*) Que des hommes placés de distance en distance se communiquent le signal.

(Warusco fait ranger la troupe et les habitants de côté, le milieu de la scène reste à découvert. Quelques gardes sortent, et deux d'entre eux restent en vedette sur la place, le premier a toujours l'œil fixé sur Pougatcheff, et le second sur son camarade.)

OURS COFF, à part.

Bon, bon ! cela va bien.

POUGATCHEFF, à un officier.

Faites revenir la duchesse. (*A Warusco, tandis que l'officier sort.*) Et toi, va prévenir les Cosaques qui gardent Zamoski.

(Warusco sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté WARUSCO,
ADELNA.

POUGATCHEFF, à Adelnà qu'on ramène.

MADAME, vous ne mourrez point. Je ne prétends plus même vous forcer à me donner la main. Je veux vous procurer une plus haute destinée, et un époux plus digne de votre rang : le voici.

(Il montre Ourscoff.)

ADELNA.

Qu'entends-je !

OURS COFF.

Oui , belle Princesse, c'est moi qui...

ADELNA.

Pougatcheff ! que veux-tu dire ?

POUGATCHEFF.

Ourscoff , je te donne Adelnà et ton congé ;
tu vas retourner à ta charrue , et ton épouse
te suivra.

ADELNA.

Barbare ! ne m'avais-tu pas promis la mort ?
et tu veux maintenant me refuser cette fa-
veur !

POUGATCHEFF.

Madame , je vous accorde ce que vous
m'avez demandé.

OURS COFF.

Princesse , le sort que je puis te faire n'est
pas à dédaigner ; il est vrai que sous mon toit
rustique on ne se nourrit que d'un pain noir
et dur ; mais si tu te conduis bien , et si tu fais
mes volontés , tu ne seras point à plaindre...

ADELNA.

Oh ! comble de l'horreur !

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, WARUSCO.

WARUSCO, rentrant.

ALEXIS, tes ordres sont donnés.

POUGATCHEFF.

Eh bien ! Ourscoff, et vous, belle Adelnà, avant d'aller consacrer vos nœuds par les cérémonies accoutumées, jurez ici, devant les habitans de Smolensko, de vous prendre pour époux, et de vivre à jamais l'un pour l'autre.

OURSCOFF, s'approchant d'Adelnà pour lui prendre la main.

Allons, Madame.

ADELNÀ.

Homme affreux ! ne m'approche pas.

POUGATCHEFF.

Ta résistance est vaine. Obéis, ou ton père va périr.

ADELNÀ.

Mon père ne voudrait point d'une existence qui serait le prix de mon déshonneur.

POUGATCHEFF.

Plus de délai. Épouses-tu cet homme ?

ADELNÀ, avec indignation.

Non.

(Pougatcheff fait un signal ; les deux Cosaques qu'on voit sur la place se le communiquent, et un instant après on entend un coup de canon.

ADELNA, avec un vif effroi.

Qu'entends-je !

POUGATCHEFF.

Le premier coup de canon précurseur de la mort de ton père. Si le troisième frappe ton oreille, il aura cessé de vivre.

ADELNA.

Grand Dieu !

POUGATCHEFF.

M'obéiras-tu maintenant ?

ADELNA.

Ah ! par pitié...

(Elle s'agite violemment sans pouvoir s'exprimer, et se couvre le visage de ses mains.)

POUGATCHEFF.

Tu te tais ?

(Nouveau signal, suivi d'un second coup de canon.)

ADELNA.

Ah !

(Elle se découvre et fixe avec terreur les yeux sur Pougatcheff.)

POUGATCHEFF.

Prends garde ! le coup qui va suivre est pour ton père le coup de la mort.

Après un instant de silence, il va pour faire un troisième signal ; mais Adelnà pousse un grand cri et se précipite sur le bras prêt à se lever.)

ADELNA.

Arrêtez !... (*Les femmes d'Adelnà et les*

habitans se précipitent en même tems aux pieds de Pougatcheff, et Adelna continue.)

Au moins, sauveras-tu mon père ?

POUGATCHEFF

Je te réponds de ses jours. Mais il ne sera libre que quand je serai certain de ta résignation. Jusque-là, il restera mon prisonnier. Sa tête doit me répondre que tu ne tenteras pas d'échapper à ton époux, soit par la fuite, soit par le sacrifice de ta vie... Eh bien ?

ADELNA.

J'obéis.

OURS-COFF, à part.

Je respire !

POUGATCHEFF.

Allons, fortunés époux, prononcez vos sermens. Commence, Ourscoff.

OURS-COFF, solennellement.

Moi, Roch Ourscoff, je jure de prendre Adelna pour épouse, et de la rendre heureuse. (*A Adelna qui fait un mouvement d'horreur.*) Oui, ventrebleu ! Madame, heureuse.

POUGATCHEFF.

A votre tour, Madame.

ADELNA, tremblante.

Je jure.... de prendre cet homme.... (*A Pougatcheff.*) Ah ! ne me force point à

356 LE FAUX ALEXIS. ACTE I, SCÈNE XIX.

prononcer... J'obéirai , barbare ! que te faut-il de plus ? mais je déclare que je ne consens à cette union que pour sauver mon père !

POUGATCHEFF.

Il suffit. Maintenant qu'on les conduise à l'autel.

ADELNA.

O mon Dieu !

(Elle s'appuie sur l'une de ses femmes , et Pougatcheff regarde Warusco avec un air de satisfaction scélérate.)

POUGATCHEFF , à Adelnà.

Adelnà , vous avez refusé ma main et la couronne , allez donc régner sous le chaume ; j'aurai soin qu'un brillant et nombreux cortège vous accompagne jusqu'au sein de vos États.

(Un cortège brillant se forme et vient prendre Adelnà et Ourscoff. Adelnà se soutient à peine ; Ourscoff l'encourage brusquement , et fait soupçonner par sa pantomime son intention généreuse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente sur le devant la cour de la maison d'Ourscoff. A droite est l'entrée de la maison ; à gauche est une haie basse, avec une mauvaise porte en bois, qui est celle du jardin. La cour n'a point de clôture dans le fond, et n'est terminée que par une colline où se trouve un chemin qui conduit d'un côté au village, et de l'autre dans la campagne.

SCÈNE I.

PÉDRONA, sortant de la maison, **LISKA**,
arrivant derrière la haie.

PÉDRONA, parlant toujours avec volubilité.

En ben ! Liska, queu' nouvelles ? sait-on
enfin dans l'village d'où vient ç' tintamarre
affreux d'coups d'canon qu' javons entendu
drès la pointe du jour ?

LISKA.

Oui, ma tante. On dit com' ça que Smo-
lensko est pris par Alexis et ses Cosaques.

PÉDRONA.

Bah ! et nout' brave gouverneur Zamoski
les a laissé faire ?

LISKA.

Pardi ! ça ben été malgré lui. Mais vous

n'savez pas, mère Pédrona ! l'voisin Kiski qu'est allé hier à la ville ! eh ben ! i' n'est pas r'venu encore. Le pauvre Kiski ! j'crais ben qu'i' n's'ra pas resté là pour son plaisir : i' m'semble voir d'ici la drôle de mine qu'il aura faite au milieu de ç'te bagarre !

PÉDRONA.

Pourvu qu'ces maudits Cosaques n'vient pas jusqu'ici mettre tout au pillage.

LISKA.

Eh ! mon Dieu ! vous m'faites peur, ma tante !

PÉDRONA.

Pour comble d'malheur, nous v'là sans aide ni assistance, d'puis qu'mon vaurien d'Ourscoff est r'parti, et qui sait à ç't'heure si j'le verrons jamais !

LISKA.

Oh ! quant à ça, ma tante, soyez tranquille ; mon cousin m'a bèn promis en partant, qu'aussitôt qu'il aurait une charge d'capitaine, i' r'viendrait tout'suite pour conclure nout' mariage.

PÉDRONA.

Une charge de capitaine ! oui, oui, fie-toi à ç'te belle promesse. Quand il est r'venu d'la guerre, tout éclopé, y a deux ans d'ça, n'm'avait-i' pas promis itout qu'i' n'y r'tournerait plus ? qu'i' n'm'abandonnerait

jamais , et f'rait la consolation d' mes vieux
jours ? Je comptais ben là-dessus , surtout
quand j' l'ai vu s'amouracher d' toi et me
d'mander la permission d' t'épouser. J'ai tûpé
à ça tout d' suite , moi ; parce que t'es une
brave fille , une fille ben drue , ben gentille ,
qu' j'avons vu naître , et qu' j'affectionnons.
Oui , que j' l'i dis , ça t' convient , mon garçon ,
ça n'a ni malice ni glorieuseté , c'est sage ,
c'est alerte , ça travaille , ça f'ra une bonne
ménagère ; je m'y connais , c'est ton lot.
Ainsi v'là qu'est décidé : viennent les semailles ,
et j' f'rons ta noce , mon enfant.

LISKA.

Vous l'i avez dit tout ça , ma tante ?

PÉDRONA.

Sans doute que j' l'i ai dit. Mais , paroles
perdues , v'là qu'un beau matin mon garne-
ment r'prend l' mousquet , et court s'enrôler
encore je n' sais où. Malheureux enfant ! je
n' l'i pardonnerons jamais ça !

LISKA.

Ça m'a ben chagrinée , toujours !

PÉDRONA.

Oui ! mais ç' qu' y a d' bon à toi , c'est que
l' chagrin n' te maigrit pas , et qu' t'es tou-
jours prête à rire chaque fois qu' t'en trouves
l' occasion.

LISKA.

Écoutez donc , ma tante , ça n'ôte rien à

l'ainiquié qu' j'ai pour vout' fils , ça : j' pense à lui tous les jours , voyez-vous , j'en rêve tout' les nuits ; mais dain' ! j' ris queuqu' fois , parce qu'on n' peut pas toujours pleurer ; ça n'empêche pas qu' j'ai du chagrin , tout plein d' chagrin , mais comme avec ça j'ai toujours bon appétit , ça fait qu' je n' peux pas maigrir comme vous , mère Pédrona.

PÉDRONA.

C'est bien , c'est bien , ma fille.

LISKA.

Quoiqu' ça , si j'apprenions qu'il est arrivé malheur à mon cousin Ourscoff , vous m' verriez ben malade , allez !

PÉDRONA.

Va , va , avec ton bon appétit , ça n's'rait pas dangereux. Mais j' pense à une chose , moi. Ourscoff n'est p't-êt' pas si loin d'ici.

LISKA.

Comment donc ça , ma tante ?

PÉDRONA.

Tu sais ben que d' puis queuqu' tems j' l'entendions toujours parler de ç't Alexis , qu'on dit l' fils d' nout' dernier empereur ? eh ben ! il est est p't-êt' dans son armée , et avec ces Cosaques qui sont entrés aujourd'hui dans Smolensko.

LISKA.

Bah ! (*Riant naïvement.*) Eh ! eh ! eh !
ça m'frait ben plaisir !

PÉDRONA.

Voyez la sottise ! ça l'i frait plaisir d' savoir
son amoureux avec ces damnés Cosaques, au
service de ç' diable incarné d'Alexis, comme
i' disent tous, qui n'a ni humanité, ni foi, ni
loi ; qui n'est p't-êt' pas plus l' fils d' Pierre-le-
Grand, qu' je n' suis, moi, la fille du grand
Mogol ! et pis, queuqu' ça le r' gardait ça ?
qu' Alexis soit ou n' soit pas l' fils d' son père,
Ourscoff avait-i' besoin d' s'en mêler ! c'était-i'
là son affaire ? jarni ! ça m' met dans une
colère !...

LISKA.

Eh ben ! oui, oui, c'est juste, ma tante.
Pardi ! j'suis en colère itout, moi. Mais
maugré ça, si vout' fils est si près d' nous
qu' vous l' dites, i' viendra pt'-êt' nous voir,
et v'là ç' que j' disais qu' i' m' frait ben plaisir.

PÉDRONA.

Qu' i' m' s'avise pas d' mettre ici les pieds.
Tiens, Liska, j' sis l' femme à l'i arracher les
yeux, vois-tu !

LISKA.

Oh ! que non, ma tante. Tenez j' sis sûre
qu' vous seriez la première à lui sauter au
cou.

PÉDRONA.

Moi ! ça s' peut ben , au reste. Mais i' n'en s'rait pas quitte pour ça , non , tu verrais comme i's'rait r'çu. Misérable que, j' l'i dirais, as-tu bien eu l' cœur d' laisser ta pauvre mère ?... (*Retenant des larmes.*) Tu verrais, tu verrais, j' te dis.

LISKA.

Oui , mais n' faudrait p't-êt' pas pleurer comme ça , ma tante.

PÉDRONA.

J'en s'rais ben fâchée , mordienne ! mais comme il n'est pas là , je n' risque rien, et ça m' soulage.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, KISKI.

KISKI , criant dans la coulisse.

Oui , oui , mes amis , j' vous conterai tout ça.

LISKA , courant voir dans le fond.

Ah ! ma tante , ma tante , v'là Kiski qui arrive d' la ville ! i' vient ici tout dret.

KISKI , dans la coulisse.

Quand j' vous dis que j' vous conterai tout ça : allez-vous-en m'attendre au cabaret ; faut que j' parle à la mère Pédrona.

PÉDRONA, à part.

Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a à me dire ?

KISKI, arrivant tout essoufflé

Ah !

PÉDRONA.

Eh ben ! qu'est-ce qu'y a, mon garçon ? dis-nous donc vite...

KISKI.

Ah ! mère Pédrona...ah ! mam'selle Liska !

PÉDRONA.

Après ?

KISKI.

R'gardez-moi ben.

LISKA.

Eh ben ?

KISKI.

Eh ben !... m' v'là.

PÉDRONA.

Pardi ! je l' voyons ben qu' te v'là. La belle merveille !

KISKI.

Certainement qu' c'est une merveille de ç' que me v'là ici, après ç' qui m'est arrivé. J'ai d' sières nouvelles à vous raconter, allez !

PÉDRONA.

Voyons-les donc.

KISKI.

Un moment. Laissez-moi reprendre haleine... j'avons couru si fort...

PÉDRONA.

N' fallait pas courir.

KISKI.

Mais c'était pour qu' vous sachiez plus vite...

PÉDRONA.

Quoi ?

KISKI.

Eh ! pardi , ç' que j' vas vous dire , quand j'aurai... ouf !

PÉDRONA.

Queu' patience i' faut avoir ! eh ben ! parleras-tu ?

KISKI.

Oui... oui... Vous saurez d'abord et d'un qu' je r'viens d' la bataille , tel que vous m' voyez ! et d'un endroit encore où ç' que les boulets et les bombes pleuvient à faire plaisir. Pim ! pan ! et pis d'tems en tems à mes oreilles , pzein ! pzein ! c'étaient les balles qui f'saient ça. Eh ben ! mère Pédrona , croyez-moi si vous voulez , pas une ne m'a touché , et j' peux m' vanter...

PÉDRONA.

C'est bon ! c'est bon ! tu n'es pas mort ,

Je l' voyons ben ; mais n'avais-tu qu' ça à nous dire ?

KISKI.

Ah ! ben , oui ! je n' sis pas au bout , voirement ! (*Criant.*) Et vout' lieu donc , mère Pédrone ? j' l'avons vu , j' l'i avons parlé.

PÉDRONA , confusément.

ENSEMBLE.

Juste Ciel ! t'as vu Ourscoff ! tu lui as parlé ! qu'est-ce qu'i' dit ? qu'est-ce qu'i' fait ? a-t-il parlé d' nous ?

LISKA , de même.

Vous avez vu mon cousin ? s' porte-t-i' ben ? viendra-t-i' nous voir ?

KISKI , répondant distinctement à toutes les questions.

Oui , oui , oui , oui.

PÉDRONA.

ENSEMBLE.

Tu l'as vu ! tu l'i as parlé à ç' misérable ! quoi ! il était là ? à Smolensko ? Mais , parle donc , Kiski , parle donc.

LISKA.

C'est donc vrai qu'il est avec ces vilains Cosaques ?

KISKI , criant.

Eh ! mordienné ! j'attends mon tour ! m'est avis , au train qu' vous fûtes , que j' sis encore à Smolensko.

LISKA PÉDRONA, ensemble.

Allons, allons, parle, parle, mon cher Kiski.

KISKI.

Eh ben ! j' disions donc qu' j'avons vu vout' lieu, mère Pédrona, je n' le r'connaissons pas d'abord, avec son bonnet d' Cosaque, sa barbe et ses moustaches qui sont... Dieu m' pardonne ! ça l'i fait une mine ! allez, mam'selle Liska, il est genti' vout' cousin Ourscoff ; si c'est comm' ça qu'i vous faut d' s'amoureux...

LISKA.

Oui, c'est comme ça que j' les aimons, là !

KISKI.

Patience ! vous n' direz p't-êt' pus ça tout à l'heure, quand...

PÉDRONA.

Après ? après ?

KISKI.

Eh ben ! quand il a vu qu' je n' le r'connaissons pas, i' ma r'connu lui, et la première chose qu'i' m'a d'mandé, c'est : Comment s' porte ma mère ?

PÉDRONA, vivement.

C'est ça qu'i' t'a d'mandé tout d'abord ?

KISKI.

Eh ! oui, c'est par là qu'il a commencé.



ACTE II, SCÈNE II.

367

(*Pédrona s'essuie les yeux.*) Quequ' vous avez donc , mère Pédrone ?

PÉDRONA , brusquement.

Rien , rien. Comment je m' porte ! Eh t quequ' ça l'i fait , à q' mauvais sujet-là !

KISKI.

Justement , v'là q' que j' l'i ait dit. Eh ben ! m' dit-i' , j'espère qu'on me r'verra sous peu à Molno. Sur ça j' l'i ai bravement répondu qu'i' n'avait qu' faire de s' gêner et qu' vous aviez résolu de n' jamais le r'voir.

PÉDRONA , avec colère.

Tu l'i as répondu ça ? qui est-ce qui t'en avait prié ? qui t'a dit qu' je n' voulions pas le revoir ? mais avez-vous jamais vu un imbécile comm' ça !

LISEA.

Allez , c'est indigne à vous d'li avoir dit ça !

KISKI.

Eh ! pardi ! mère Pédrone , j' vous l'ai entendu dire cent fois , à vous-même.

PÉDRONA.

Eh bien t oui , j' l'ai dit , je l' dirai encore cent fois ; ça m'est permis à moi , j'espère.

KISKI.

Allons , allons , n' vous échauffez pas ; moi au' i' en aie dit à Ouracoff , i' n' viendra

pas moins vous voir, aujourd'hui p't-êt', et ça en bonne compagnie, j'vous en réponds.

PÉDRONA.

Comment ! en bonne compagnie ?

KISKI.

Eh ! oui, en la compagnie d'sa femme. Entendez-vous, mam'selle Liska.

PÉDRONA.

D'sa femme ?

LISKA.

Ah ! ben, c'est pour rire qu'vous dites ça ?

PÉDRONA.

D'sa femme ! j'voudrais bien voir.... Et quelle est la malheureuse ?...

KISKI.

Oh ! n'y a rien à dire ici, mère Pédrona. C'est une femme... ç' n'est pas une femme, voyez-vous, comme....

PÉDRONA.

C'est une femme, ç' n'est pas une femme ! Tiens, Liska, j'voyons qu'c'est queuque dévargondée qu'il aura...

KISKI.

Chut ! n'parlez donc pas comme ça ! ç'le femme qu'vont' fils vient d'épouser, c'est la duchesse de Smoleh..., rien qu'ça.

LISKA.

Qu'est-ce qu'il dit donc, lui ?

P. 1-24.
R. 1-24.

ACTE II, SCÈNE II.

PÉDRONA, s'approchant de Kiski.
Qu'est-ce que tu dis ?

KISKI.

J' dis qu' vout' lieu, avec sa barbe noire
ses longues moustaches, vient d'épouser
fille du duc Zamoski, gouverneur de Smo-
lensko, c'est-i' clair, ça ?

LISKA, riant.
Ah ! qu'il est bête !

KISKI.

C'est, dit-on, l'empereur Alexis qu'a
voulu ç' mariage-là, pour s'venger d' la
princesse qui n' voulait pas d' lui.

PÉDRONA.

Allons, ça n' se peut pas.

LISKA.

Ça n' se peut pas.

KISKI.

Je n' vous dis pas qu' ça s' peut ; j' vous dis
tant seulement qu' ça est, pisqu' j' ai vu la
cérémonie du mariage.

PÉDRONA.

Tu mens : car si c'est, comme tu dis,
pour faire d' la peine à c' te bonne princesse,
Ourscoff n'est pas capable d' ça, je l' connais,
i' s' f'rait plutôt hacher que d' faire une mau-
vaise action.

LISKA.

La preuve itout qu' ça n' se peut pas, c'est

qu'Oursooff m'a donné sa parole , et qu' par ainsi i' n'a pas pu en épouser une autre.

KISKI.

Ah ! ben , mam'selle Liska , v'là une belle preuve qu' vous nous baillez là !

LISKA , pleurant.

Sans doute que c'est une preuve. N'est-ce pas une mauvaise action d' manquer d' parole ? Eh ben ! j' dis comme ma tante , moi , mon cousin n'en est pas capable : répondez à ça , obstiné !

PÉDRONA , regardant vers la droite.

Eh ! viens donc voir , Kiski : queuqu' c'est qu' ces gens-là ?

KISKI.

Miséricorde ! c'est des Cosaques !

PÉDRONA.

Des Cosaques ?

LISKA.

Ah ! mon Dieu ! c'est ça des Cosaques ?

KISKI , tremblant.

Oui... oui... Mam'selle , c'est ça... c'est ça... (*A part.*) Où m' sauver ?

(Il va pour sortir.)

PÉDRONA , l'arrêtant.

Veux-tu ben rester ! tu nous laisserais ici toutes seules , toi ?

ACTE II, SCÈNE III.

371

KISKI.

Eh ! non, non ; c'était pour.... Les v'là !
oh ! j' n'ai pas peur ! j'en ai tant vu d' ces
Cosaques !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ZAMOSKI, RISBERG,
déguisés en Cosaques.

FÉDRONA, se jetant à genoux, ainsi que Kiski et
Liaka.

Ah ! grâce, messieurs les Cosaques ! je
n' sommes que d' pauvres gens ; ç' n'est pas
cheux nous qu' vous trouverez...

RISBERG, les faisant relever.

Rassurez-vous, bonnes gens, nous n'avons
point l'intention de vous faire le moindre
tort ; nous voulons seulement vous prier de
nous rendre un léger service.

FÉDRONA.

Dites, mes braves Messieurs, si ça dépend
d' nous... Mais asseyez-vous, j' vas vous
chercher à boire.

RISBERG, la retenant.

Ne vous dérangez pas ; nous n'avons pas
soif.

KISKI, à part.

Tiens ! qu' c'est drôle ! des Cosaques qui
n' ont pas soif !

ZAMOSKI, à Pédrone.

Vous connaissez sans doute, dans ce village, une femme veuve nommée Pédrone, qui a un fils soldat dans l'armée d'Alexis.

PÉDRONA.

La mère d'Ourscoff? Oui, oui, Messieurs, j' connaissons ça.

KISKI.

Pardi ! je l' crais ben, pisqu' c'est...

PÉDRONA.

Allons, paix ! toi.

LISKA, riant.

Ah ! ben, ma tante...

PÉDRONA.

Paix aussi, Mam'selle ! laissez parler ces Messieurs. Voyons, Messieurs, qu' l' i voulez-vous à la mère Pédrone ?

RISBERG.

Écoutez. Nous savons que son fils est en route pour venir chez elle avec un détachement de Cosaques, et...

PÉDRONA.

Un détachement d' Cosaques ! est-i' fou ? et qu' veut-i' qu'alle en fasse ?

RISBERG.

Ne m'interrompez pas. Outre cela, il amène avec lui...

PÉDRONA.

Eh ! mais, mon Dieu ! où veut-il donc que j' loge tout c' monde-là ?

ZAMOSKI.

Oh ! Ciel ! que parlez-vous, ma bonne, de loger ?... Serait-ce vous-même qui seriez ?...

PÉDRONA.

Oui, oui, c'est moi, la mère Pédrona. Ah ben ! un détachement d' Cosaques !

ZAMOSKI, à Risberg.

Nous nous sommes bien mal adressés, mon cher Risberg. (*A Pédrona.*) Pardon, bonne femme, ce n'est point vous qui pouvez nous rendre service en cette occasion.

PÉDRONA.

Et pourquoi pas, s'il vous plaît, si c'est pour queuqu' chose de juste ? Dites-moi donc, est-ce que mon vaurien ?... Mais, ça n'est pas possible !

LISKA, à Zamoski.

N'est-ce pas, Monsieur, qu' mon cousin Ourscoff n'a pas épousé une princesse ?

ZAMOSKI, à part.

Grand Dieu ! me faudra-t-il entendre partout ?... (*A Risberg.*) Sortons, mon ami.

PÉDRONA, vivement.

Mais un moment donc. Dites-moi au moins ç' que mon fils vient faire ici, avec son régiment d' Cosaques ?

RISBERG.

Ma bonne, votre fils est un scélérat.

PÉDRONA.

Un scélérat ! queuqu' ça veut dire ça ?
qu'est-ce qu'il a fait pour être un scélérat ?

ZAMOSKI.

La question de cette fille annonce assez que
vous êtes instruite de son crime.

PÉDRONA.

Quoi ! c'est donc vrai ç' qu'on nous a dit ?
il aurait épousé... Et ç'te princesse a consenti
à ça ?

RISBERG.

La vie de son père en dépendait.

PÉDRONA.

Ah ! mon Dieu ! c'est donc aussi l' couteau
sur la gorge qu'on aura forcé ç' garçon ?...

ZAMOSKI.

Forcé ! le misérable ! c'est bien lui-même
qui s'est proposé !

PÉDRONA, avec la plus grande agitation.

Lui ! Ourscoff ! i' s'est proposé ! ç' n'est
plus mon fils !... i' s'est proposé !... Et vous
dites qu'i' va v'nir ici ? Jarnignenne ! qu'i' n'
s'avise pas d' ça : j' f'rai un malheur, voyez-
vous, qu'i' n' vienne pas, qu'i' n' paraisse pas
d'avant moi ! c'est un monstre ! i' s'est proposé !
il a eu l'indignité !

ZAMOSKI.

Bonne femme, écoutez-moi.

PÉDRONA.

Oh ! ça n'se passera pas comme ça ! i' r'parera sa faute, ou j' f'rai un malheur, c'est certain, et Dieu me l' pardonnera !

ZAMOSKI.

Calmez-vous, bonne mère. (*A Risberg.*) Nous pouvons nous confier à cette femme. (*A Pédrona.*) Ne pourrions-nous vous parler un instant sans témoins ?

PÉDRONA, hésitant.

Sans témoins ? si fait... si fait... j' vas renvoyer... (*Brusquement à Kiski et à Liska.*) Allons, détez, vous autres.

LISKA, les larmes aux yeux.

Ah ! ma tante, qui aurait cru ça d' mon cousin Ourscoff ?

KISKI.

Eh ben ! quand j' vous l'disais, mam'selle Liska ?

LISKA.

Laissez-moi donc tranquille, vous !

PÉDRONA.

Partez, partez. (*Plus bas.*) Mais n'allez pas trop loin, entendez-vous, on n' sait pas quequ' fois...

(*Elle les conduit jusqu'au fond du théâtre, où elle continue de leur parler quelque temps.*)

SCÈNE IV.

ZAMOSKI, RISBERG, PÉDRONA
dans le fond.

RISBERG.

« En effet, Seigneur, cette femme pourra plus facilement que tout autre remettre à votre fille le billet par lequel vous l'instruisez de notre évasion. Mais vous espérez donc...

ZAMOSKI.

Beaucoup. La certitude que je suis libre inspirera sans doute à ma fille cette noble résolution qu'on ne peut attendre d'elle tant qu'elle croira que le féroce Pougatcheff peut encore disposer de la vie de son père. Dès qu'elle ne tremblera plus pour mes jours, elle trouvera sans peine les moyens d'échapper à son affreuse destinée, la fuite, la mort même... Mais le tems presse ; et l'infâme Ourscoff, sa victime et les Cosaques ne peuvent plus tarder. (*Se retournant.*) Bonne femme ?

PÉDRONA, accourant.

Oui, Messieurs. Parlez, j'vous écoute.

ZAMOSKI.

Votre fils va venir avec l'infortunée que la violence a mise en son pouvoir.

PÉDRONA.

I' va v'nir avec elle ! c'est donc ben vrai que l' malheureux... mais c'est que j' n'en r'viens pas , moi ! c'est que...

ZAMOSKI.

De grâce , laissez-moi finir.

PÉDRONA.

Oui , oui , parlez ; parlez : je n' dis plus mot ; c'est qu' j' étouffe de colère , voyez-vous ! Quoi ! ç' te chère princesse... mais queuqu' son pauvre père aura dit ? ç' prince si bon , si humain , qu' j' aimons tant , que...

ZAMOSKI , vivement.

Ma bonne , son père vous prie instamment de l'écouter.

PÉDRONA , avec saisissement.

Ah !... comment dites-vous ça donc ? son père...

ZAMOSKI.

Est devant vous.

PÉDRONA.

Mon Dieu ! c'est.... c'est vous , Monseigneur ! pardon... ces habits d' Cosaques...

ZAMOSKI.

Un de ceux qui nous gardaient nous les a procurés pour favoriser notre fuite. Il vient de nous quitter à l'entrée de ce village ; je ne puis concevoir encore le motif de son action.

J'ai voulu vainement lui faire accepter cette bague : il m'a montré une bourse , en me disant : je suis payé. Mais laissons cela. Voici un billet qu'il est important de remettre à ma fille , à l'insu d'Ourscoff et des Cosaques qui l'accompagnent. Voulez-vous vous en charger ?

PÉDRONA.

Avec grand plaisir, Monseigneur, donnez.
(Elle prend le billet.)

ZAMOSKI lui présente sa bague.

En ce cas , j'espère que cette bague ne me sera pas refusée une seconde fois.

PÉDRONA.

Gardez vout' bague ; j' sis payée itout , Monseigneur.

ZAMOSKI.

Prenez, prenez, je vous en prie.

PÉDRONA.

Eh ! non , non , mordiennne ! vous n'avez pas encore passé tous les mauvais pas ; gardez vout' bague , vous en aurez p't-êt' besoin pour forcer queuqu' fripon à vous rendre un plus grand service.

ZAMOSKI , à Risberg.

Et c'est là la mère d'un pareil homme !

PÉDRONA.

Ah ! ça , dans ç'te lettre , dites-vous à vout' fille où vous allez ?

ZAMOSKI.

Non, notre route est incertaine, et mille dangers nous environnent dans ce pays infesté par les ennemis de la Czarine. Nous ne nous croirons sauvés que quand nous aurons pu rejoindre les premiers postes de l'armée impériale.

(On entend une marche.)

PÉDRONA.

Queuqu' c'est qu'ça ?

(Elle court voir dans le fond.)

ZAMOSKI.

Juste Ciel ! c'est sans doute... Hâtons-nous de nous éloigner.

(Ils vont pour sortir par le fond.)

PÉDRONA, accourant.

Arrêtez ! vous n' pouvez pas sortir par ici. V'là les Cosaques, i' vous verraient. T'nez, t'nez, ç'te p'tite porte... traversez nout' jardin, soutez l' fossé qu'est au bout, suivez la haie à gauche, et gagnez le bois.

ZAMOSKI.

Bonne et honnête Pédrona, croyez...

PÉDRONA, les poussant.

C'est bon, c'est bon, vite et tôt, délogez.
(Zamoski et Risberg sortent par la petite porte du jardin qu'on voit à gauche.)

SCÈNE V.

PÉDRONA, KISKI.

KISKI, accourant avec joie.

LES v'là, les v'là, mère Pédrona ! vous allez la voir ç'te princesse qu'est la femme de vout' fils. Jarnigoi ! queu' noce ça va faire ! j' sis d'une joie !... (*Pédrona lui détache un soufflet.*) Tiens !

PÉDRONA.

C'est pour t'apprendre à êt' joyeux quand j'enrage, entends-tu ?

KISKI.

Entends-tu, entends-tu ! pardi, je l'sentons encore mieux ! voyez donc queul avisement ! (*On entend la marche. Pédrona va voir dans le fond et revient en exprimant son désespoir. On voit paraître le cortège de la duchesse, qui descend la colline du fond.*) C'est égal, mère Pédrona ! j'vais avertir tout l'village et l'amener ici. Ah ! queu' noce ! queu' noce ça va faire !

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ÉDRONA, OURSCOFF, ADELNA,
LOWDBROG, COSAQUES.

Entrée des Cosaques. Il y en a quatre qui portent un brancard de feuillage, sur lequel est placée Adelnà, qui paraît plongée dans un profond accablement. Ourscoff marche triomphant à côté du brancard. Le cortège achève de descendre la colline, et s'arrête au milieu du théâtre.)

OURSCOFF, allant pour embrasser sa mère
BONJOUR, ma mère.

FÉDRONA, à demi-voix avec indignation.

Malheureux ! oses-tu bien me r'garder en face ?

OURSCOFF, à part.

Allons, elle sait... Mais prenons patience...
(Il retourne à Adelnà, l'aide à descendre du brancard et la fait asseoir auprès d'une petite table. Adelnà revient à elle, tourne autour d'elle une vue égarée, et laisse retomber sa tête dans ses mains. Haut.) Allons, camarades, j'espère que vous boirez volontiers un coup ?

LOWDBROG.

Un coup ? non.

OURSCOFF.

Eh bien ! dix, si vous voulez.

LOWDBROG.

A la bonne heure.

OURS COFF, s'approchant de sa mère.

Ma mère...

PÉDRONA.

N' m'approche pas , j'ai ! n' m'approche pas !

OURS COFF, à demi-voix.

Vous êtes dans l'erreur , ma mère , attendez.

PÉDRONA.

Qu'est-ce tu veux dire ? est-ce que je ne vois pas bien...

OURS COFF, haut, voyant qu'on les observe.

Vous êtes dans l'erreur , vous dis-je. Rassurez-vous , on ne veut pas vider votre cave ; j'ai donné mes ordres au cabaret , en passant. On va nous envoyer tout ce qu'il nous faut ; c'est moi qui régale.

PÉDRONA.

Eh ! c'est ben ça...

OURS COFF, l'interrompant vivement.

Attendez, et vous serez contente. (*A Lowdbrog.*) Ma mère est comme cela ; la vue de tant de monde... C'est tout simple. (*Deux garçons de cabaret apportent des brocs. Les Cosaques se disposent à boire.*) Ah ! voilà justement...

(Il va chercher des verres dans la maison.)

LOWDBROG , aux Cosaques.

Un moment. Le premier coup à la santé de la mariée , n'est-ce pas , Ourscoff ?

O U R S C O F F .

Certainement. Allons.

(Il prend un gobelet .)

T O U S L E S C O S A Q U E S .

A la santé de la mariée !

(Ils boivent .)

P É D R O N A , à part.

Allons , plus d' doute ! l' malheureux a perdu tout sentiment d'honneur et d' probité !
(*Bas à son fils.*) Misérable ! tu es indigne d' voir le jour !

O U R S C O F F .

Vous avez raison , ma mère , ma femme est belle comme le jour.

LOWDBROG , à Ourscoff.

Tu es bien le plus heureux coquin !... Et c'est à toi qu'Alexis a pu céder une si charmante princesse ! Ah ! que ne m'a-t-il choisi , moi !...

O U R S C O F F , vivement les premiers mots.

Toi , Lowdbrog ! eh ! bon Dieu ! que serait-elle... (*Plus doucement.*) Je t'en prie , mon ami , tais-toi ; ton idée seule me fait mal.

LOWDBROG .

Bon ! te voilà déjà jaloux ?

OURSCOFF, riant forcément.

Eh bien, oui... oui, c'est cela.

LOWDBROG.

Mais parle-lui donc à ta femme, que nous voyions un peu son visage. (*Il s'approche d'Adelna. Elle lève la tête et le regarde avec fierté.*) Peste ! quelle fierté !

OURSCOFF.

Elle ne lui messied pas.

ADELNA, douloureusement.

Ciel ! où suis-je !

OURSCOFF, durement.

Chez toi, ma belle. Le palais que je te donne n'est pas aussi beau que le tien ; mais, crois-moi, cède à ton sort, et tu t'en trouveras bien.

PÉDRONA, à part.

Mais, mon Dieu ! ç' n'est plus là mon fils !

ADELNA.

Ah ! pourquoi ne m'a-t-on pas donné la mort !

OURSCOFF.

La mort ! quelle folie ! il n'y aurait point de remède à cela. Alexis a fort bien fait ; en te donnant Ourscoff pour époux, c'est ton bonheur qu'il a préparé.

ADELNA.

Homme atroce !

OURSCOFF.

Silence ! pour me qualifier comme je le mérite, attends que tu me connaisses mieux.

ADELNA.

Barbare, tu t'es fait assez connaître !

OURSCOFF, à voix forte.

Non, Madame. (*A Lowdbrog.*) Je lui parle doucement, vois-tu ; parce que... il ne faut pas faire voir d'abord tout ce dont on est capable.

LOWDBROG.

Sur mon âme ! Alexis ne pouvait pas mieux choisir.

ADELNA, se levant.

O mon Dieu ! soutiens mon courage ; c'est pour sauver les jours de mon père que je souffre ce comble d'outrage et d'humiliation. Pardonne, ô mon père ! l'affreux signal de ton supplice retentit encore à mon oreille : le bronze effrayant avait déjà tonné deux fois, le bras de l'impitoyable Alexis, je crois le voir encore, n'avait plus qu'un mouvement à faire, la foudre s'allumait et tombait sur ta tête !

PÉDRONA, à part.

Pauvre princesse !

ADELNA, à Ourscoff et aux Cosaques.

Mais, répondez-moi, cruels ministres des vengeances de ce monstre, m'assurez-vous

au moins qu'on n'attentera pas à la vie de mon père, et que mon horrible sacrifice ne sera point perdu pour lui ?

OURSCOFF.

Tranquillisez-vous, Madame, j'ai de fortes raisons de croire que vous le reverrez bientôt.

ADELNA, vivement.

Libra ?

OURSCOFF.

Sans doute. (*A part.*) J'y ai pourvu. (*Haut.*) Le camarade Lowdbrog sait bien qu'Alexis nous en a donné sa parole.

LOWDBROG, souriant.

Oui, oui, il l'a donnée.

ADELNA, à part.

La parole d'Alexis ! quelle triste assurance !

PÉDRONA, à part.

Si j' pouvais l'i glisser ç'te lettre !

OURSCOFF, s'approchant de la table.

Allons, redoublons, camarades.

LOWDBROG.

Volontiers.

(Pédrona inquiette cherche à s'approcher d'Adelna.)

PÉDRONA, à part.

Jarni ! ç' n'est pas encore l' moment d' donner l' billet. Mals en attendant, j' pourrions ben... Eh ! oui, risquons ça. I' n' ver-

ront pas mes paroles, p't-êt' ! (*Elle s'approche d'Adelna.*) Ma chère dame, j' voudrions ben vous consoler.

ADELNA.

Me consoler ! ah ! cela n'est pas en votre pouvoir.

FÉDRONA, regardant autour d'elle.

Si fait, si fait ; prenez que j'sis vout' bon ange, et qu'en passant j' vous souffle tout bas à l'oreille : vout' père est sauvé.

ADELNA, avec saisissement.

Oh ! Ciel ! que dites-vous ?

FÉDRONA, voyant qu'on l'observe.

J' vous dis... c'est la vérité ç' que j' vous dis, Madame ; i' faut vous consoler, et si vous vouliez m'entendre, j' vous dirions tant d' raisons pour ça... par exemple, j' vous ferions voir...

(Dans le geste qu'elle fait , elle lui montre le billet.)

ADELNA, avec surprise.

Ah !

FÉDRONA, vivement.

N' faut pas dire *ah* ! Madame ; j' vous ferions voir qu' dans nos plus grands chagrins l' Ciel nous envoie toujours queuqu' consolation.

ADELNA, à part.

J'ai reconnu la main de mon père !

PÉDRONA.

Oui, v'là ç' que c'est, Madame. (*Elle lui glisse furtivement le billet, puis apercevant Ourscoff qui la regarde, elle s'écrie :*) O mon Dieu ! i' m'a vue ! i' m'a vue !

OURS COFF, à part.

Un billet ! serait-ce de son père ? (*Haut, en indiquant le billet.*) Cachez... (*brusquement*) cachez vos larmes, Madame ; elles me font injure. (*A Pédrona.*) Ma mère, conduisez ma femme dans la maison, elle peut avoir besoin de quelque chose. Oui, entrez, j'irai bientôt vous rejoindre.

(*Adelna et Pédrona le regardent avec surprise. Adelna se hâte d'entrer dans la maison ; mais Ourscoff retient sa mère qui va pour la suivre.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, exepté ADELNA.

OURS COFF.

Je meurs d'envie de vous embrasser, ma mère !

PÉDRONA.

Veux-tu bien, malheureux...

OURS COFF.

Allons, ce sera pour une autre fois.

PÉDRONA.

Jamais.

OURSCOFF.

Tenez, ma mère, je suis sûr qu'avant la fin du jour vous viendrez vous-même me baiser sur les deux joues.

PÉDRONA.

Moi !

OURSCOFF.

Oui, vous. (*A Lowdbrog.*) C'est que j'aime ma mère, moi.

PÉDRONA, à part, tout étonnée.

Y a queuqu' chose dans ç'te tête-là !!

(Elle entre dans la maison en regardant attentivement son fils.)

SCÈNE VIII.

OURSCOFF, LOWDBROG, LES COSAQUES.

OURSCOFF, à part.

Ah ! puissé-je bientôt... Mais songeons à nous débarrasser bien vite de ces gens-là. (*Aux Cosaques.*) Mes camarades, je suis fâché de ne pouvoir vous retenir plus longtemps. (*Les Cosaques se lèvent.*) J'aurais désiré...

LOWDBROG, se rasseyant ainsi que les Cosaques.

Que dis-tu donc, Ourscoff ? nous ne partons point encore, mon ami.

OURSCOFF, étonné.

Mais vous ne pouvez pas rester !

LOWDBROG.

Si fait , pour te faire plaisir.

OURSCOFF.

Mais cela ne m'en fait pas du tout : ah ! çà , ne plaisantons pas , tu dois sentir que le jour qu'on se marie , on est bien aise... Vous viendrez me revoir ; ma femme ne sera pas toujours aussi maussade , et...

LOWDBROG , se levant.

Écoute , mon ami , nous voudrions bien t'obliger , mais nous ne le pouvons pas : il nous est prescrit de rester ici jusqu'à nouvel ordre.

OURSCOFF.

Jusqu'à nouvel ordre !

LOWDBROG.

Oh ! mon Dieu ! oui.

OURSCOFF , riant à contre cœur.

Eh , eh , eh ! tu conviendras , Lowdbrog , que cela...

LOWDBROG.

Est un peu gênant , n'est-ce pas ?

OURSCOFF , se résignant.

Eh bien ! mes camarades , buvons en ce cas , et réjouissons-nous.

LOWDBROG , lui serrant la main.

C'est bien dit , Ourscoff , réjouissons-nous.

OURLSCOFF, à part.

J'enrage. (*On entend un bruit de missette.*) Qu'est-ce que c'est ?

LOWDBROG.

Eh ! parbleu ! mon cher, c'est tout le village qui vient à ta noce !

OURLSCOFF, à lui-même.

Que le diable les emporte ! je suis bien disposé, morbleu !..

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, KISKI, PAYSANS, PAYSANNES.

(*Entrée de villageois sous la conduite de Kiski.*)

KISKI.

Bonjour et bonne nuit, M. Ourscuff ; v'là ç' que toute la jeunesse du village, et moi en particulier, j' v'nons vous souhaiter, dans toute la joie d' nout' cœur, à vous ainsi qu'à la princessse vout' femme, qu'est ben la plus...

OURLSCOFF.

- C'est bon, c'est bon, je vous remercie.
(*Il regarde toutes les paysannes l'une après l'autre.*)

KISKI, aux paysannes.

Comme il est bref, donc !

OURLSCOFF, à part.

Allons, Liëka n'est pas là.

KISKI.

Ah ! ça , c' n'est pas d' nout' faute ; j' voulions l'amener , a' n'a pas voulu v'nir.

OURSCOFF.

Elle a bien fait. (*Aux paysans.*) Mes bons amis , pardonnez , j'ai affaire en ce moment , beaucoup affaire.... Écoutez , si plus tard je fais une noce , je vous y invite tous.

KISKI.

Qu'est-ce que vous dites donc , voisin Ourscoff , si vous faites une noce ? est-ce qu'on marie jamais une princesse sans noce , donc ? Ah ! ben , quoiqu' mam'selle Liska n' soit pas princesse , j' compte ben qu' y aura une noce à nout' mariage , et une fière noce , j' m'en vante !

OURSCOFF , lui saisissant le bras.

Hein ! tu veux épouser Liska , toi ?

KISKI.

Pourquoi pas ? pisqu' vous v'là marié , c' n'est pas vous qui l'épouserez p't-êt , et Liska n'est pas fille à rester fille , entendez-vous ?

OURSCOFF , le serrant plus fort.

Kiski... tiens-tu à tes deux oreilles , mon ami ?

KISKI.

qu'all' tiennent à moi, j'espère : j' sommes inséparables, oui-da.

OURS COFF.

Tu te trompes ; car je ferai cette séparation-là, moi, si tu t'avises d'en conter davantage à cette fille.

KISKI.

Ah ! par exemple, faut qu' vous soyez ben....

OURS COFF, brusquement.

Paix ! va-t'en, et remmène ton monde.

KISKI, s'éloignant.

Eh ben ! eh ben ! au r'voir, voisin.

OURS COFF, à part.

Mais, je pense... puisque les Cosaques restent... (*Appelant.*) Kiski ?

KISKI, raccourant.

Quoi donc, voisin ?

OURS COFF.

As-tu là des ménétriers ?

KISKI.

Ah ! ben, si j'en avons ! et d' rudes, j' dis ! ça vous détache un coup d'archet...

OURS COFF.

Eh bien ! mes amis, dansez pour ma noce.

KISKI.

V'là parler, ça !

O U R S C O F F , aux Cosaques.

Les camarades ne seront peut-être pas fâchés que ces bonnes gens se divertissent un peu ?

L O W D B R O G .

Au contraire , Ourscoff. Plusieurs de nos Cosaques prendront volontiers part à la fête.

O U R S C O F F .

Tant mieux. (*A part.*) Cette distraction pourra me servir.

K I S K I , sautant.

On va danser ! Ah ! queu' joie !

(Des ménétriers villageois vont s'asseoir sur des tonneaux et se disposent à faire danser.)

O U R S C O F F , à part.

Moi , pendant ce tems-là...

(Il va pour entrer dans la maison.)

L O W D B R O G .

Où vas-tu donc , Ourscoff ?

O U R S C O F F .

Ne faites pas attention , je vais trouver ma femme , tandis que vous autres..

L O W D B R O G .

Eh bien ! commè tu voudras.

(Il le suit pour entrer avec lui.)

O U R S C O F F , se retournant.

Qu'est-ce que tu fais donc , Lowdbrog !

LOWDBROG.

Je vais avec toi.

OURSCOFF.

Pourquoi ?

LOWDBROG.

C'est mon ordre.

OURSCOFF, stupéfait.

Ah ! (*Tous deux restent immobiles et face à face.*) C'est donc le diable qui t'a donné tes consignes ?

LOWDBROG.

C'est le grand Alexis lui-même.

OURSCOFF.

Alexis ! mais c'est comme si je n'étais pas marié, cela ?

LOWDBROG.

C'est bien à peu près la même chose, mais j'en suis fâché. Eh bien ! entrons-nous ?

OURSCOFF.

Non, parbleu ! si tu dois me suivre, je reste. Mille tonnerres ! faut-il ?... Tu ris, je crois ? Ah ! ça, Lowdbrog, ton ordre ne porte pas de te moquer de moi, j'imagine ?

LOWDBROG, riant.

Non, mon cher ; mais pardonne, je ne puis m'empêcher, en voyant ton humeur...

OURS COFF.

Ah ! tu appelles cela de l'humeur, toi !
Mais tu ne vois donc pas que j'enrage, et que
la colère me suffoque ?

LOWDBROG, tranquillement.

Je le vois très-bien ; mon ami, mais
modère-toi, je t'en conjure ; sans cela, je
te le dis en bon camarade, nous serions
obligés de te fendre la tête, et cela serait
désagréable, car c'est encore là notre con-
signe.

OURS COFF, faisant effort sur lui-même.

Allons... allons, je... je vois qu'il faut
prendre patience.

LOWDBROG, toujours tranquillement.

Il faut prendre patience.

OURS COFF.

Buvons donc.

LOWDBROG.

Buvons donc.

OURS COFF.

Et laissons commencer la danse.

LOWDBROG.

Et laissons commencer la danse.

OURS COFF, prenant un broc qu'il trouve vide.

Oh ! oh ! celui-ci.... Qu'on aille remplir
ce broc. Ne vous en faites pas faute, cama-
rades. (*A part.*) S'ils pouvaient en prendre

vide.) Ah!... qu'on apporte aussi quelques bouteilles de kirchewaser.

LOWDBROG.

Bien , Ourscoff : nous y ferons honneur.

O U R S C O F F.

Et à moi plaisir. (*A part.*) Cela ira plus vite. (*Allant ouvrir la porte du jardin.*) Tenez , si vous m'en croyez , nous irons nous asseoir là sous ces arbres , nous y boirons plus agréablement.

LOWDBROG.

Parbleu ! tu as raison , mon ami.

O U R S C O F F , aux garçons de cabaret qui apportent un broc et un panier de bouteilles.

Eh ! arrivez donc , vous autres. Il ne faut pas oublier les musiciens. Kiski , je te charge de les faire boire.

K I S K I.

Ça s'ra ben facile , ça !

LOWDBROG.

Allons , viens , Ourscoff.

O U R S C O F F , à part , le suivant.

Fâcheux retard pour la malheureuse princesse !

(*Lowdbrog , Ourscoff et tous les Cosaques , à l'exception des quatre qu'on a placés dans le fond , passent dans le jardin , où l'on a déjà porté le broc et les bouteilles.*)

SCÈNE X.

KISKI, COSAQUES, VILLAGROIS.

(Danse villageoise. Quelques Cosaques reviennent du jardin, déjà à moitié ivres. Ils dansent un pas dans ce caractère, et aussitôt après ils retournent au jardin. L'ivresse gagne les quatre Cosaques qui sont en dehors de la haie ; deux s'asseyent aux deux côtés de la porte, deux autres sur le penchant de la colline, et s'y endorment. Chacun des ménétriers succombe successivement ; ce qui diminue le bruit de la musique. Bientôt on n'entend plus qu'un seul instrument qui cesse à son tour, et la danse finit.)

KISKI.

TIENS ! tiens ! v'là que j' n'avons plus d' violonneux à ç't'heure ! Ah !, qu' i' sont donc drôles avec leurs instrumens qui n' disent plus rien ! Ç' que c'est d' nous pourtant !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, OURSCOFF, sortant doucement du jardin.

KISKI.

EH ! v'nez donc voir, voisin Ourscuff, comme...

OURSCOFF.

Tais-toi. (*Regardant vers le jardin.*)

ACTE II, SCÈNE XI. 399

Bon ! les voilà comme je les voulais ; ils sont tous endormis.

KISKI.

Queu dessein a-t-i' dono ?

OURS COFF, à part revenant sur le devant.

A merveille ! (*Aux paysans.*) Mes amis, laissez reposer mes camarades ; nous nous reverrons demain.

KISKI.

Ah ! j'entends. D'main... ça s'ra l'lendemain, n'est-ce pas ?

OURS COFF.

Sans doute.

KISKI, joyeux, aux autres paysans.

Mes amis, y aura un lend'main ! ah ! comme j'allons...

OURS COFF.

Veux-tu bien ne pas crier si fort !

KISKI.

Eh ben ! non, non, c'est juste. (*Plus bas aux paysans.*) Y aura un lend'main, mes amis ! (*A Ourscoff.*) Ah ! ça, ces ménétriers qui dorment là, n'faut-i' pas...

OURS COFF.

Ces ménétriers ?... eh ! morbleu, emportez-les.

KISKI.

Que j'les emportons ! ah ben , ça s'ra...
Mes amis , emportons la musique.

(Kiski et les villageois prennent avec précaution le banc sur lequel sont assis les ménétriers et l'emportent. Ourscoff les suit jusque dans le fond , en les pressant de s'éloigner.)

SCÈNE XII.

LISKA , OURSCOFF.

OURSCOFF , revenant du fond.

Je croyais que je ne viendrais pas à bout de les renvoyer. Si je n'avais craint le bruit , je vous les aurais... (*Il va regarder à la porte du jardin, tandis que Liska arrive dans le fond.*) Ils dorment bien. Allons trouver la duchesse.

LISKA , retenant Ourscoff par le bras , au moment où il est près d'entrer dans la maison.

Mon cousin Ourscoff ?

OURSCOFF.

Eh !... c'est toi , ma chère amie !

(*Pédrona reparait.*)

LISKA , tristement.

Oui , c'est moi. (*Elle se tient droite devant lui et pleure.*) Vous m' voyez , n'est-ce pas ?

ACTE II, SCÈNE XII.

401

O U R S C O F F.

Eh bien ! ma bonne Liska ?

L I S K A , sanglotant.

Eh ben !... j' n'avions qu' ça à vous dire...
Adieu , mon cousin.

(Elle va pour sortir.)

O U R S C O F F , l'arrêtant.

Mais écoute-moi donc. Tu crois peut-être
que je ne t'aime plus ? eh bien , tu te trompes.

L I S K A .

Je m' trompe ? Ah ! oui , j'entends : c'est
p't-êt' par amitié pour moi que vous avez
épousé c'te belle princesse ! allez , c'est inli-
gne à vous ! m'est avis , mon cousin , qu'vous
avez l'âme aussi laide qu' ces vilaines mous-
taches qu' vous rapportez d' la guerre et qui
ni' sont peur !

O U R S C O F F .

Tu me charmes , ma chère Liska !

L I S K A .

Oui ? vous croyez p't-êt' que j' vous aimons
encore ! eh ben ! pas du tout , du tout , ça
m'est passé déjà. Ah ! mafine ! j' trouverons
bentôt des marieux qui vous vaudront M. Ours-
coff. Sur ça , bonsoir.

O U R S C O F F , la retenant.

Un moment. C'est moi qui veux te marier.

LISKA, voulant se dégager.

Laissez, laissez, je m' marierons ben sans vous.

OURSCOFF.

Sans moi ? non, je ne le souffrirai pas.
(*A voix basse.*) Écoute, Liska : aime-moi toujours, attends, et tu seras contente.

(Liska reste tout étonnée.)

LISKA, riant niaisement.

Eh ! eh ! eh ! (*Sérieusement, après un moment de silence.*) J'attendrai, mon cousin.

OURSCOFF, allant pour entrer chez lui.

Eh bien ! suis-moi, tu verras toi-même...

SCÈNE XIII.

PÉDRONA, OURSCOFF, LISKA.

PÉDRONA, sortant de la maison.

Où vas-tu ?

OURSCOFF.

Ma mère, il faut que je parle à la duchesse.

PÉDRONA.

Non, jarnigulenne ! tu ne lui parleras pas.

OURSCOFF.

Mais, ma mère...

Va-t'en , et que je ne te r'voie jamais.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS , ADELNA.

ADELNA , paraissant.

MISÉRABLE ! quel est ton dessein ?

OURSCOFF , vivement. Il jette un coup d'œil autour de lui et se précipite aux pieds d'Adelna.

Madame , pardonnez-moi tout ce qui a pu m'échapper d'offensant pour votre auguste personne. Cessez enfin de voir en moi votre persécuteur : j'ai voulu vous sauver, et l'honneur, et la vie.

ADELNA.

Vous !

OURSCOFF , se relevant.

Moi , Madame. Ah ! n'appréhendez point que j'abuse d'un droit que je tiens de la violence. Notre mariage est nul ; je ne suis point votre époux ; non , Madame , bannissez toute crainte : j'irai protester avec vous contre l'infraction des lois qui veulent le libre consentement de ceux que lie le plus saint des contrats.

ADELNA.

L'ai-je bien entendu ? ô mon libérateur !

PÉDRONA.

Mon cher Ourscoff, tu me rends la vie !

(Elle se jette à son cou et l'embrasse.)

LISKA.

Là ! je l' disais ben , moi , qu' mon cousin
n'avait qu'une parole.

OURS COFF.

Ma bonne mère , avez-vous pu croire ?...

PÉDRONA.

Non... non , je ne l'ai pas cru. Mais pour-
quoin' m'avoir pas dit d'abord... (*À Adelnà.*)
Ah ! Madame , c' n'est pas pour m' vanter ;
mais j' peux dire que ç' garçon-là ..

(Elle l'embrasse encore avec une ivresse folle.)

OURS COFF.

Calmez-vous , ma mère , et songeons...

PÉDRONA.

Mais sais - tu que l' père d' Madame , nout'
brave gouverneur , est sauvé ? que j' l'ai vu ,
que j' l'i ai parlé , que...

OURS COFF , l'interrompant.

Ma mère , tout ce que je savais avant d'ar-
river ici , c'est qu'on m'avait tenu parole.

ADELNA.

Que dites-vous ?

PÉDRONA , à Adelnà.

payé un Cosaque pour sauver vout' père ;
l' v'là , c'est itout mon fils.

ADELNA.

Quoi ! c'est vous aussi..... (*Lui prenant vivement la main.*) Ah ! mon bienfaiteur ,
comment...

OURS COFF.

Songez au plus pressé. Écoutez , Madame , tous les Cosaques que j'ai enivrés sont
en ce moment livrés au sommeil. Sortons
d'ici ; nous nous rendrons dans un village
voisin chez un honnête laboureur de nos pa-
rens. Là , vous pourrez sans danger... Liska ,
tu viens avec nous ; et vous aussi , ma mère.

PÉDRONA.

Eh ben ! oui , t'as raison , Ourscoff.

LISKA.

Pisqu' la princesse n'est pas la femme d'
mon cousin , j'irai ben volontiers avec elle.

ADELNA.

Vous m'obligerez beaucoup , mes bonnes
amies.

OURS COFF.

Ah ! Madame , croyez que je veillerai sur
vous comme sur un dépôt sacré ; et qu'il n'y
a d'égal au respect que m'inspirent votre
rang et vos malheurs , que l'ardeur que j'ai
de vous servir. Venez. (*On entend battre le*

tambour dans le lointain. Il va pour les emmener et s'arrête.) Qu'entends-je ?

PÉDRONA.

Ah ! mon Dieu ! ces tambours vont réveiller....

OURSCOFF.

Fuyons promptement.

(On entend le bruit d'une décharge de mousqueterie, et plusieurs coups de canon.)

ADELNA , PÉDRONA , LISKA , ensemble.

Juste Ciel ! miséricorde ! Ah ! mon Dieu !

LOWDBROG , dans la coulisse.

Ourscoff ? Ourscoff ?

OURSCOFF.

Malédiction ! il est trop tard ! allons , il faut.... (*Courant à la porte du jardin.*)
Holà ! hé ! Lowdbrog , Cosaques , debout , aux armes !

PÉDRONA.

Eh ben ! eh b n ! rêves-tu ?

OURSCOFF.

Ma mère , ils sont éveillés , conservons leur confiance.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LOWDBROG ET LES
COSAQUES.

LOWDBROG, accourant avec les Cosaques.

COSAQUES, aux armes ! (*A Ourscoff.*)
Qu'est-ce que tu dis, Ourscoff ?

OURS COFF.

Comment ! ventrebleu ! vous n'entendez pas la mousqueterie, le canon, et le tambour qui bat la charge ?

LOWDBROG.

Eh bien ! oui ; mais qu'est-ce que cela signifie ?

OURS COFF.

Ma foi, je n'en sais rien ; mais j'imagine que l'ennemi..... (*Autres coups de canon.*)
Entends-tu ? cela continue, vraiment ! ah ! ça, qu'allons-nous faire ?

LOWDBROG.

Tiens, tiens, Ourscoff, voici quelqu'un qui va nous le dire.

OURS COFF.

Qui donc ?

LOWDBROG.

Notre général Warusco.

Warusco! (*A part.*) Ah! comment nous tirer de là?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, WARUSCO.

WARUSCO.

Ah! mes amis; ne perdez pas de tems. Alexis vous ordonne de reconduire Adelnua à Smolensko; il veut que sa tête réponde du succès de l'action qui vient de s'engager.

ADELNUA, PÉDRONA, LISKA, en même tems.

Oh! Ciel!

OURSCOFF.

Ah! ah! il est donc survenu quelque chose?..

WARUSCO, à voix basse, à Ourscoff et à Lowd-
brog.

Crainte d'indiscrétion, mes amis, il faut que je vous prévienne...

(Il s'arrête en voyant Adelnua.)

OURSCOFF, à Adelnua.

Éloignez-vous, Madame; il est inutile que vous écoutiez; fort inutile, entendez-vous?
(*A Warsco.*) Parlez, mon Général.

WARUSCO.

Nous venons de faire une sortie pour nous

ACTE II, SCÈNE XVI.

409

opposer à l'approche d'une forte division de l'armée de Catherine, commandée par le comte Menzoloïff, et qui marchait sur Smolensko. L'on est aux prises en ce moment.

OURS COFF.

Oh ! oh ! ceci devient sérieux.

WARUSCO.

Autre fâcheuse nouvelle. Nous savons que Zamoski, qui a su nous échapper, a rejoint Menzoloïff.

OURS COFF, élevant la voix.

Il a rejoint Menzo !...

WARUSCO, vivement.

Chut !... Il ne faut pas qu'Adelna...

OURS COFF.

Oui, oui, j'entends.

WARUSCO.

Ainsi, Ourscoff, tu vas ramener ta femme à Smolensko.

OURS COFF.

Oui, Général, tout de suite. (*A Adelna.*)
Venez, Madame.

WARUSCO.

Un moment. Lowdbrog t'accompagnera.

OURS COFF, s'arrêtant.

Lowdbrog ? Ah !... seulement Lowdbrog ?

WARUSCO.

Oui, pour que vous soyez moins remar-

qués. Vous suivrez des sentiers détournés et gagnerez la porte de Biéla qui n'est point encore menacée.

OURSCOFF.

Oui, Général. (*A part.*) C'est mon mauvais génie que ce Lowdbrog !

WARUSCO.

Le reste du détachement me suivra.

OURSCOFF, à part.

Mais il sera seul... (*Haut.*) Allons, allons, partons.

ADELNA.

Non, on ne m'arrachera pas d'ici.

WARUSCO.

Madame, il faut obéir.

OURSCOFF.

Le Général a raison, Madame; il faut obéir (*bas*), sinon vous êtes 'perdue. (*Haut.*) Il faut obéir.

WARUSCO.

Lowdbrog !

(Il le tire à l'écart et lui parle bas.)

OURSCOFF.

Liska ! (*Il lui dit quelques mots à l'oreille, puis il ajoute à demi-voix.*) Dis-lui cela.

LOWDBROG, répondant à Warusco.

ACTE II, SCÈNE XVII. 411

WARUSCO , aux autres Cosaques.

Vous , suivez-moi.

(Il sort avec les Cosaques.)

SCÈNE XVII.

LISKA , ADELNA , PÉDRONA , OURSCOFF , LOWDBROG.

LISKA , bas à Adelnà.

Vout'père est avec Menzoloïff sous les murs de Smolensko.

ADELNA.

Oh ! Ciel ! comment savez-vous ?...

LISKA.

Dis l'i ça , m'a dit mon cousin.

LOWDBROG , qui a remarqué Liska.

Quelle est donc cette jeune fille , Ourscoff ?

OURSCOFF.

C'est ma cousine Liska.

LOWDBROG.

Ta cousine ?

LISKA.

Oui , Monsieur , j's'is la cousine d'mon cousin ; parce que , voyez-vous , la mère d'mon père à moi , et l'père d'sa mère à lui....

LOWDBROG.

Oui, oui, vous êtes une fort aimable fille,
et sur mon ame !...

(Il veut la cajoler.)

OURS COFF, l'arrêtant rudement.

Partons.

LOWDBROG.

Eh bien ! eh bien ! sans doute, partons.

OURS COFF, à Adélna.

Allons, ma femme.

ADELNA, avec inquiétude.

Quoi ! Ourscoff, il faut donc...

OURS COFF.

Plainte inutile, Madame ! j'y périrai ! cor-
bleu ! ou vous serez avant une heure où le
devoir me prescrit de vous conduire. Oui,
oui, Madame, on tenterait vainement de
m'en empêcher. Le camarade Lowdbrog m'a
vu dans des occasions où quatre hommes ne
me faisaient pas peur.

LOWDBROG.

Et moi donc, pour qui me prends-tu ?

OURS COFF.

Oh ! je gais bien ce que tu vaux ; aussi je
suis tranquille. (*A part.*) Là-bas, coquin,
dans le fourré du bois... (*Haut.*) Marchons.

LISKA, à Pédróna.

Mais qu'est-ce qu'il veut donc dire, mon
cousin ?

FÉDRONA.

Tais-toi ; tu l' verras bientôt. (*A Adélna.*)
Prenez nos bras, Madame, vous vous fatiguerez moins.

(Coups de canon et fusillade.)

LOWDEROG.

Ah ! diable ! dépêchons-nous , Ourscoff ;
c'est bien près d'ici qu'on se bat.

(Ils sortent par la gauche. Grand bruit de guerre ;
on voit des Cosaques traverser la scène, poursuivis
par des soldats de la Czarine. Mêlées, combats.)

SCÈNE XVIII.

POUGATCHEFF, WARUSCO, COSAQUES.

POUGATCHEFF, entrant par la droite.

A moi, Cosaques !

WARUSCO, accourant de la gauche.

Où vas-tu, malheureux Pougatcheff ? le
colonel Risberg triomphe de ce côté.

POUGATCHEFF.

Risberg aussi ! et là-bas les traîtres Lithua-
niens déposent leurs armes aux pieds de Za-
moski qu'ils ont soustrait à ma vengeance !
Ma voix menaçante s'est vainement fait en-
tendre ; leurs cris audacieux m'ont répondu
ces mots : *Tu n'es point Alexis !* et sans
mes fidèles Cosaques... ô fureur !... Mais
as raison ; Adélna est toujours en mon

voir... Avec un tel ôtage, je puis encore faire trembler mes ennemis. Suis-moi, Warusco.

WARUSCO.

Arrête ! je vois venir Risberg et les siens ; nous ne pourrons jamais...

POUGATCHEFF.

On peut tout avec de l'audace. Viens, ce fer va nous frayer un passage. Oui, le sort en est jeté, il faut ressaisir mon empire, ou creuser mon tombeau !

(Il se précipite vers la gauche avec Warusco et les Cosaques.)

SCÈNE XIX.

ZAMOSKI, OFFICIERS ET SOLDATS DE LA
CZARINE.

(Zamoski a le même costume qu'au premier acte.)

ZAMOSKI, à ses officiers.

POUGATCHEFF a su m'échapper ; mais il n'a fait que retarder sa défaite, il n'évitera point le terrible châtiment que ses crimes lui ont mérité. Mes amis, c'est ici la maison de la bonne Pédrone, de la mère de l'infâme Ourscoff. (*Appelant.*) Pédrone ! Pédrone ! holà ! quelqu'un.... Quoi ! personne ! la maison est déserte !.... Juste Ciel ! et ma fille que sera-t-elle devenue ? Le barbare Pougatcheff au-

ACTE II, SCÈNE XX. 415

rait-il envoyé de nouveaux ordres à son affreux complice? *Regardant vers la gauche.*)
Le colonel Risberg! que vient-il m'apprendre?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, RISBERG, ensuite
POUGATCHEFF.

RISBERG.

SEIGNEUR, Pougatcheff est enfin arrêté.

ZAMOSKI.

Je respire !

RISBERG.

Les Cosaques qui protégeaient sa fuite sont tous tombés sous les coups de nos braves. Le fantôme d'Alexis a disparu, et voici l'impos-
teur qu'on vous amène.

(Des soldats amènent Pougatcheff.)

ZAMOSKI, à Pougatcheff.

Barbare, qu'as-tu fait de ma fille ?

POUGATCHEFF.

Je suis encore le maître de son sort.

RISBERG.

Où est-elle ?

POUGATCHEFF.

En quelque lieu qu'elle soit, rassurez-
vous, elle est avec son époux.

ZAMOSKI.

Infâme brigand ! tu es dans nos fers , le supplice t'attend , et tu nous braves encore !

POUGATCHEFF.

Je ne sais qui de nous , Zamoski , triomphe le plus en ce moment , puisque , malgré mes fers , il me reste encore le pouvoir de jeter le trouble et l'effroi dans ton ame. On peut ordonner mon supplice ; mais , avant de le subir , j'aurai joui du tien : tu ne reverras jamais ta fille.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS , ADELNA , OURSCOFF ,
LISKA , PÉDRONA.

ADELNA , paraissant inopinément sur la montagne.

MON père !

(Elle descend rapidement.)

ZAMOSKI.

Ma fille !

POUGATCHEFF.

Adelna !

RISBERG , montrant Ourscoff qui suit Adelna.

Arrêtez cet homme !

OURSCOFF , se débattant entre des gardes qui le saisissent.

Eh ! ventrebleu ! laissez-moi donc.

POUGATCHEFF.

Ourscoff!

ZAMOSKI.

Ourscoff!

ADELNA, tombant dans les bras de son père.

Ah ! mon père !

POUGATCHEFF, arrachant avec impétuosité l'épée d'un de ses gardes, et s'élançant pour frapper Ourscoff.

Traître ! reçois ta récompense.

ADELNA, avec un grand cri.

Arrêtez !

(Elle se précipite devant Ourscoff et lui fait un rempart de son corps. Les gardes ressaissent Pougatcheff et le désarment.)

RISBERG.

Que vois-je ?

ZAMOSKI, avec étonnement.

Ciel ! ma fille, avec quel intérêt tu défends cet homme ?

POUGATCHEFF.

Sans doute, c'est son époux.

OURS COFF, d'une voix forte.

Non !

ZAMOSKI.

Quoi ! ma fille, n'est-ce point là celui...

ADELNA, avec énergie.

Qui nous a sauvé l'honneur et la vie ; ou i

mon père, oui, c'est mon libérateur, c'est le vôtre ; c'est lui qui a payé le Cosaque auquel vous devez votre évasion ; c'est lui qui n'a feint de servir les barbares desseins de ce monstre que pour me ramener dans vos bras. Jugez, mon père, si j'ai dû frémir au coup qui menaçait les jours du plus généreux des hommes !

ZAMOSKI.

Fille chérie ! j'ose à peine me braver à l'excès de ma joie. (*A Ourscoff, lui serrant la main.*) Et c'est toi, bon et honnête Ourscoff....

POUGATCHEFF, avec ironie.

Allons, Zamoski, il ne te reste plus qu'à confirmer l'hymen de ta fille et les droits de son époux.

OURSCOFF, vivement.

Des droits ? Je n'en eus jamais. Je proteste ici contre la violence, contre des nœuds formés au milieu de l'appareil du plus affreux supplice. Si ma déclaration était insuffisante ; s'il pouvait exister une loi qui respectât de pareils nœuds, et qu'il fallût ma mort pour les briser, vous me verriez prêt à la subir.

ZAMOSKI.

Homme généreux ! (*Aux gardes.*) Que Pougatcheff soit chargé de fers, et conduit devant la Czarine, qui prononcera sur son sort.



ACTE II, SCÈNE XXI.

419

POUGATCHEFF.

Tu retardes mon supplice, Zamoski ! prends garde que ce délai ne te soit fatal ; ma délivrance n'est point impossible... Allons, je te rends grâce ; tu me laisses encore l'espoir de la vengeance.

(Zamoski fait un geste, et on entraîne Pougatcheff.)

ADELNA, à Ourscoff.

O mon bienfaiteur ! comment pourrions-nous jamais nous acquitter envers toi ?

ZAMOSKI.

Ma fille, le brave Ourscoff sera désormais mon ami le plus cher.

OURS COFF.

Votre amitié, mon Prince ! (*A Adeln.*)
Eh bien ! Madame, la voilà ma récompense.

FIN DU FAUX ALEXIS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages;
LE JUGEMENT DE SALOMON, mélodrame en trois actes, par M. Caigniez. . . .	1
LA FORÊT D'HERMANSTAD, mélodrame en trois actes, par le même. . . .	67
L'ILLUSTRE AVEUGLE, mélodrame en trois actes, par le même. . . .	189
LE FAUX ALEXIS, mélodrame en deux actes, par le même. . . .	307

FIN DE LA TABLE.

Stanford University Libraries



3 6105 113 650 209

On the
other
hand,
the
G
part
of
the
re
po
se
is

